

52

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

4 AVR. 1939

vendredi 31 mars 1939

dix-neuvième année, n° 1

publication hebdomadaire

un an : 75 frs; six mois : 40 frs

le numéro : 2 frs

P. 42.C.

La revue catholique des idées et des faits

1939-40

19^{ème} an.

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices du

CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

D'où vient l'Allemagne?

Antoine de Saint-Exupéry

France-Angleterre

Présentation d'un poète

Cantus animæ divisæ

En quelques lignes...

Au Pays de Jésus :

Le Temple et le Chemin de la Croix

Joseph Beck :

Explication de l'homme et de sa politique

« Vers un racisme français » par René Gontier

L'humour des saints devant les grandeurs

Comte Gonzague de REYNOLD

Jean THEVENET

Hilaire BELLOC

Marcel DE CORTE

Gustave THIBON

Martial LEKEUX, O. F. M.

Roger de CRAON-POUSSY

Robert POULET

Jules JACQUES et Roger KERVYN

de MARCKE ten DRIESSCHE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16





l'ANCIEN
OU MODERNE

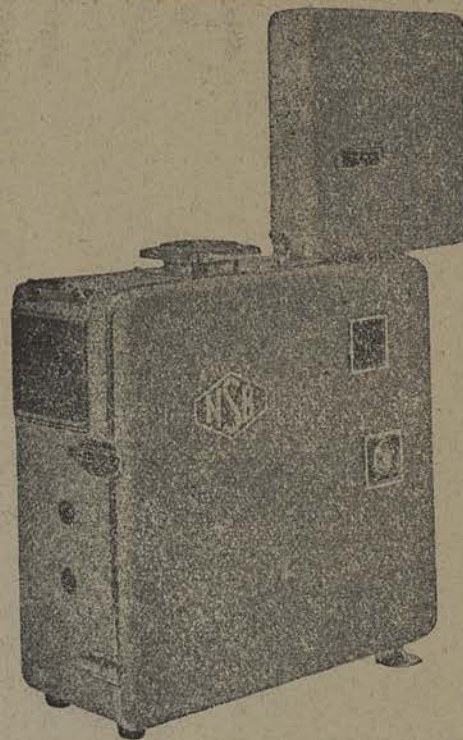
LE BEAU MEUBLE EST SIGNÉ :

Van Eynde

87-89, avenue du Midi
BRUXELLES

**PORTATIF 35 m/m STANDARD 35
NATIONALSONOREB**

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. —
écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence
absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour
1,000 places et système haute fidélité — carters 600 mètres,
2 salles en tout. — Prix imbattables.



N.S.B.

Tous ce qui
concerne le
CINEMA

**National
Sonore**

Construction
Électro-
mécanique

FRANCO - BELGE

36, rue des
Vétérinaires
BRUXELLES

Tél. : 21.37.54

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

LIQUIDATION

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointesèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



CASINO - KURSAAL OSTENDE

Fêtes de Pâques 1939.

Samedi 8 avril. — 3 h. 30 : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** —
4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. Attractions. Deux orchestres. —
9 h. : grand concert symphonique sous la direction de **M. Emile
De Vlieger**, avec le concours de **M^{me} Tina Baritza**, de la Monnaie.
Après le concert, soirée dansante. Deux orchestres. Attractions.

Dimanche 9 avril. — 3 h. : concert symphonique sous la direction
de **M. Mouqué.** — 4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** — 4 h. 30
à 6 h. 30 : thé-dansant. Deux orchestres. Attractions. — 9 h. : grand
concert symphonique sous la direction de **M. Emile De Vlieger**,
avec le concours de **M. Wladimir Resnik**, de la Monnaie.

Lundi 10 avril. — A 10 h. et à 3 h. 30 : Tournoi international
d'escrime (dames). — 4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. — 9 h. : grand
concert symphonique sous la direction de **M. Emile De Vlieger**,
avec le concours de **Mlle Olga Calmeyn**, du Théâtre de Lyon. Après
le concert, soirée dansante.

Mardi 11, mercredi 12, jeudi 13 et vendredi 14 avril. — 3 h. :
concert symphonique, sous la direction de **M. A. Mouqué.** —
4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** — 4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-
dansant. — 9 h. : concert symphonique, sous la direction de **M. A.
Mouqué.** Après le concert, soirée dansante.

Samedi 15 avril. — 3 h. : concert symphonique, sous la direction
de **M. A. Mouqué.** — 4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** —
4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. — 9 h. : grand concert symphonique,
sous la direction de **M. Aimé Mouqué**, avec le concours de **M. José
Lens**, de la Monnaie. Après le concert, soirée dansante.

Dimanche 16 avril. — 3 h. : concert symphonique, sous la direc-
tion de **M. A. Mouqué.** — 4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.**
— 4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. — 9 h. grand concert symphonique,
sous la direction de **M. Aimé Mouqué**, avec le concours de **M^{lle} Li-
liane Delcampe**, de la Monnaie. Après le concert, soirée dansante.

ORCHESTRES DE JAZZ : Jacques Kluger and his Pintonians
et Ach. Zanders.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{te} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928. Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG



36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE, Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler, Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES, ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vlandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME DE

Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimio-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentrations - Acide sulfurique à tous degrés pour accumulateurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour toutes industries

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles. Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium ». Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon. à main et au moteur « The Universal » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et très légères en Ciment armé formant Plafonds clairs et unis Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre au Commerce de Bruxelles : 238

Téléphone 48.07.55

Compte Chèques Postaux : 118.84

Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

Belgïë

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & Cie

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpentins

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon

BUREAUX & ATELIERS :

pour chauffage central

340, rue Branche, Ans

Pierres blanches

Marbres - Granits

Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Anon DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION

SCULPTURE-STAFF

AMEUBLEMENT

TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.69.75

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — Appliquée facilement et économiquement.

Distributeur général pour la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hautain S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU
86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Armes de toute espèce

Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr. : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches, buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique
Téléph. 705.59

ANVERS

Aug. Lebeau-Courally

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, LIÈGE

Téléphone : 24.197

Adr. télégr. : Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute qualité pour la chasse et le tir aux pigeons
Spécialité : Fusils à canons superposés « Super Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.
Catalogue sur demande

Usines Decock Frères

Téléphone :

607 La Louvière 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

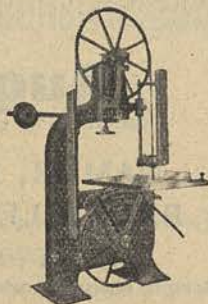
Adresse télégraphique :

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS

A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Ouillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

Ateliers J. VERCHEVAL & FILS

79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations successives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NACO»
crossettes, puciers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

JEAN ROELS

MAISON FONDÉE EN 1892

TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

Feux d'artifice en tous genres

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.
Pétards pour chemin de fer.
Cortège aux lumières.

Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil
U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE
Tél. 51.05.40.

Murs de clôture en Béton armé et vibré

Construction solide et de bel aspect.
Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. — Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. — Tous produits en béton vibré d'après dessin.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales
Béton armé
et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi BRUXELLES

Tél. 12.88.24

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

P. & F. Deltour Frères

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78

Compte Chèques postaux 179.98

Banque de la Société Générale de Belgique à Hologne-aux-Pierres
Registre de commerce : Liège 130.71

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE
& EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS —
COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.

Macadam 4/8 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13,
3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

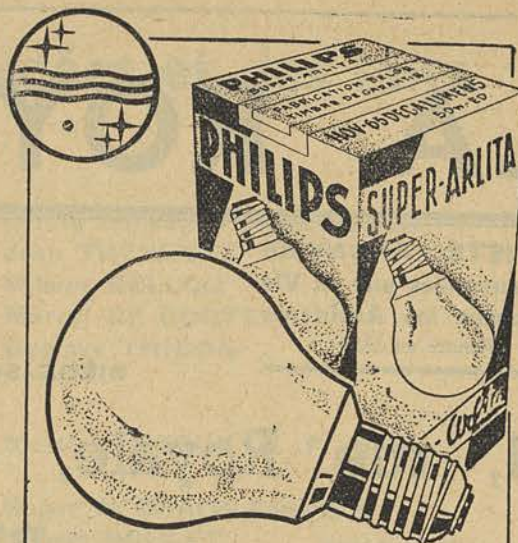
Spécialité de parements de construction
de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

M. PAUL MASSON, Directeur Général
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.



PHILIPS
"Super-Arlita"

à filament doublement spiralé
ENCORE PLUS ECONOMIQUE...

*Remplacez vos lampes de
40 watts par des
"Super-Arlita" de 65 decalimens*

SAUVEZ VOS YEUX . . .
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
[POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.]

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

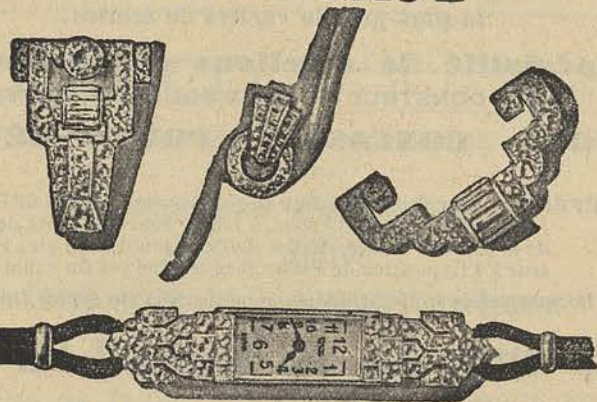
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

In Memoriam...

PIE XI

Pape des Missions

Sa vie — Son œuvre — Sa mort

Un volume de 200 pages, nombreuses reproductions photographiques et un beau portrait du Saint-Père en héliogravure.

Prix : 15 francs.

Avec la collaboration de :

M. Georges GOYAU, de l'Académie française.
R. P. René BROUILLARD, S. J., rédacteur aux *Etudes*.
Mgr André BOUQUIN, directeur de l'Agence Fides, à Rome.
Mgr Louis PICARD.
R. P. Léon LELOIR, directeur de la revue *Grands Lacs*.
M. Roger SAUSSUS.
Mgr Léon LIVINHAC, Premier supérieur général des Pères Blancs.
M. Henri-Pierre FAFFIN, etc.

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

D'où vient l'Allemagne?
 Antoine de Saint-Exupéry
 France-Angleterre
 Présentation d'un poète
 Cantus animæ divisæ
 En quelques lignes...
 Au Pays de Jésus :
 Le Temple et le Chemin de la Croix
 Joseph Beck :
 Explication de l'homme et de sa politique
 « Vers un racisme français » par René Gontier
 L'humour des saints devant les grandeurs

Comte Gonzague de REYNOLD
 Jean THEVENET
 Hilaire BELLOC
 Marcel DE CORTE
 Gustave THIBON
 * * *
 Martial LEKEUX, O. F. M.
 Roger de CRAON-POUSSY
 Robert POULET
 Jules JACQUES et Roger KERVYN
 de MARCKE ten DRIESSCHE

D'où vient l'Allemagne?⁽¹⁾

L'HISTOIRE

L'histoire de l'Allemagne est celle d'un peuple malheureux. Voilà une première constante qu'il serait juste de ne plus oublier. Histoire sans unité, sans continuité, sans équilibre; annales d'un peuple qui n'est point parvenu encore à s'achever. En réalité, les Allemands ont quatre histoires : celles des Germains, celle de l'empire carolingien, celle du Saint-Empire, enfin celle de l'Allemagne. Cette dernière est toute récente : elle commence avec Bismarck. Nous sommes donc en présence d'un vieux peuple mais d'une nation adolescente, avec une croissance brusque et rapide. La Bavière, l'Autriche, la Saxe, la Prusse ont chacune derrière soi des siècles : l'Etat allemand est quasi contemporain.

La ligne de force barbare

Maurice Barrès, qui eut l'intuition des choses allemandes, note au tome XI de *Mes Cahiers* : « L'Allemand garde tous ses siècles dans son cœur, c'est l'Etat qui choisit. » Qu'est-ce que l'Etat national-socialiste a choisi pour les Allemands? Les barbares, les Germains.

Barrès a souligné, dans cette même série de remarques si profondes, la force des Allemands réunis en race. Cela vient, dit-il, de la connaissance des origines. En effet, de tous les peuples, l'Allemand est celui qui se sent le plus près de ses origines, parce qu'il les a dans le sang et parce que, depuis le XVIII^e siècle, on lui en a donné conscience.

Ces origines, quelles sont-elles? Ces Germains, d'où viennent-ils?

Selon certains savants français et même allemands, les Ger-

ains seraient des hyperboréens apparentés de près ou de loir aux Finnois, parlant comme eux une langue ouralo-altaïque. Cependant, l'opinion la plus généralement admise rattache les Nordiques et par conséquent les Germains au tronc indo-européen, disons aryen pour faire plaisir à Rosenberg. Les Germains appartiendraient ainsi à ces tribus de guerriers qui surent imposer à la plus grande partie de notre continent leur domination et, leur influence, leur langue et leurs mœurs. D'où une sorte d'empire de « proto-Reich », qui se serait établi entre 2300 et 1900 avant notre ère. Les premiers ancêtres des Germains seraient sortis de l'Asie septentrionale pour apparaître dans les steppes russo-asiatiques. De là, ils auraient gagné la Scandinavie. Mais ce dernier fait est loin d'être sûr; il en a contre lui un autre : à la fin du paléolithique, la péninsule scandinave est encore recouverte presque entièrement par les glaces. Il ne pourrait s'agir que de sa partie méridionale; celle-ci aurait été pour les premiers Germains une réserve, centre d'expansion et position de repli.

Quoi qu'il en soit, le premier habitat sûr des proto-Germains et des Germains est la région de la Baltique. D'abord le Jutland danois, puis les terres situées entre le Weser et l'Oder et traversées par l'Elbe, jusque vers l'Allemagne centrale. C'est là où Kossina les place, à la belle époque du bronze, entre 1900 et 1600 avant notre ère. Alors, le commerce de l'ambre commence à donner de l'importance aux peuples du Nord qu'elle met en contact politique et en relation d'échanges avec d'autres peuples plus civilisés. Les Germains commencent de subir l'influence des Celtes orientaux jusqu'à se confondre parfois avec eux : il est probable que les Teutons ne sont qu'une tribu celtique. Mais nous arrivons à l'âge du fer. Les Germains, qui avaient surtout

(1) Voir la *Revue Catholique* des 20 janvier, 3 et 10 février.



cherché à s'étendre vers l'Ouest, se mettent à s'étendre lentement vers l'Est, sous la poussée d'apports scandinaves. Entre 400 et 200 avant notre ère, ils sortent de la préhistoire pour entrer dans l'histoire.

* * *

De ces incertaines origines, les nationaux-socialistes, à la suite de leurs maîtres et précurseurs, ont retenu le mythe aryen, celui de la race conquérante et civilisatrice, et le mythe nordique, celui du grand dolychocéphale blond. Mais qu'ont-ils retenu des premiers Germains ?

Donc, ceux-ci apparaissent derrière les Celtes qui les masquent aux Latins. Voilà pourquoi le monde méditerranéen les ignorera si longtemps, les confondra souvent avec les Celtes eux-mêmes — « les deux peuples se ressemblent, ils peuvent passer pour frères », écrit Strabon — voilà pourquoi il sera surpris et terrifié de leur apparition. Ce sont, d'ailleurs, les Celtes qui les ont entraînés vers le monde méditerranéen et contre les Romains; Celtes et Germains subissaient en même temps la poussée de peuples asiatiques.

Le Rhin divisait les Celtes en deux groupes : le groupe occidental, qui occupait les Gaules; le groupe oriental, qui occupait l'Allemagne centrale, la Bohême — laquelle tire son nom d'une de leurs tribus — et le bassin du Danube. Comme tous les barbares forcés de vivre sur une terre ingrate et sous un mauvais climat, les Celtes obéissaient à l'attraction de l'Ouest et du Midi : la mer libre et le soleil. Ils ne cessaient, au reste, de se disputer entre eux. Les Celtes des Gaules formaient un ensemble relativement homogène, une confédération relativement puissante, mais les Celtes orientaux, moins nombreux, plus dispersés, étaient faibles. Les Germains les bousculaient, les pénétraient, prenaient parti dans leurs dissensions. Quand une tribu germanique se lançait dans une expédition vers le Sud, elle entraînait souvent l'une ou l'autre tribu celte avec elle : ce que les Cimbres firent pour les Teutons et pour deux petites tribus helvètes, les Toygènes et les Tigurins. Il arrivait aussi que des Germains se missent au service des Celtes : ce fut le cas d'Arioviste, appelé et soldé par les Séquanais.

Les Germains avaient déjà entamé et fortement refoulé les Celtes orientaux lorsqu'ils se décidèrent à pénétrer dans les Gaules. Les Belges seuls se révélèrent capables de résister; les autres s'enfermèrent dans les villes. Il est vrai que les Belges avaient dû déjà évacuer la rive droite du Rhin pour s'établir sur l'autre rive, jusqu'à la Seine et à la Marne. Et déjà tout un groupe germanique s'était infiltré dans la vallée de la Meuse. Mais, après la poussée à l'Ouest vint la poussée au Sud. Cette fois, ce furent les Romains qui durent la subir. Ils commencèrent par se battre près d'Orange, de telle manière que la Gaule et l'Italie semblaient perdues : ce fut en 106 avant notre ère. Mais, en 102, les Teutons se firent écraser par Marius, à Aix-en-Provence; en 101, les Cimbres à Verceil, en Italie même. Enfin, en 58, la victoire de César sur Arioviste empêcha les Gaules d'être conquises par les Germains avant de l'être par les Romains. De telle sorte que Romains et Germains se trouvèrent en présence, sur le corps des Celtes dont les invasions avaient échoué partout, et qui sont désormais éliminés comme force active.

Cette fois, ce furent les Romains qui prirent l'offensive. Maîtres de l'Helvétie, de la Rétie, de la Pannonie, de la Norique, ils se sentaient désormais protégés par le massif des Alpes. Restait à protéger aussi ces nouvelles conquêtes, en portant la guerre au cœur de la Germanie. La campagne se fit sur l'ordre d'Auguste. Avec un tel succès que la Germanie, entre le Rhin et l'Elbe, fut soumise au contrôle de Rome. Mais le pays était mal pacifié. Il se révolta sous le commandement d'Arminius,

le jeune chef des Chérusques, qui avait été officier au service de Rome, comme le sera plus tard Attila. On sait la fin de l'histoire : l'an 9 après le Christ, trois légions romaines sous les ordres de Varus, se firent surprendre et massacrer dans la forêt de Teutobourg.

Cette défaite des Romains, les Allemands l'ont prise comme point de départ de leur histoire. Ils en ont fait la première manifestation du sentiment national. Ils en ont tiré un de ses mythes : la supériorité du Germain sur le Latin. *Los von Rom*.

La défaite de Varus marqua un temps d'arrêt dans la conquête romaine. Celle-ci, après la mort d'Auguste, fut reprise durant les années 14, 15 et 16 par le fils de Drusus, Germanicus. Il occupa tout le territoire entre l'Elbe et le Rhin. Malgré cette revanche, la politique romaine n'arrivait point à se débarrasser de l'impression que lui avait produite le désastre de Teutobourg. Elle se méfiait de l'obscur Germanie : « Avec ces peuples, il y a tout intérêt à être méfiant », déclare Strabon. Elle ne se résolvait point à s'y engager à fond, à s'y installer en permanence. Elle ne se sentait en sécurité que sur le Rhin. Et puis, ces forêts et ces marécages étaient impropres à la colonisation. Tibère fit donc évacuer le territoire conquis par Germanicus. Claude, ramena les légions sur la rive gauche du Rhin. En définitive, Rome ne conserva que les Champs Décumates. Cette marche, dont le nom évoque les arpenteurs impériaux, le partage des terres et la dîme, comprenait la vallée inférieure du Main et tout le bassin du Neckar. Elle couvrait le coude que le Rhin décrit à Bâle : d'où un rentrant qui rapprochait dangereusement les barbares de la Gaule et de l'Italie. Enfin, les Champs Décumates furent protégés eux-mêmes par une ligne continue — une « ligne Maginot » — de murs et de terrassements que jalonnaient des tours et des forteresses : le *limes*.

Le *limes* souligne le premier malheur de l'histoire allemande. Il partage les Germains en deux camps : les Germains romanisés, les Germains barbares. Outre les Champs Décumates, d'autres régions germaniques ou semi-germaniques font déjà partie de l'*imperium* : le pays des Frisons, celui des Bataves, la Germanie de Trèves, la Vindélicie, la Norique. D'ailleurs, l'influence, l'attraction romaine s'exerce bien au delà des limites impériales. Il y a donc, en face l'une de l'autre, hostiles l'une à l'autre, deux Germanies, génératrices des deux Allemagnes : celle du Nord, celle du Sud, Autriche et Rhénanie comprises. Celle-ci va se sentir désormais supérieure à celle-là par la civilisation; celle-là va se sentir supérieure à celle-ci par la force. Le Sud se moquera du Nord qui lui répondra par le mépris. Le Sud regardera vers la France, vers l'Italie; le Nord se concentrera autour de son germanisme, affirmera sa supériorité guerrière, sa volonté d'indépendance, son non-conformisme à l'Europe. Le Sud restera catholique, le Nord deviendra protestant.

* * *

C'est de cette seconde Allemagne, de cette Allemagne barbare que le national-socialisme se réclame; c'est d'elle qu'il cherche à se rapprocher. Nous savons, au reste, qu'il continue, exagère une longue tradition. Phénomène de persistance. Il se révèle dès que l'on étudie l'organisation politique et sociale des Germains.

Ce n'est point une organisation de paysans, de sédentaires, mais de guerriers dont les ancêtres lointains avaient été nomades, qui vivent encore comme des nomades et ont une extrême facilité à se déplacer, note Strabon. Communautaire et fédérative, sa première cellule était la *Sippe*, c'est-à-dire la parenté (*Sippenschaft*). Le chef de la *Sippe* possède un absolu pouvoir sur les femmes et les enfants, sans parler des esclaves ou serfs. La *Sipp*



SUCHARD
Velma
CHOCOLAT FONDANT
POUR LÉQUILIBRÉS - FOR BAKERS ONLY

SUCHARD
Chocolat fondant sans rival

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

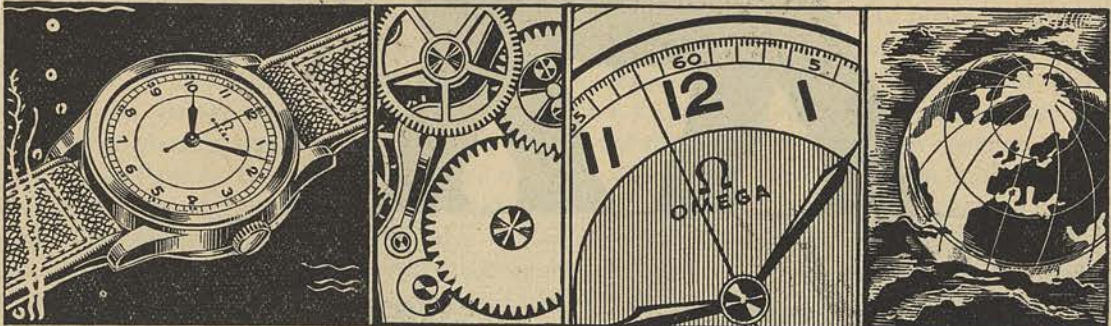


SUCHARD
Milka
CHOCOLAT AU LAIT CONCENTRÉ
POUR CÉLÉBRER - FOR BAKERS ONLY

SUCHARD
Le meilleur chocolat au lait

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

OMEGA "Naiad" La nouvelle montre étanche



à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.
avec bracelet cuir Fr. 725.-

OMEGA
Record mondial de précision

Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable


Mouvement de précision Omega

Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen

Distribuée dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES
et tous vêtements
de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU CAOUTCHOUC



Exécution sur mesure au même prix
RÉPUTATION GARANTIE
PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique
Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles : 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	Liège : 36, rue du Pont d'Île. Louvain : 39, rue de Diest. Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb. Malines : 12, Bruul. Menin : 272, rue de Lille. Mons : 28, Grand'Rue. Mouscron : 9, Petite Rue. Nivelles : 4, rue de Namur. Péruwelz : 40, Grand'Place. Renaix : 47, rue des Jardins. Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue. St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre. Saint-Trond : 30, rue de Liège. Tirlemont : 62, rue de Louvain. Turnhout : 18, Grand'Place. Verviers : 126, rue Spintay. Wavre : 52, rue du Pont. Ypres : 4, rue du Temple. Athus : 57, Grand'Rue.
---	--

Anvers :
80, rue Carnot.
77, Meir.
69, rue Nationale.
56, rue Basse.

Arlon : 29, Grand'Rue.
Bruges : 34, r. Sud du Sablon.
Courtrai : 21, Grand'Place.
Eecloo : 101, Marché.
Gand : 16, r. des Champs.
Hasselt : 14, rue Neuve.
Huy : 15, rue Neuve.
Knoeke : place Van Bunnan.



MONTRES
en tous genres
Vente exclusive en gros
Marques **COD-REGI**
et qualité courante
Réveils **SWIZA**
Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02
BRUXELLES

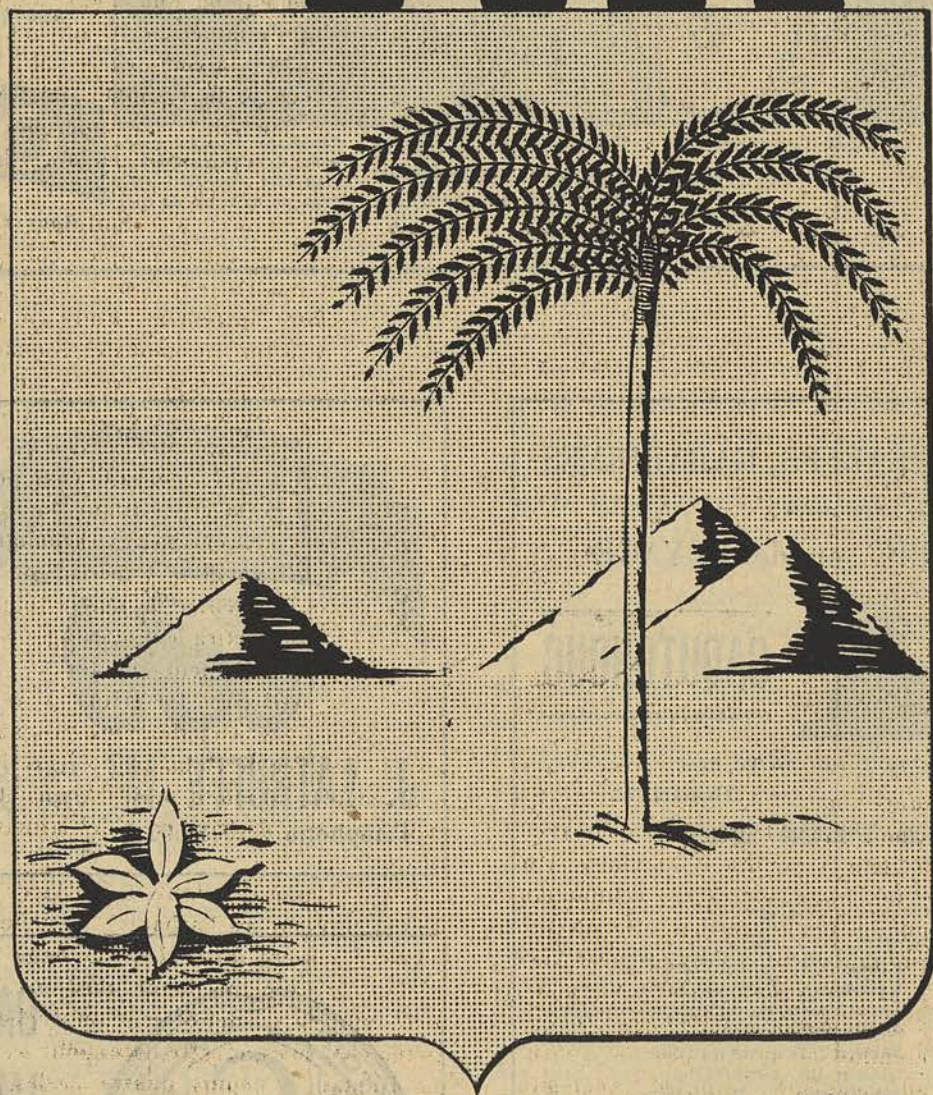


GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

est renforcée par une autre catégorie d'êtres humains : les lètes. Ce sont les hommes — Germains ou non-Germains, peu importe — des territoires conquis; ils sont attachés à la terre, soumis à la redevance et à la corvée, mais ils peuvent fonder une famille. Les *Sippen* se groupent en centuries, ce qui ne signifie pas que la centurie soit nécessairement composée de cent familles, mais elle a un chef, le *Hune*. Enfin, tout au-dessus, la tribu.

La propriété est collective ou semi-collective. Les forêts, les pâturages, la moitié des terres cultivables appartiennent à la communauté. Ce domaine s'appelle l'*Allmend*, institution qui existe encore en Suisse et qui a joué un grand rôle dans les origines de la Confédération. Quant au gouvernement, ce sont les guerriers qui l'exercent. Ils forment le *Volk*. Ce mot signifie aujourd'hui peuple, il signifiait alors armée. Le *Volk*, c'est un peuple en armes : retenons la nuance. Le Germain ne s'estime ni homme, ni libre, s'il n'est soldat; porter les armes est pour lui un droit, non un devoir. Les guerriers de la tribu se réunissent en assemblée, le *Volkthing*. Au *Thing*, les chefs de *Sippe* ont seuls la parole. Ils élisent un chef suprême, un *Führer*. Ce chef s'appelle généralement duc, *Herzog*, *Herizogo*, ce qui veut dire le conducteur de l'armée. Il n'y a pas encore de rois, ni à plus forte raison d'empereur. La souveraineté est élective, elle n'est pas absolue. Cependant, le chef réunit autour de lui un parti de fidèles qui lui doivent obéissance aveugle, soumission de tous les instants. C'est avec de tels partis, formés d'aventuriers et souvent grossis d'étrangers, que la plupart des chefs entreprennent les expéditions lointaines, les expéditions de pillage : *Beutezüge*.

La force du système est dans la base, dans la « cellule sociale », la *Sippe*. Sa faiblesse est au sommet : l'élection du chef. Lorsque cette tradition de la tribu deviendra celle de l'empire, elle empêchera l'empereur d'avoir une autorité, l'Allemagne d'avoir une dynastie nationale. Il a manqué, en effet, à toutes ces tribus hostiles les unes aux autres, et chacune jalouse de son indépendance, un principe d'unité. Germains, Germanie, Allemagne ne sont que termes collectifs. Sans doute, il existe dans toutes ces tribus un vague sentiment de commune appartenance, de commune origine, un sentiment de langue et de race. Germe d'un sentiment national. Mais comment le faire éclore? En réalité, la tribu seule existe comme entité politique. L'Allemagne ne sera jamais qu'une fédération de tribus, avec des particularismes si forts qu'il faudra une main de fer pour les contraindre à se fondre en une seule nation.

Comment ne pas être tenté de comparer l'organisation du III^e Reich à celle des Germains? Malgré les siècles qui les séparent, la filiation est visible. Un peuple en armes, qui se prépare à la guerre — à la subir ou à la faire — s'organise et s'entraîne pour la guerre, éduque chaque homme en guerrier. Un chef élu, le *Führer*. Autour de ce chef, un parti qui doit obéir aveuglément et suivre le chef où celui-ci voudra le conduire. Une organisation communautaire de la vie sociale, si communautaire qu'elle va jusqu'au seuil du communisme. Une division territoriale avec des noms qui rappellent volontairement, non plus l'Allemagne des princes et des villes, mais la Germanie des *Gau* et des tribus. Et ces immenses assemblées, ces congrès de Nuremberg, *Volkthing* étendus à un peuple de quatre-vingts millions. Et ce retour au paganisme nordique... Analogies, traditions? Plus que cela : conscience et volonté.

* * *

L'organisation des premiers Germains est celle d'envahisseurs. Et nous voici aux invasions. L'*imperium romanum*, rongé par une longue décadence, s'affaiblit, se décompose, s'ouvre de tous les côtés à tous les barbares. En revanche, l'immense et vague monde germain commence de s'individualiser. Il entre

sur la scène du monde romain et méditerranéen, non pas en masse, mais par tribus. Ces tribus, nous pouvons les diviser en quatre catégories. Celles qui se répandent très loin sur l'empire, jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'en Ibérie et même en Afrique : les Visigoths, les Suèves, les Vandales, ou jusqu'en Grande-Bretagne : Angles, Saxons. Celles qui franchissent les limites de l'empire et s'installent dans ses parties les plus proches, l'Italie, les Gaules : Ostrogoths, Lombards, Burgondes, Alamans, Francs. Celles qui sont restées derrière le Rhin, en territoire germanique : une partie des Alamans, une partie des Francs, les Bavares, presque tous les Saxons. Celles enfin qui sont demeurées en arrière de la Germanie elle-même : les Scandinaves, dont on ne parle pas encore et sur lesquels on n'a que de brumeuses notions.

Aujourd'hui, on ne se représente plus les invasions barbares comme au temps du romantisme. On le sait : les barbares étaient peu nombreux, ils n'avançaient point en « rouleau compresseur ». D'ailleurs, ils étaient déjà presque tous, et dans l'empire, et au service de l'empire. Ils formaient la plus grande partie de l'armée dite romaine. Leurs chefs s'imposaient à Rome. Tout-puissants, ils faisaient, défaisaient, refaisaient les empereurs, jusqu'au moment où l'un d'eux supprima purement et simplement la dignité impériale. D'ailleurs, combien d'empereurs sont des « sang mêlé », à commencer par Théodore le Grand, ce demi-Goth. A l'image du Germain inculte, sauvage, destructeur — ce qu'il fut souvent — se superpose celle du Germain impressionné par la supériorité de la civilisation et des institutions romaines, qui cherche à vivre de l'empire et dans l'empire, même à le restaurer, à le continuer.

Poussés par d'autres peuples qui viennent du fond de l'Asie, si les Germains entrent dans l'empire, c'est parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Fuite en avant. Question de vie ou de mort. A la fin, Germains et Romains se voient contraints de s'entendre et de se supporter les uns les autres. C'est pourquoi, à l'idée d'invasion, il faut substituer celle d'installation. En vertu de traités explicites, ces fédérés de l'empire ont reçu de lui l'investiture qui légalisait leurs possessions et leur autorité. Ils ont respecté la civilisation romaine, ils se l'ont même assimilée. Les voici chrétiens, catholiques, après avoir traversé l'arianisme. Il va donc s'opérer une fusion, dans l'atmosphère du christianisme, entre le monde romain et le monde germain : de cette fusion sortira le moyen âge. Aux Champs Catalauniques, sous le commandement romain, ce sont les barbares qui ont vaincu les barbares. Les Huns avaient entraîné avec eux les Ostrogoths, les Gépides, les Alamans. Mais Aétius n'avait qu'une poignée de Romains : le gros de son armée était composé de Wisigoths, d'abord puis d'Alains et de Francs, de Burgondes et d'Alamans, de Saxons et de Sarmates, de Gaulois et d'Armorica.

Cette première victoire de la Marne, ce n'est plus une victoire de l'empire sur les barbares : c'est une victoire de l'Europe sur l'Asie. L'empire d'Occident a donné naissance à l'Europe.

Mais il n'a point donné naissance à l'Allemagne. Ces tribus germaniques se détestaient mutuellement. Il n'y avait plus même chez elles, à cette date, pour les réunir, la haine commune du Romain : depuis quatre siècles, Arminius est mort. Les Francs se montrent impitoyables à l'égard des Burgondes; ils traitent les Goths d'horribles barbares; les Goths exterminent sans pitié de petites tribus. Jamais les Germains ne se sont entendus entre eux, n'ont pu avoir une commune politique. Rien n'annonce encore une Allemagne en Germanie, ni un empire allemand sur l'Europe.

* * *

Qu'est-ce que les Allemands, qu'est-ce que le national-socialisme a retenu, comme idée-force, de cette période barbare? Non point la fusion, la collaboration entre Germains et Romains, mais ce quatrième mythe : les Germains ont sauvé l'Europe en lui infusant un sang frais et pur, en lui insufflant un esprit nouveau, en lui apportant une culture dynamique à la place d'une civilisation statique. Ils l'ont sauvée par la force, malgré elle, en sachant détruire. Ils la sauveront encore ainsi.

Nous voyons donc l'Allemagne contemporaine, par-dessus onze siècles d'histoire, atterrir en arrière sur ses plus lointaines origines. Aussi bien son histoire ne saurait-elle la contenter : elle n'est guère faite que de désordres et de malheurs. Voilà pourquoi l'Allemand n'est pas un être historique, mais un être mythique. Ce que son passé lui refuse, il va le chercher dans ses origines. Ce retour aux origines révèle une inquiétude révolutionnaire. Il y a péril pour une nation à vouloir remonter trop haut dans son histoire, et c'est précisément le péril du mythe. Moins nous en savons sur un type d'homme ou sur une époque lointaine, plus nous sommes tentés de combler ces lacunes d'hypothèses, de déductions hâtives, d'imaginations et de rêves. Plus aussi nous y mettons du nôtre, nos aspirations et nos passions contemporaines. Le national-socialisme nous le montre, lui qui est la révolution allemande. Révolution : retour au point de départ.

La ligne de force impériale

En opposant les Germains païens au moyen âge chrétien, en préférant Witikind à Charlemagne, les Allemands d'aujourd'hui renient, d'abord leur premier empereur, le Germain qui a rendu l'Allemagne possible, puis cette vocation chrétienne et impériale qui a rendu le Reich possible.

Qu'est-ce que le Reich? Une idée.

Une idée chrétienne, une idée de l'Eglise. Durant les siècles du premier moyen âge, et même durant tout le moyen âge, et même jusqu'à la Réforme, l'idée d'empire était une exigence de l'intelligence chrétienne nourrie à la fois de théologie et de classiques latins. L'*imperium romanum*, au cours des cinq siècles de son existence, était devenu, selon l'expression de Lavis, « une façon d'être de l'humanité ». Les Romains en avaient pleine conscience : *fiat urbs orbis*. Les chrétiens, eux, voyaient dans l'empire une manifestation de la volonté divine. L'empire, c'était une mission. A une époque où il fallait défendre la civilisation et la foi contre le paganisme et l'islamisme, en même temps qu'il fallait une autorité supérieure et forte pour mettre fin à l'anarchie, l'empire était l'exigence temporelle, la conséquence politique du dogme, du Credo. Pour faire les chrétiens, faire d'abord la chrétienté; pour faire la chrétienté, reconstituer d'abord l'empire. Celui-ci, d'ailleurs, ne pouvait pas disparaître : il se trouvait provisoirement interrompu, suspendu.

Il y avait alors une véritable nostalgie de l'empire, un *de profundis clamavi* vers l'ordre et la paix. Car l'empire, c'était le seul ordre qui pût ramener la paix, cette paix que saint Augustin, le grand maître de la pensée chrétienne, avait définie : *Pax tranquillitas ordinis*. Pour le comprendre, il faut se rappeler ces siècles où régnaient l'angoisse et la grande peur, relire leur histoire désordonnée. La reconstitution de l'empire était le vœu de tous ceux qui représentaient encore la vie de l'esprit et la vie de l'âme. Et d'abord les clercs, auxquels il faut ajouter les survivants de la noblesse romaine et quelques grands chefs barbares qui s'étaient instruits et civilisés. Minorité infime, mais soutenue par ces deux forces : celle, passive, des peuples souffrants; celle, active, d'une Eglise organisée, d'une Eglise qui était la seule autorité restée debout au milieu des ruines.

Car l'Eglise pouvait seule remettre en exercice l'empire suspendu. L'Eglise, c'est-à-dire le pape, successeur de l'apôtre qui présenta au Christ les deux glaives. Et Jésus répondit : « C'est assez. » Car il ne peut y avoir que deux glaives. Seulement, à qui remettre le second, celui de la puissance temporelle?

Il n'y avait plus d'Etat romain : en 476, la personne impériale avait expiré en Occident. Il y avait encore un empire d'Orient, mais son effort de reconstituer l'empire d'Occident et de refaire ainsi l'unité avait échoué après Justinien. Il se voyait contraint à se défendre lui-même contre l'Asie, contre l'Islam. On le savait faible et corrompu. Il ne lui restait plus que le prestige de sa tradition, de la cour byzantine, d'une civilisation brillante encore mais en train de se figer. D'ailleurs, l'Orient et l'Occident ne se comprennent plus : l'Orient a rompu avec la tradition romaine; l'Occident ne sait plus le grec. La seule force capable de reconstituer l'empire d'Occident, c'est donc celle du Germain.

Qu'il fallût tenir compte du « fait barbare », les empereurs l'avaient bien montré en recrutant leur armée chez les Germains et en les introduisant eux-mêmes dans l'empire. Mais il devenait nécessaire d'aller plus loin, jusqu'à la fusion entre Germains et Romains. C'était l'opinion des chrétiens, de saint Augustin, de ses disciples, par exemple du prêtre Orose. Cependant, la fusion était encore prématurée au V^e et au VII^e siècle. Pour qu'elle devînt possible, il y avait trois conditions préalables : conversion des barbares au catholicisme, stabilité de leurs nouveaux Etats, enfin leur assimilation par la culture romaine.

* * *

Qui étaient les candidats en présence?

Toutes les tribus germaniques n'étaient point également appelées, parce qu'elles n'étaient point d'égale valeur. Ceux que les contemporains et les historiens sont d'accord pour évoquer comme les moins intelligents et les plus rudes, ce sont les Alamans : ils ont tout de même fini par fonder la Suisse. Leurs voisins, les Burgondes, se révélèrent, par contraste, intelligents, humains, chevaleresques. Ils avaient le sens du droit. Ils fusionnèrent très vite avec les Gallo-Romains qui les latinisèrent. En outre, de tous les Germains, les Burgondes demeurèrent les plus fidèles à l'empire et à l'idée impériale. Mais ils étaient affaiblis et lymphatiques. Leur arianisme, qu'ils ne surent point abandonner à temps, leur nuisit. Ils ne purent tenir contre les Francs une trop longue frontière. Nous ne parlerons pas des Vandales et des tribus qu'ils avaient entraînés avec eux d'Ibérie en Afrique : ils se trouvaient hors du jeu et d'ailleurs condamnés à disparaître, une fois disparu Genséric lui-même, à cause de leur fanatisme anti-catholique et anti-romain. Les Suèves, que nous connaissons mal, n'étaient ni assez nombreux, ni assez forts, ni assez stables. Quant aux Lombards, mi-païens, mi-ariens, ils se montrèrent brutaux et intraitables; de niveau inférieur, ils furent lents à se civiliser; eux aussi, d'ailleurs, n'étaient point assez nombreux pour coloniser l'Italie : les indigènes les absorbèrent. Ne restaient en présence que les Francs et les Goths.

Les Goths étaient une race de qualité supérieure. Les deux surnoms qu'ils ont gardés dans l'histoire : les « Goths sages » ou Wisigoths, les « Goths brillants » ou Ostrogoths, sont une sorte d'indication. Ils ont produit des hommes remarquables. Par exemple, Ermanaric, dont l'empire éphémère fut trop vite balayé par les Huns — d'où la dispersion de son peuple en Europe — et surtout Théodoric, le Dietrich de Berne de la légende allemande. S'il y avait alors un chef capable de reconstituer l'empire d'Occident, c'était bien lui. Stratège aux décisions rapides, énergiquement exécutées, esprit ouvert à la civilisation italo-byzantine, et doué de sens politique, Théodoric eût été l'homme providentiel s'il n'avait commis deux erreurs. Il ne sut

pas comprendre que l'avenir de l'Occident appartenait au catholicisme romain, et non à l'arianisme gréco-barbare; en interdisant à ses guerriers tout rapprochement avec les Romains, de peur que la civilisation qu'il avait acceptée pour lui-même ne les amollissent, il empêcha la fusion de se faire. Il ne régna ainsi que sur une équivoque. Pour ses Ostrogoths, il est le roi qui appartient à la grande famille germanique des *Amalungen*, des Amaliens; pour les Romains, il est le patrice et le *magister utriusque militiae* qui gouverne au nom de l'empereur et se rattache par adoption à la famille impériale: Théodoric avait pris le prénom de Flavius et il était devenu citoyen romain. De là ses deux visages, ses deux politiques. Il voulait établir, sous sa présidence et conduite, une fédération des souverains germaniques, et c'est pour cela qu'il pratiqua le système des alliances matrimoniales entre sa famille et celles des autres rois barbares; mais il voulut aussi pratiquer une politique romaine, fondée sur les traditions impériales et la civilisation antique. Cela fut possible tant qu'il vécut. Après lui, tout s'écroula. Justinien reprit l'Italie et les Ostrogoths furent massacrés. Si, grâce à la communauté de religion, l'amalgame s'était opéré entre eux et les Italiens, jamais Byzance n'aurait pu reprendre pied dans la Péninsule, l'empire d'Occident se serait reconstitué à Rome et autour de Rome, avec une dynastie nationale.

Ce que Théodoric ne sut faire, Clovis le sut. Car ce que les Ostrogoths et les autres Germains ne pouvaient pas faire, les Francs, eux, le pouvaient. L'histoire du monde fut ainsi changée par le déplacement d'une tribu germanique, mais surtout par l'intelligence d'un homme.

Les Francs apparaissent pour la première fois dans l'histoire en 142. Ces tribus de la Germanie occidentale occupaient alors le Rhin moyen et le Rhin inférieur. De pauvres pays: marécages, landes et bruyères, forêts et puis les premières collines. La nécessité pousse les Francs sur la rive gauche. Tantôt ils agissent pour leur compte, tantôt pour celui des Romains. En 406, lorsque les Vandales, les Alains et les Suèves arrivent à percer la ligne de défense romaine, ce furent les Francs qui tentèrent de les arrêter près de Mayence. Leur premier roi, Childéric, est un fédéré des Romains. Il protège les Gallo-Romains contre les Wisigoths et, bien que païen, montre de la sympathie pour les catholiques. Il fut le père de Clovis et il lui ouvrit la voie.

Pourquoi Clovis réussit-il? Pourquoi les Gaules devinrent-elles la France? Pourquoi la mission de reconstituer l'empire d'Occident fut-elle confiée enfin aux Francs?

La première raison est d'ordre géographique. En étendant leur domination sur les Gaules, Clovis et ses successeurs s'assurent tous les avantages physiques de ce pays. En 506 le royaume des Francs n'occupe encore que le Nord, il n'a pas encore passé la Loire; en 526 il atteint déjà les Pyrénées. Les frontières naturelles qui le protègent au Nord, Ouest, Sud et Sud-Ouest, vont lui faciliter l'expansion vers l'Est, le choc en retour sur la Germanie. Atlantique et méditerranéenne à la fois, la Francie fait soudure entre les parties essentielles de l'Occident: l'Ibérie, l'Italie, et la Germanie. A ce moment de l'histoire, sa position est meilleure que celle de la Péninsule.

Clovis eut encore cette chance: les Gaules n'appartenaient plus à personne. C'était une sorte de *no man's land* où à l'évanouissement de la puissance impériale et de l'administration romaine, il n'y avait pas à vaincre et conquérir, mais à occuper et organiser. La force franque était seule en face de l'anarchie. Rome n'étant plus là, les populations gallo-romaines se trouvaient livrées à elles-mêmes, dans l'intérieur d'un cadre naturel dont l'unité géographique va être génératrice de l'unité nationale. D'ailleurs, depuis longtemps, elles tendaient à se séparer de l'Italie, à prendre la direction de l'empire. Avec les rois francs,

ce n'est pas seulement un grand Etat, mais le plus grand des Etats qui naît le premier en Europe, et bien avant les autres.

C'est pourquoi la fusion s'opéra si vite entre l'élément gallo-romain et l'élément barbare. Au fait, il n'y avait en présence que deux aristocraties: celle des guerriers francs, celle des grands propriétaires gallo-romains. Celle-ci avait besoin de celle-là pour la protéger contre les désordres sociaux et l'anarchie générale. Celle-là ne pouvait se passer de celle-ci qui lui fournissait son personnel administratif, ses gouverneurs de province, une partie de la cour. L'égalité juridique s'établit peu à peu entre les deux races. Puis on franchit le pas décisif: le service militaire en commun. A partir de ce moment, la France est faite, la France, préparée. Les barbares se sont romanisés quant à la langue et à la culture; les Gallo-Romains se sont germanisés quant aux lois, coutumes et mœurs.

Enfin, après la conversion de Clovis et des Francs au catholicisme, la fusion des âmes s'opéra dans une foi commune. Que la conversion du roi eût été sincère, nous n'avons aucune raison d'en douter. Elle n'en fut pas moins l'acte le plus décisif de sa politique. Clovis l'avait compris: pour se légitimer et durer, il fallait recevoir l'investiture de l'Eglise. Les évêques, de leur côté, avaient besoin de s'appuyer sur une puissance temporelle: c'est pourquoi ils avaient pris d'emblée à l'égard des Francs une attitude indépendante mais prévenante, celle de *defensores civitatis*.

Voilà toutes les raisons pour lesquelles le royaume des Francs devint le plus homogène des Etats barbares qui essayaient alors de prendre racine en Occident: la preuve, c'est que la décadence des Mérovingiens ne le détruisit pas. D'où une force supérieure. Force d'autant plus irrésistible qu'elle a un moteur spirituel: la mission chrétienne des Francs, les *gesta Dei per Francos*. Dans leur ardeur de néophytes, ces barbares se figuraient que le Christ lui-même les avait substitués aux Romains parce qu'ils ne s'étaient point souillés comme eux du sang des martyrs. Et déjà ils revendiquent la succession impériale.

Pour le moment, à part quelques expéditions de pillage, suivant la vieille habitude germanique, en Italie et en Ibérie, l'impérialisme des Francs se retourne vers leurs propres origines. Nous avons affaire à des Germains qui n'ont point oublié la Germanie. Ils n'ont d'ailleurs jamais rompu complètement avec elle. Il y a même encore des Francs qui ne l'ont point quittée, ceux de Franconie. Aussi le premier objectif de Clovis est-il d'établir son hégémonie, sinon sur la Germanie tout entière, du moins sur la rive droite du Rhin jusqu'à la mer du Nord et jusqu'au centre. Mais là il se heurte aux Alamans qui ont commencé eux-mêmes à franchir le fleuve. La lutte de Clovis contre les Alamans fut une course de vitesse. Mais, à partir du jour où il vainquit et soumit ces plus barbares, l'expansion des Francs dans la Germanie devint une nécessité.

* * *

La conquête et l'organisation de la Germanie fut l'œuvre du Franc Charlemagne.

Charlemagne lui-même est un Germain, le dernier des grands chefs barbares. Il est un Germain parce qu'il est un Franc d'Austrasie, le royaume franc le moins romanisé, le plus germanique. Il est un Germain parce qu'il est un Héristal. Ces Héristal sont des Francs du Nord qui sont restés dans la région intermédiaire entre la Germanie et les Gaules, sur l'extrémité de cet axe rhénan qui forme entre elles trait d'union: position d'attente d'où l'on pourra établir sa domination sur l'une et sur l'autre. Enfin, la langue des Héristal est un dialecte germanique, le francique. S'ils ont appris le roman, c'est par nécessité. Quant au latin,

il sera plus tard la langue impériale. De sa famille et de sa race, Charlemagne hérite des mœurs germaniques, une conception encore toute germanique de la souveraineté; la couronne n'est pas un héritage indivisible que l'on se transmet de père en fils par ordre de primogéniture, mais un domaine qu'à la mort du père se partagent les héritiers. Ce fut une chance pour lui que son frère Carloman mourût tôt : sans cette mort, l'empire d'Occident n'aurait pu se reconstituer.

Mais le Franc, l'Austrasien, le Germain Charlemagne, en recevant la couronne impériale, avait reçu du pape une mission : sauver la chrétienté en refaisant l'empire. Cette mission le transforma. Il y appliqua tout son génie, toute sa foi. Il oublia qu'il était Franc pour se souvenir qu'il était universel. Il se conduisit désormais en empereur romain. Ce n'était pas un titre nouveau, ni, à plus forte raison, un titre usurpé. L'empire n'avait jamais cessé d'exister. Constantin l'avait transporté de Rome à Byzance. Mais l'ordre légal et légitime venait d'être interrompu : la couronne impériale est portée par une femme. Charlemagne est donc l'empereur légal et légitime, au moins pour l'Occident. Ce qui ne l'empêcha point de subir le prestige de Byzance et de rechercher son alliance. Son idéal, c'est l'union, sinon la réunion de ces deux moitiés. Mais Constantinople le regardera toujours comme un parvenu, comme un barbare, même comme un usurpateur.

Un empire d'Orient, un empire d'Occident : rien n'est donc changé, ni en principe, ni en apparence. Charlemagne règne sur les Latins, les Gaulois et les Germains. Toutefois son empire n'est plus exactement celui d'Auguste, de Tibère ou de Dioclétien. Au Sud, il se trouve diminué : l'Ibérie lui échappe, elle est aux Arabes; l'Italie méridionale est encore aux Byzantins. Au Nord et à l'Est, il s'est étendu; il comprend maintenant la Germanie tout entière. Son centre politique n'est plus à Rome, il est sur le Rhin, cette charnière de l'empire. Le *regnum Haroli Magni* prépare le Saint-Empire.

C'est qu'il a pour mission de propager et de défendre la chrétienté. Or, celle-ci est menacée, au Nord et à l'Est, par le paganisme, au Sud, par l'islamisme. Sous Charles Martel, les Musulmans étaient arrivés jusqu'à Poitiers. Quant au paganisme, il ne faut pas oublier que, par les redoutables Saxons, il touchait encore à la mer du Nord et même au Rhin. Derrière ces adorateurs d'Irmensul, il y avait les Slaves dont quelques-uns s'étaient, par-dessus l'Elbe, infiltrés jusqu'à la Saale et jusqu'au Main supérieur. Et derrière les Slaves, l'Asie, dont l'avant-garde en Europe, l'empire des Avars, cette réédition des Huns, s'avancit en Pannonie jusqu'au pied des Alpes orientales. Par le paganisme de l'Est et l'islamisme du Sud, l'Asie tenait, écrasait l'Europe dans sa tenaille. L'Europe était à sauver, bien plus : à faire. Charlemagne la sauva et la fit.

Il la fit de la seule manière qui était alors possible : par le glaive. Il ne put reprendre l'Ibérie à l'Islam; mais il le retint derrière les Pyrénées qu'il déborda même jusqu'à Barcelone : la marche d'Espagne. En revanche, il vainquit les Saxons et les força au catholicisme. Il civilisa ainsi toute la Germanie. Un siècle et demi après lui, la Germanie recevra la mission de refaire l'empire, un chef saxon portera la couronne et le glaive du Franc Charlemagne.

Celui-ci instaura dans son empire une civilisation nouvelle, l'aube de la civilisation européenne. Ce que fut cet impérialisme, on le sait. Il impose à des Latins, à des Gaulois, à des Germains des institutions uniformes. En Germanie, s'il tient compte des coutumes locales, il rompt avec le système des tribus auquel il substitue celui des comtés, des *Gau*. Partout il établit l'empire sur les deux bases de l'autorité civile et de l'autorité religieuse.

Il achève la fusion de l'élément barbare et de l'élément romain et de cette fusion va sortir le moyen âge. Charlemagne construit tous les cadres de la féodalité. Cependant, le grand empereur veut continuer la civilisation antique, de même qu'il veut continuer l'empire. D'où une première renaissance et un premier humanisme, une renaissance et un humanisme carolingiens.

Charlemagne a cimenté l'Europe occidentale — la véritable Europe — en y encastrant la Germanie qu'il a fait sortir définitivement de la barbarie. Il a donné ainsi à l'Occident chrétien une cohésion telle que cet Occident ne s'abîmera pas dans la crise du IX^e siècle. S'il avait sombré, que serait-il advenu? L'Europe serait rentrée dans l'Asie; le paganisme esclave et le paganisme mongol seraient arrivés sans difficulté jusqu'aux Alpes et jusqu'au Rhin; puis l'Islam se serait avancé avec les Arabes par les trois ponts d'Ibérie, d'Italie et de Byzance. Il aurait joué le rôle de sauveur et de civilisateur.

Autant de faits, de vérités que les Allemands contemporains, les nationaux-socialistes ne savent plus voir ou ne veulent plus comprendre. La mode est de renier Charlemagne et les Francs pour exalter Witiking et les Saxons. Et cependant, pour la première fois, avec Charlemagne et les Francs, l'Europe fut sauvée et l'empire fut reconstitué par un Führer de génie à la tête d'une grande tribu germanique et d'un « parti du Reich ».

* * *

L'œuvre de Charlemagne, toute personnelle, ne pouvait lui survivre. Pas plus que celle d'un Clovis ou d'un Théodoric, et pour la même cause : la conception germanique de la souveraineté. Après lui, ce fut le démembrement.

Cet démembrement, le fils et successeur de Charlemagne, Louis dit le Pieux — ce qui est un éloge — ou le Débonnaire, — ce qui est une critique — se le laissa imposer dès son vivant par ses trois fils. Pour s'en excuser, il se réclamait de Dioclétien. Ici, d'ailleurs, s'avère ce qui va être jusqu'aux Habsbourg et ce qui est déjà la faiblesse de cette idée impériale : on calque servilement les Romains sans tenir compte du temps, des circonstances, ni des hommes. C'est l'utopie de ces temps.

Après la mort de Louis, le traité de Verdun.

Sur la portée de cet acte, les contemporains ne se sont pas trompés. Surtout les clercs, car l'empire était l'idée fixe de l'Eglise. La mort de Louis le Pieux et le partage qui la suivit furent éprouvés comme une catastrophe. Nous en avons la preuve dans un poème en vers latins de Drepanius Florus, dit Magister, écholâtre et diacre de Lyon où il naquit à la fin du VIII^e siècle et où il mourut vers 860. Ce poème a pour titre : *Querela de divisione imperii post mortem Ludovici pii*. Cette « lamentation sur la division de l'empire après la mort de Louis le Pieux » est assez mauvaise; elle n'en reste pas moins significative : « Race des Francs, pleurez! L'empire, ce présent du Christ, gît dans la poussière... Le malheur a tout dévasté, la haine a déchiré la paix. L'honneur de l'Eglise est au sépulcre... Le peuple franc était célèbre dans le monde et sa réputation dépassait les frontières de l'empire. Lorsque ce prince pieux ceignit son diadème, il était fier de ce présent du Christ; il était heureux, celui qui avait Rome pour citadelle... Et maintenant, l'empire perd en même temps son diadème, son nom et son honneur. Au lieu d'un roi, il n'y a qu'un roitelet; au lieu d'un empire, il n'y a que les fragments d'un empire :

Pro rege est regulus, pro regno fragmina regni. »

La crise des IX^e et X^e siècles fut la suite du démembrement. Elle nous apparaît dans l'histoire de l'Europe comme plus grave

que celle du Ve. En effet, elle mine les deux forces de reconstruction : celle de l'Eglise et celle des barbares. L'empire franc se disloque et s'émiette plus encore que ne l'avait fait l'empire romain. Le traité de Verdun avait partagé l'empire en trois. Mais voici que de ces trois grandes parts rien ne subsiste. Celle de Lothaire disparaît complètement. Les deux autres se morcellent. Nous n'avons plus même deux ou trois grands royaumes organisés et solides — une France, une Italie, une Germanie — mais une liquéfaction totale de l'Europe carolingienne. Aucune limite n'est stable, aucune position n'est durable. C'est la guerre de tous contre tous et que viennent aggraver des troubles sociaux. Plus d'autorité, plus d'administration régulière, plus d'armée. Ainsi, trois des colonnes sur lesquelles reposait l'empire carolingien sont en morceaux. La quatrième, l'Eglise, tient encore debout, mais elle a perdu son chapiteau : la papauté est en pleine décadence, livrée au premier venu. Le régime féodal qui se forme est encore trop lâche pour servir de base à un nouvel édifice. Il se produit une corruption des mœurs et une régression intellectuelle qui effrayaient les contemporains. La civilisation européenne, encore très jeune et très fragile, va-t-elle sombrer dans cette barbarie dont elle venait d'avoir tant de peine à sortir ?

Voilà pour l'intérieur de l'Europe. Et voici qu'à l'extérieur se produit la poussée de nouvelles invasions. Si la grande offensive des Arabes a été, en 717-718, arrêtée péniblement devant Constantinople, et en 732 refoulée définitivement de France, elle reprend avec un nouveau système d'incursions et d'infiltrations par les côtes de la Méditerranée. En 846 déjà les Sarrasins s'étaient emparés de Rome, avaient pillé la basilique de Saint-Pierre. En 902 ils sont maîtres de la Sicile. En 930, partis de Provence, ils remontent les Alpes, installent un camp au Grand-Saint-Bernard, d'où leurs bandes rayonnent jusque dans la région de Saint-Gall et du lac de Constance. En même temps, par l'Atlantique, la mer du Nord et la Manche, ce sont les expéditions des Normands, cette ultime forme des invasions germaniques en Europe. Ils ravagent les côtes de France et d'Allemagne, remontent les fleuves, s'installent dans la province qui va porter désormais leur nom, assiègent Paris. A l'Est, les Slaves païens s'organisent en royaumes puissants, compriment la Germanie qui ne peut plus respirer. Enfin, l'Asie reparait pour la troisième fois après Attila et les Avars : les Hongrois païens, à partir de 899, parcourent en pillant et en détruisant la haute Italie, les Alpes, l'Allemagne du Sud, pénètrent jusqu'au cœur de la France.

GONZAGUE DE REYNOLD,

Professeur à l'Université de Fribourg.
Membre suisse de la Commission de Coopération
intellectuelle de la Société des Nations.

(A suivre.)

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

Antoine de Saint-Exupéry⁽¹⁾

Au temps de Pépin le Bref vivait dans la région du Quercy, entre le Limousin et le Languedoc, un seigneur : Sérène, dont la fille unique, nommée Spérie ou Espérie, fiancée au redoutable voisin le comte Helidius, hésitait à se soumettre aux volontés paternelles et, guidée par les appels de sa conscience religieuse, résolut de les soumettre à l'examen d'une méditation solitaire. Et la jeune fille partit un soir vers les causses stériles et noires du Quercy, où elle allait renouveler le jeûne et l'isolement des ermites.

Sa disparition plongea sa famille et celle du fiancé dans la plus profonde détresse et, après quelques jours d'attente anxieuse, tandis que les femmes demeurées au château s'abîmaient en prière, on décida d'organiser des caravanes de secours qui partirent vers les quatre points cardinaux, à travers les seigneuries voisines, les monastères, les bergeries lointaines et les lointains désertiques des plateaux du Quercy, dans l'épouvante grandissante de ne découvrir qu'un jour, qu'une ombre frêle, vidée de son âme partie vers les éternités.

Après des semaines d'exploration infructueuse, le fiancé, descendant un flanc de montagne et s'accrochant aux frondaisons d'un chêne, découvrit, à travers ses feuillages, la jeune Espérie ou Exupérie, diaphane et extatique, priant devant une fontaine et poursuivant dans le recueillement son exil volontaire. Alors, à tous les échos se transmet la nouvelle et son miracle : Exupérie est retrouvée... Exupérie est sauvée...

Monsieur de Saint-Exupéry, cette légende hagiographique — car il s'agit de sainte Spérie, vierge et martyre, patronne de Saint-Céré, dans le Lot — propose au nom de votre famille et à votre destin, une préfiguration où se mêlent les fuites dans le désert, les providentielles rémissions et la sérénité de ceux qui veulent intensément ce qu'ils accomplissent.

Au temps de Louis XVI, la France, enthousiasmée au snobisme de la liberté et de Jean-Jacques Rousseau, par la révolte des colons de la Nouvelle-Angleterre, la campagne de Georges Washington et les chances d'infliger un recul à l'Anglais, ennemi héréditaire dans son empire d'outre-mer, la France apporte à la naissante Amérique le concours de ses armées et de ses finances. Sur le vaisseau de ligne *Le Triton* s'embarque un régiment à l'uniforme clair, collets et parements gris argentin : Sarre-Infanterie. Il aborde sur la côte de Virginie et rejoint les autres éléments du corps expéditionnaire, commandé par Rochambeau. Siège de Yorktown, guerre en dentelles et courtoisie internationale. Les habits rouges et les habits blancs s'envoient des défis individuels ou échangent des livres. Et le commandant de l'artillerie américaine, Thomas Nelson, offre cinq guinées de prime au premier artilleur qui démolira sa propre maison, située dans la ville assiégée.

Le lieutenant Georges de Saint-Exupéry décrira tout cela dans son « Journal d'un lieutenant de Sarre-Infanterie ». Son destin, où se raffinent et se satisfont le besoin d'évasion et le goût d'en fixer les réactifs par l'écriture propose, Monsieur de Saint-Exupéry, une autre préfiguration à la poésie de votre carrière de géographe et d'éclaireur.

Au temps de Verdun et du Jutland, dans cette petite ville à couvents et à collège qui décalque Louvain : Fribourg en Suisse, un grand jeune homme, interminable et rêveur, arpente à larges

(1) Présentation du comte de Saint-Exupéry à la séance du Jeune Barreau, le jeudi 23 mars.

enjambées le préau, tout seul, et sur ses cahiers de brouillon se combinent les équations, les petits dessins de géométrie, les esquisses d'appareils volants. Quelle fierté d'ailleurs, parce que quatre ans plus tôt, à la plaine d'Ambérieu, à force d'obstination, le gamin est parvenu à se faire emmener par un apprenti pilote sur un appareil, prototype sans lendemain!

Enfin, un matin de 1926, son stage méticuleux terminé, le pilote, qui passa son brevet six années auparavant dans le service militaire, prend le départ pour son premier service régulier, avec l'émotion qui s'attache à la première plaidoirie de l'avocat, à la première opération du chirurgien, à la première piochée du houilleur, à la première messe du prêtre, où l'on sent s'abolir toutes les notions scientifiques, où l'on ne cherche plus de secours que dans la majesté de ses intuitions et dans le resserrement de sa volonté.

Année 1926! Très grande dans les annales de l'aviation, parce que l'héroïsme individuel et le goût de l'indépendance libérés au service de la guerre retrouvaient enfin la plénitude de leur signification. L'*Oiseau Blanc* de Nungesser et Colli s'était sans doute brisé sur les rochers de Saint-Jean de Terre-Neuve, mais Charles Lindbergh avait, tout seul et prodigieusement, traversé l'Atlantique.

Et Antoine de Saint-Exupéry s'intègre dans le sein des pionniers qui acheminent le courrier de l'Amérique latine par la liaison aérienne de Toulouse-Casablanca-Dakar du Sénégal et pour laquelle, dans une sorte de petite guerre quotidienne, il faut dominer les vents de sable, la chaudière du cap Juby, les Maures dissidents du Rio de Oro, les dépannages et les marches à travers les dunes de Mauritanie. Qui donc, sauf quelques initiés, en aurait supputé la somme de ténacité victorieuse, si nous n'en n'avions reçu la révélation écrite dans *Courrier Sud*?

A ce moment, la *Nouvelle Revue Française* avait achevé *le Temps retrouvé*, de Marcel Proust, et *l'Ecole des Femmes*, d'André Gide, et dans les propos d'Alain revenait un hymne à la lucidité qui n'a porté ses fruits que dix ans plus tard. Les surréalistes dessinaient déjà des hommes bourgeonnant de feuilles dans lesquels, cher Monsieur, vous auriez découvert par anticipation les habitants épuisés et réceptifs du Paraguay où vous emmènerait un peu plus tard une seconde étape de votre carrière.

L'avis qui liait le continent africain à la pointe du Brésil est audacieusement remplacé par les trimoteurs de l'aéropostale et se développe, alors, cette navette toujours vivante, obéissant à l'influx mystérieux et sublime de Mermoz.

Il faut aller plus loin cueillir jusqu'aux confins le sac de messageries, les colis précieux : reines-abeilles, grammes de radium dans leur chape de plomb, hommes riches, soucieux d'abrèger les horaires. Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine, devient le grand centre de triage de ce réseau que Saint-Exupéry va organiser avec l'aide préliminaire de ses connaissances en météorologie, en géodésie, des intérêts économiques, des accommodements de la diplomatie.

Au delà de la barrière des Andes, frôlant l'Aconcagua, c'est-à-dire par mauvais temps plafonnant jusqu'à sept mille mètres, il faut atteindre Santiago-du-Chili; il faut aussi descendre pour des raisons moins compréhensibles, mais dotées du prestige de l'inaccessible, au risque de sentir s'enfoncer une couronne d'épines fictives jusqu'aux cellules grises, le long de cette Patagonie qui amincit le fuseau de l'Amérique du Sud pour toucher de sa pointe le détroit de Magellan, la Terre de Feu, l'île Horn, le cap Horn.

Patagonie, votre domaine clairsemé qui descend vers les latitudes froides, évoque pour nous huit millions de moutons, les

Indiens de deux mètres de haut sur des poneys exclus des cirques à raison de leur entêtement, et les myriades de flamants roses, de lions de mer et de goélands qui forment une alternance de champs de tulipes le long de la côte Atlantique jusqu'à Puerto Gallegos, trou misérable, empuanti de l'odeur de la laine et du suif, où vous logiez peut-être à l'*Hôtel de l'Eléphant Blanc*, jusqu'à Punta Arenas ou Magallanes du Chili, où Blaise Cendrars découvrit un appareil à sous, compliqué d'automates qui jouait *Coppélia* et rendait toujours néanmoins votre pièce de monnaie.

Tout cela formait la toile de fond d'un service aérien peut-être économiquement dérisoire, mais dans lequel chaque sacrifice humain et chaque échec déclenchaient une amélioration de rendement, l'escalier d'un nouveau palier de discipline. Nous avons trouvé les signes intelligibles de cette épopée dans *Vol de nuit*, où circule la hantise des étoiles, le sauvetage de Guillaumet, la figure prophétique de Rivière et cette présence de la mort à laquelle le pilote ne put échapper qu'en allant se perdre en fusée contre l'inébranlable dague en diamant de la Croix du Sud.

Et puis, vous avez traversé d'autres expériences et je souhaite du fond de moi-même que vous les évoquiez. Le raid de 1935 vers l'Extrême-Orient, achevé par un atterrissage nocturne en Lybie désertique; cinq jours plus tard, avec deux cents kilomètres dans les jambes, l'œsophage collé par la soif et l'esprit en proie aux calculs infinitésimaux de l'agonie, vous alertiez enfin cinq Bédouins et leurs chameaux, et comme vous ne pouviez même plus parler à voix haute, il fallut un miracle supplémentaire pour que vous croisez le champ visuel de cette perpendiculaire du sauvetage.

* * *

Vous aviez promis de venir à la tribune du Jeune Barreau l'an dernier à M^e Alex Salkin-Massé, dont je suis ce soir le débiteur. Vous avez tenu cette promesse et personne ne vous comptera des intérêts de retard parce que, dans l'intervalle, vous aviez, au terrain de Guatémala, trop exigü et balayé de mauvais vents, interrompu un autre raid, au prix usuraire d'une semaine de coma et quatre-vingt-dix jours d'hôpital militaire chez les bons Guatémaltèques, dont vous avez fini par connaître jusqu'à l'absurde la petite capitale de province, sa Tour Eiffel en miniature, ses joueurs de marimba du Palace et les marchands d'emblème national, c'est-à-dire d'oiseaux quetzals.

Nous sommes émus de vous recevoir et nous sommes heureux de ce que la Conférence du Jeune Barreau puisse, dans votre personne, rendre ainsi un hommage à l'aviation, à la tranquillité de sa participation dans la vie contemporaine, à son sens du privilège d'affranchissement. Puisque les réformateurs du temps présent méprisent la sensibilité individuelle, comment s'étonner de ce qu'elle se soit réfugiée entre cinq cent et cinq mille mètres d'altitude? Puisque l'idéal proposé à nos acclamations ressortit trop souvent à des politesses envers nos instincts et à des satisfactions proches du garde-manger, de la foire d'empoigne et de la volatilisation des promesses, des signatures et des doctrines, remercions néanmoins Dieu de nous avoir suscité, au titre compensatoire, une Carrière où survit la notion du camarade et l'impératif du devoir d'assistance, et tant de fidèles bons mauvais garçons frissonnant de leur audace nécessaire et qui ont échappé à la petite glu finalement incoercible de la vie bourgeoise, exemples qui font aussi rêver les enfants et les jeunes filles et qui portent les stigmates de la joie, car le bonheur d'un homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation du devoir. Des noms viennent alors en cortège plein de gravité processionner dans nos mémoires: la pauvre chère Amélia Earhart en confessant qu'elle n'avait rien ajouté à l'aviation, mais qu'elle avait seule-

Bien meilleur et moins cher!

« On en a toujours pour son argent » dit un vieux proverbe. Mais

c'est inexact lorsqu'il s'agit du Superchocolat « Jacques ».

Les gros bâtons de « Jacques » ne sont vendus qu'un franc,

c'est-à-dire bien moins que ce qu'ils valent en réalité, et leur magnifique qualité vous assure le maximum de satisfaction.

Achetez donc du Superchocolat « Jacques » ; il a créé

pour vous une gamme d'une richesse et d'une variété incomparables,

répondant à tous les goûts. Achetez aujourd'hui même et

dégustez dans la gamme de

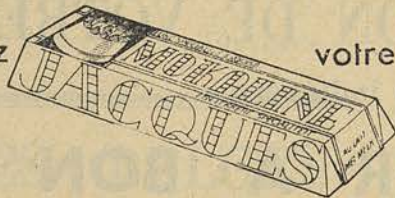
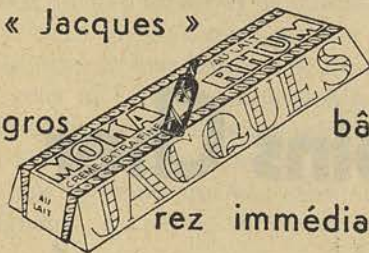
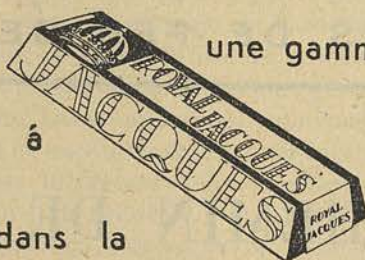
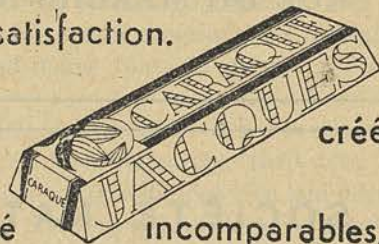
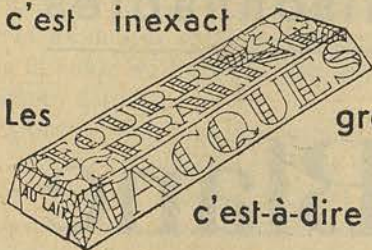
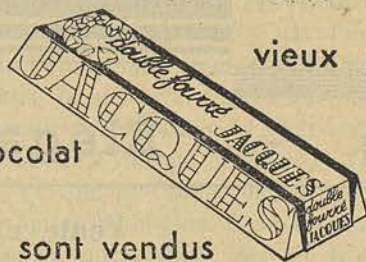
« Jacques » quelques-uns de ses

gros bâtons : vous lui accorde-

rez immédiatement votre confiance.

Chaque jour, dégustez votre

gros bâton de



Le Superchocolat « Jacques » a édité, au format 30 x 40, un nouveau portrait en couleurs de Sa Majesté le Roi Léopold III, dû aux talentueux portraitistes Damien et Rutten. Votre fournisseur habituel de Superchocolat « Jacques » vous remettra un exemplaire de ce tableau en échange de 50 emballages de gros bâtons de Superchocolat « Jacques ».

SUPERCHOCOLAT



JACQUES

Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

ment offert un exemple de la volonté humaine, ne se trompait que partiellement.

Le 2 juillet 1937, lorsque dans le calme feutré d'une cabine de Douglas j'arrivais à Haren, attendu par des jeunes avocats, mes confrères, pour un dîner d'anniversaire, j'avais durant les cinquante-trois minutes d'un trajet plus court que la réalité horaire médité sur les joies de vivre, la surprenante petitesse du bétail en jouet de Nuremberg collé sous mes regards, la douceur du dernier virage avant d'atterrir et même éprouvé une sorte de fierté puérile à découvrir en survolant un pâté de maisons, la mienne et la minuscule terrasse où mes enfants avaient un jour dansé en jupes tahitiennes et j'avais réfléchi à tout ce qui composait la réussite de ces minutes : perfectibilité de l'aviation, science de ses techniciens, précision des cadrans et des commandes, maîtrise des pilotes et le sourire de la stewardesse. Or, en ce temps-là, exactement 2 juillet 1937, Amélia Earhardt sur son bi-moteur était partie de la Nouvelle-Guinée vers cette tête d'épingle de l'île Howland du Pacifique, partie pour ne pas arriver, pour nous proposer un exemple et nous permettre de nous reconforter spirituellement parfois en songeant à elle et en priant pour son âme et les douces survivances terrestres qu'elle a laissées flotter dans la houle du Pacifique, au large des atolls, dans la paix et le silence définitifs.

Pardonnez-moi tous et vous surtout, Monsieur, d'avoir évoqué cela. Je m'en excuserai en vous disant que les dernières pages de *la Terre des hommes*, où sont déposées les semences de dix années d'expérience évoquent des images d'une altitude dans la dignité que la singulière aviatrice américaine avait atteinte et, comme vous, conservée.

Chaque heure de vol, nous le savons, pourrait sans vigilance comporter des pièges à loup. Le passager qui s'affole aux remous descendants ignore que cette danse indienne comporte moins de risques qu'une sortie de nuages, qu'un bloc de brume ou qu'une aire d'atterrissage trop étroite. Mais le pilote interprète chaque mouvement et chaque bruit, anticipe sur la météo et perçoit les moindres émanations de l'huile brûlée ou la moindre résistance à la pression de ses doigts, le pilote accapare pour lui les responsabilités, les risques, les devoirs et les anonymats.

Ces existences, et les aventures et les psychologies sous-jacentes, défient la mauvaise littérature; elles appellent cette réussite trop rare de l'action et de l'écriture. Votre réussite.

Vous allez, maintenant, Monsieur de Saint-Exupéry, nous livrer vos souvenirs. Vous n'êtes pas orateur, m'avez-vous confié sous le sceau d'un secret de minuit dont la trahison m'est légère. Tous ceux qui sont venus ici et à qui j'ai imposé avec une sorte de sadisme la suspension de leur plaisir, tous ceux-là n'attendent de vous ni l'éloquence cardinalice, ni, Dieu merci, celle de la tribune électorale; ils n'attendent pas non plus celle de la Comédie-Française, même corrigée par Bourdet. Ils attendent avec le préjugé favorable quelque chose de plus exceptionnel et de plus poignant : la parole simple et le récit vivant d'un homme...

JEAN THEVENET.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Problèmes actuels

France - Angleterre

On affirme souvent que l'actuel trouble européen est commandé par ce facteur essentiel : la faiblesse de la France. C'est vrai, mais ce n'est malheureusement pas toute la vérité. Que la France se rétablisse demain, et elle en est capable, il n'en resterait pas moins une grave source de faiblesse en Europe : le manque d'entente suffisante entre la France et l'Angleterre. Cette insuffisance ne vise pas le fait que seule une entente lie les deux pays et non pas une alliance. Car il s'agit bien d'une alliance virtuelle, par la force même des choses. La folie des politiciens professionnels français, égarés par l'incapacité grossière d'un Blum, jeta l'Italie dans les bras de la clique nazie et la réparation d'une aussi fatale erreur prendra beaucoup de temps. Les deux puissances occidentales se trouvent maintenant devant une combinaison de l'Europe centrale et l'angoissant du problème réside en ce que la France et l'Angleterre sont mal adaptées pour une action commune. C'est un attelage disparate, difficile à conduire et qui pourrait bien se disjoindre sous une tension un peu forte.

Pourquoi? Non seulement parce qu'il existe une forte antipathie morale entre les deux pays, antipathie ancienne, très enracinée et certaine de durer, mais aussi pour des raisons plus directes et plus tangibles. Nos rivaux connaissent bien les difficultés qui menaceraient une action commune des puissances occidentales, et c'est cela qui donne toute sa gravité à l'heure présente.

Tout d'abord, les ressources immédiates des deux nations ne sont pas comparables. Une forte monarchie tient tête à la puissance financière. Ce que l'on désigne du mot bien laid d'Etats totalitaires, ce sont, en fait, des monarchies de type extrême. Leur forme de gouvernement est une monarchie à sa plus haute expression, et, aussi longtemps qu'elle dure, à son maximum de force. Pareille monarchie peut faire porter toute la puissance de la communauté sur un point donné ou dans une direction choisie, et son principal effet est nécessairement de défier la haute finance, non seulement à l'intérieur des frontières de l'Etat, mais dans le monde entier. Les Etats totalitaires s'arment à un coût très inférieur à celui de l'armement français, et infiniment inférieur à celui de l'armement anglais. D'autre part, aussi longtemps que se maintiendra la discipline de cette expérience nouvelle, nos rivaux sont à même de prévenir toute expression d'opinion, et, *a fortiori*, toute action qui tendrait à énerver ou à amoindrir leur force devant un ennemi. Disons, en bon français, qu'ils disposent du travail forcé et qu'ils commandent toutes les sources de la production à l'intérieur de leurs frontières. Tandis que les puissances occidentales ne peuvent s'armer qu'à l'aide de travail libre fixant lui-même ses conditions dans un système capitaliste où le travail est nécessairement l'antagoniste du capital. De plus, ces puissances occidentales dépendent, organisées comme elles le sont, du crédit bancaire et se voient obligées de payer des taux usuraires sur une partie toujours plus grande des sommes nécessaires à leur armement. Et ce n'est pas leur moindre infériorité, en face de leurs rivales, que, chez l'une comme chez l'autre, leur système bancaire s'avère plus puissant que le gouvernement du pays.

C'est ainsi que le système bancaire anglais trouve son compte à financer l'armement mécanique, mais non pas à appuyer une forte infanterie anglaise. Car les machines sont fabriquées, pour a plupart, par de grosses usines de guerre dont les bénéfices

servent en partie à payer avec usure des crédits bancaires, alors qu'une infanterie ne produit pas de pareils bénéfices. Et voilà une des raisons principales pour lesquelles l'Angleterre ne parvient pas à créer une armée en rapport avec sa politique!

Même en possibilité de taxation, la France et l'Angleterre sont très dissemblables, ce qui rend plus difficile encore une politique commune. En France, la petite propriété, bien divisée, reste la base de l'Etat. Le capitalisme industriel a, certes, fait de grandes incursions dans l'ancien et solide « distributisme » français. Les principales villes et ports français, surtout Paris, connaissent, tout comme en Angleterre, les troupes prolétariens contemporains et les conditions inhumaines de la vie à l'usine. Mais les petits fermiers — et tout le commerce local, toutes les professions locales sont basés sur les petits fermiers — les hommes de loi, les artisans, les fonctionnaires, etc. des petites villes de la province française forment la grande majorité numérique de la nation. De là que la limite de taxation se trouve atteinte bien plus rapidement en France que dans une société comme la nôtre presque entièrement prolétarienne, si nous comprenons sous ce mot les appointés aussi bien que les salariés, car, économiquement, les deux catégories sont identiques.

L'énorme accumulation de la richesse entre les mains des capitalistes anglais — individus ou corporations — peut être atteinte par la taxation directe dans une proportion infiniment plus grande que ne peuvent l'être les petites propriétés séparées en France. Il est probable que la différence dans la richesse globale des deux nations n'est pas considérable, mais la différence entre ce que chaque pays peut « lever » pour les besoins publics est énorme. La chose a été soulignée souvent, mais on ne saurait assez le répéter. Un millier de familles payant une rente annuelle moyenne de 25 Livres à un capitaliste, assurent à celui-ci 25.000 Livres de revenu. Prenez à ce capitaliste le tiers ou même la moitié de ce revenu pour les besoins de l'Etat, et s'il s'en trouvera sérieusement incommodé, tout de même il n'en mourra pas. On n'écouterà pas ses plaintes, en temps de crise, et aux yeux des masses elles sembleront même injustifiées. Mais si ces mille familles sont les propriétaires des maisons et des terres qu'elles occupent, alors les rentes qu'elles se paient, en fait, dans ce cas, à elles-mêmes, ne peuvent être taxées dans une proportion n'approchant même pas de celles dont nous parlions à l'instant. Il en va de même pour les profits et toute autre forme de surplus de richesses dépassant la simple subsistance par le travail.

Or, même ici, en Angleterre, nous approchons de la limite des ressources disponibles pour l'armement, limite depuis longtemps dépassée en France. Les Français en sont à dépendre, pour trouver l'argent nécessaire, de la confiscation voilée à l'aide de dévaluations successives du franc, ou d'emprunts qu'il ne sera jamais possible de rembourser.

La sortie de l'impasse apparente serait de nationaliser, momentanément, une proportion aussi grande que possible des moyens de production et du travail. De pareilles mesures seraient d'ailleurs sans portée si elles n'étaient accompagnées d'un contrôle très strict et difficilement conciliable avec les traditions de liberté individuelle.

En d'autres mots, une tâche s'impose à nous, de courte durée peut-être mais d'une nécessité immédiate, la tâche de rencontrer nos rivaux sur leur propre terrain. Pour remplir cette tâche, le tout premier pas devrait être la limitation des bénéfices sur les armements, et, plus important encore, la conscription d'un recrutement adéquat, surtout pour les formes les moins populaires et les plus à charge du devoir militaire.

Nous persistons et nous nous obstinons à restreindre cette tâche, c'est entendu, mais ce ne peut être qu'au prix d'un déclin continu.

HILAIRE BELLOC.

Présentation d'un poète

Imaginons qu'un grand poète soit né, qui chante pour la première fois dans l'assemblée des hommes, au milieu de cet univers affamé de néant qui est le nôtre. Sa voix prophétique vient à son heure : elle court le risque, éternel à la poésie authentiquement inspirée, de n'être point entendue. Ce cri inoubliable, cette modulation enflammée, cette musique totale d'une âme qui n'a jamais pu consentir au néant, comment remplirait-elle le vide qui se creuse sans cesse sous les pas des hommes d'aujourd'hui? Ce refus de ne pas être, comment endiguera-t-il le refus universel d'être qui submerge tous les cœurs et qui n'est plus même limité par la stupide joie du désespoir?

Et pourtant une espérance demeure. Le pessimisme le plus pur — celui qui ne s'abandonne pas — est toujours corrélatif à l'optimisme le plus austère — celui qui ne délire jamais. Le monde n'écoute plus les poètes : les meilleurs subissent l'épreuve des cénacles où leur vie se momifie ; les autres répètent l'antique incantation au-dessus d'une cendre définitivement refroidie ; d'autres encore suscitent par leurs contorsions un étonnement sans chaleur. Le monde n'entend plus : la communion magique qui l'unissait aux prophètes dont la sublime adresse ouvrait une voie à son attention obscure s'est rompue. Il n'entend plus parce qu'il n'attend plus rien, parce qu'il n'attend plus que rien. Il subit d'autres charmes, qui ne vivifient pas, qui tuent. Il est inéluctablement passif. C'est cependant le moment qu'a choisi une amitié-fraternelle pour décider le poète à la publication de son message. On n'écrit pas sans crainte ce mot dont l'allure romantiquement prétentieuse risque d'affaiblir l'intention qu'il détient. L'œuvre de Gustave Thibon, qui paraîtra bientôt en volume, est peut-être, dans la littérature contemporaine, l'unique exemple de ce message que tout grand poète porte en soi, et qui doit obtenir un accueil. On en trouvera la raison dans ce paradoxe qu'elle n'a jamais été écrite pour le public : elle n'est donc ni contaminée d'objurgations rhétoriques qui feraient du poète un directeur de conscience ou un mage en disponibilité, ni affadie par un désir quelconque de plaire qui le mettrait d'avance en correspondance avec ces hommes dont il doit s'isoler pour être l'écho le plus profond et le plus inaperçu de leur cœur. On se trouve ici en présence d'un chant pur, qui réalise la condition essentielle de la poésie : le creusement obstiné, entrepris par un seul être, au sein de ces strates superposées qui nous constituent, et qui, atteignant l'ultime couche, commune à tous les êtres, met enfin au jour l'appel pathétique de l'âme depuis longtemps enseveli.

Voilà pourquoi un espoir subsiste : un grand poète, parce que son chant est à la mesure de sa profondeur humaine, doit éveiller en quiconque n'a pas définitivement abandonné sa qualité d'homme une indéfinissable nostalgie, une émotion souterraine dont l'ampleur peut faire éclater ces couches superficielles qui se déposent lentement sur nous et dont chacun aujourd'hui ressent l'intolérable fardeau. Gustave Thibon est un grand poète : on croirait entendre la grande voix des grands Tragiques grecs, divinisée par le souffle chrétien.

MARCEL DE CORTE,
Professeur à l'Université de Liège.

Cantus animæ divisæ

I

Je ne peux regarder le Ciel qu'en levant la tête,
Ma nuque charnelle se lasse dans cet effort.
Dieu du Ciel, vers qui bondissent mes désirs intermittents,
Comment pourrais-je me reposer dans ta hauteur zénithale?
Ma couche est terrestre, mon repos humain est fait de terre et
de sommeil.

Mes racines baisent l'enfer; sais-tu combien tire sur la fleur
le poids des racines?

Voici la torpeur hivernale qui déferle en vagues mortes,
Voici la sève appauvrie qui reflue vers les racines,
Voici l'extinction du Ciel!

Mais n'est-il de ciel que celui qui rayonne sur ma tête?

Ne serais-tu pas accessible, Dieu des hommes, au rampement
des racines?

La terre aspire ma pesanteur, — mais au-dessous de la terre
l'étoilement d'un ciel imprévu m'attend!

Il n'est que d'avancer dans l'égarément souterrain. Il n'est
que de céder à la pesanteur *dernière*. Tu précipites et tu pro-
longes nos chutes; tu suspends à nos chaînes le poids suprême
qui délivre,

Dieu inférieur à la mort, Dieu plus central que l'enfer!

Celui dont la chute ne traverse pas la densité vaine de la terre
et de l'enfer est encore trop léger!

Vois ma racine rebelle qui serpente à travers les fournaies
et les égouts, —

Par sa misère et sa cécité, par ses tâtonnements nocturnes
et sa poursuite dérisoire d'une eau toujours ultérieure,

Par son impossible soif, elle brise le cercle damné de sa *juste*
fatalité,

Et la voici qui bondit de l'autre côté de la terre,

Vers un nouveau zénith où scintille le même Seigneur et le
même amour,

Vers le ciel austral de ton *attente*!

II

Tu veux tout de moi...

Eh bien! prends tout, car je ne sais rien te donner.

Mon refus colle à ma chair. Arrache la tunique ensanglantée!

Même si mon cœur doit venir avec ce vêtement de mensonge,
arrache encore!

Sous mes clameurs de révolte et mes angoisses d'enfer, quelque
chose d'informe en moi te bénira!

Hâte-toi, Seigneur. Pourquoi ne bouges-tu pas? Pourquoi ta
foudre ne brise-t-elle pas déjà mes idoles?

Je te reconnais maintenant. Ce que tu peux prendre, tu veux
que je te le donne;

Tu m'as choisi *dans l'éternité* — tu veux que je te choisisse
aujourd'hui.

Seul, parmi la création irréparablement docile, l'homme peut
rendre à Dieu choix pour choix.

Ah! cette imploration irréductible des yeux tout-puissants!

Ah! ce creux mendiant de la main qui sculpta la dent du lion
et le bec déchirant de l'aigle!

N'es-tu pas un Dieu de proie? Ta faim attendra-t-elle long-
temps encore mon bon plaisir?

Il me semble que je consentirai toujours. Prends mon sang.

Je n'ai pas la force de le verser, mais je le laisserai couler sans
blasphème.

Ne me laisse pas choisir!

Je te veux et je te refuse. Ma liberté frémit, et s'irrite et s'aigrit
en moi comme un ulcère. Balaie, s'il le faut, ce privilège de ma
poitrine; égorge toutes mes chances de refus!

Traite-moi comme la pierre inerte ou la bête obscure,

Pourvu que je sois tien!

Ne me laisse pas choisir!

Tu sais bien que j'inclinerais du côté du vide,

Que j'opterais pour le poison, la dispersion et la nuit,

Pour la joie immédiate, caduque, poussive et murée...

Ne me laisse pas choisir!

Au nom de ton amour, dissipe ton respect, et la vertigineuse
pudeur de ton attente à ma porte vaine et close;

Entre sans frapper, torrent divin; déborde dans l'ancre vêtu
de faux jours et de fausses ombres où ma faim, conviée aux
noces saturantes du silence, ronge bruyamment un os épuisé,

Aveugle ma liberté de ta nécessité!

Tu m'as préféré dans l'éternité. A chaque cahot du temps, tu
me préfères encore. Songe à toi maintenant. Cesse de haler mes
refus sur les côtes de l'existence. Au creux de mes entrailles
dépossédées, choisis-toi!

III

Tes dons — les fruits dorés de la création tendus vers moi
par tes douces mains —

Avec quelle ingrate avidité, avec quelle faim myope et char-
nelle ai-je bondi sur leur pulpe parfumée.

Si avarement, si basement que j'ai mordu du même coup tes
doigts ruisselants,

Et j'ai compris alors l'épaisse connivence, la parenté boueuse et
brûlante de la joie et du péché.

Tout le mal du monde a pour âme l'oubli de la Source,

Et toute vertu se nomme *mémoire*...

Apprends le secret rédempteur de toute joie : que l'aspiration
du fruit s'achève en baiser sur la main qui donne!

IV

Vois cette enfant, Seigneur, cette enfant jetée à la fois comme
une cloison et comme une arche entre toi et moi...

Parmi les ruines mortes du monde, sais-tu combien peut
renverser l'âme la ruine vivante d'un regard?

— Un jour, j'eus faim d'être Dieu,

Non pas pour moi, mais pour elle,

Pour épargner à son amour les impasses, le fiel et les chutes,
et la palpitation grotesque et fangeuse des ailes brisées.

La terre? Il n'en reste rien quand ses yeux me parlent!

Le ciel et l'enfer se blottissent dans sa poitrine étroite et brû-
lante!

Je me suis appuyé sur elle de tout *ton poids*,

Du poids de ton élection éternelle,

Du poids de ton sang tombé sur ma tête!

— Une larme, un sourire, un baiser de chair! Sais-tu avec
quelle simultanéité étouffante, avec quel accord désespéré cela
peut usurper Dieu et appeler Dieu?

Vois comme elle est pauvre,

Comme le troupeau des jours la piétine,

Comme les hasards carnassiers flairent son sang!

— Aie pitié d'elle!

Garde-moi, ne me brise pas — pour elle!

Mon amour d'ici et d'aujourd'hui, — le nom de cet amour qui
boit la vie et la mort aux mamelles de l'espace et de la durée,

Ce nom que l'anonyme nourrit et dévore.

Ce nom rapide et blessé comme un éclair ne trouve pas de chaleur sous ton aile, Verbe éternel!

— Mais toi qui pleuras devant les chairs éteintes de Lazare,

Toi qui, trébuchant sous les oliviers plus lointains que des étoiles, mendias *vainement* la *vaine* douceur d'une étreinte humaine,

Par l'asphyxie de cette minute opaque à ta joie divine,

Par cette angoisse qui, dans ta poitrine, cassa en deux ton éternité,

Mon frère Jésus, je te confie, je te *donne* cet enfant!

Serre-la sur ton cœur errant, borné, friable, jouet des sphères et des saisons et des effluves entremêlés de la terre et de l'enfer,

Accueille-la dans le repli le plus humain de ton cœur humain — le plus aveuglement temporel, le plus vendu à la morsure et au baiser du présent!

Elle n'est plus mienne, elle est nôtre...

Je t'ai senti couler dans mon cœur, je t'ai senti la regarder avec *mes* yeux!

Je n'ai plus peur. Les meules qui broyèrent ton âme humaine ont émiétté l'éternité pour nos bouches. Pieds blancs et doux de l'éternité humiliés jusqu'à l'épine, jusqu'à la cendre de nos chemins! A travers tes ruines humaines, Seigneur, notre amour la voit, proche et ressemblante comme une sœur, donner la main à l'instant qui trébuche et qui pleure.

V

Tu savais tout, tu sais tout, Verbe éternel,

Et cependant mon frère Jésus t'a enseigné quelque chose : l'asphyxie, et la cassure, et l'émiéttement de l'homme.

— Cela, tu le savais déjà. Mais il te manquait de le savoir de cette manière *exclusive*, encerclante, irréparable.

Il te manquait de le savoir à *ma* manière,

Il te manquait de ne savoir *que* cela!

— Jésus t'a appris mon cœur!

VI

Comme quelque chose de l'effluve et de la sueur des mains du prêtre reste sur l'hostie,

Ainsi ma folie et ma vanité collent aux noms du Dieu que je t'apporte.

Ne juge pas Dieu sur les traces de mes mains impures!

Il est ce que je dis. Il l'est si purement qu'il ne l'est plus. Sa différence aiguë, scelle et couronne toute identité.

Il est ce que je dis. Mais sans fissure, sans limite et sans rançon.

Il l'est dans la profondeur où disparaît l'objection, la demande et le commentaire, et la graisse des mains humaines, et l'inhumain désir d'autre chose,

Où le Verbe irréfutable et saturant fait équilibre au silence.

Il l'est sans moi!

— Le nom que fane mes lèvres, respire-en la fleur nue..

Enfant affamé de toi-même, pourquoi choisis-tu si bas ton miroir?

N'est-il pas dans le ciel une source où tu te serais vu sans mourir?

Laisse-moi me regarder en toi, Seigneur, pour que je puisse m'aimer encore!

Chercher, c'est toujours se chercher; aimer, c'est toujours s'aimer.

Tué par son image, Narcisse flotte parmi les roseaux riverains.

Enfant affamé de toi-même, pourquoi choisis-tu si bas ton miroir? N'est-il pas dans le ciel une source où tu te serais vu sans mourir?

Laisse-moi me regarder en toi, Seigneur, pour que je puisse m'aimer encore!

La main du couchant est sur moi, et mon ombre allonge à mes pieds ses formes hypertrophiées...

— Délivre-moi de mon ombre! Ce pâle reflet piétiné me séduira-t-il longtemps encore?

— Cloue mes regards sur la lumière dont je suis l'ombre sur cette image antérieure et pleine, cette pure image de moi blottie dans les replis indiscernables de tes désirs et de tes consentements!

Narcisse est immortel comme la mort. Sois son miroir, Toi la source où les noyés vivent!

Narcisse cherche l'autre dans son double. Mais n'es-tu pas à la fois le double et l'autre?

— Tu me répètes et tu me complètes,

Ta voix est l'écho, elle est aussi la réponse,

Amour identique comme le moi; imprévu, profond, nuptial, magnétique comme l'étranger.

Toi qui, des entrailles de la solitude, arraches l'absence et la faim!

VIII

Identification dernière! Paix plus riche que la guerre! Harmonie à qui les dissonances vaincues prêtent leurs voix!

Plenus rimarum. Ce monde est vraiment troué, et peuplé de vide. La dérive est sa patrie. Vois comme il dilapide dans sa course l'être, la splendeur et l'ordre empruntés à ton effusion créatrice,

Et vois maintenant avec quels mensonges, avec quelles ruses de banqueroutier il masque ses pertes. Ecoute tinter sa fausse monnaie...

J'ai beau, pour le regarder, raidir comme une corde de halage ma plus dure volonté de salut. Je sens qu'il m'entraîne à la ruine,

Je ne suis pas assez riche pour payer les dettes du monde!

— Soutiens-moi. Durcis mon regard qui s'effeuille; arrache de moi l'appel et la séduction de la ruine, Dieu, caution du monde.

Le vide est pour toi. Ne faut-il pas des pores à l'univers pour qu'il respire son Dieu?

Le monde est un navire troué. Mais ses flancs font eau sur la mer divine!

Sa fin n'est pas dans le vain triomphe, dans l'apothéose isolante d'une coque imperméable,

Le naufrage est son port suprême!

— Le vide est pour toi. L'âme de la destinée tient dans l'adaptation de deux blessures; la plaie pure et versante de ton amour, cet éclatement d'un fruit trop riche, et la plaie creuse, affamée et morte du monde!

Tu précèdes le vide. Tes fontaines chantaient avant que ta main sculptât nos coupes creuses. Ta source a eu soif avant notre cendre. N'es-tu pas la réponse antérieure à tous les problèmes? La mort n'a rien commencé...

Elle ne finira rien non plus. Mais c'est elle qui appelle la fin de plus près, et de la voix la plus captivante. Comme elle est douce et pleine et suprême, ton incantation qui fascine Dieu, ô mort, chose avant-dernière!

IX

En toi, près de toi, homme au cœur trop bondissant et trop flasque,

Chien qui jappe aux astres en dévorant des ordures,

Le vide monte, le vide règne...

Que vient faire ici le haussement d'épaules de l'ironie ou de la nausée?

La négation ne devine rien; elle agite en vain dans le mystère son fil privé de hameçon,

Toute concession au néant est le triomphe du Sphinx...

Laisse ton dégoût s'évaporer en attente plus subtile, en amour moins essoufflé!

Le vide est là : bénis la place de Dieu!

— Descends maintenant plus bas que le monde, jusqu'au seuil de l'irrémissible, jusqu'à l'enfer, cet incorruptible extrait de la corruption,

Jusqu'au gouffre où le refus éternise et gèle l'attente,

Jusqu'au vide essentiel et définitif.

Là bénis encore. Si la *présence* de Dieu est morte à jamais, sa *place* est toujours vivante!

X

Dieu de toutes choses! Même quand j'avance dans le vide, je me heurte à Toi.

Ton amour a couru plus vite que ma folie. Je n'ai pas foulé le premier des sentiers de la guerre, de la ruine, et du refus : ton empreinte m'y attendait. Même sur la voie de la mort, tu m'as précédé. Reconnais, Seigneur, la trace de tes pas. Même sur le sol le plus fangeusement infidèle, peux-tu *passer sans aimer*?

Juillet-Août 1935.

GUSTAVE THIBON.

En quelques lignes...

Le centenaire de la Société des Gens de Lettres de France

Il n'est pas trop tard pour en parler, puisque le dernier numéro de la Chronique qui se publie à l'Hôtel de Massa vient de relater les discours et banquets, fêtes et cérémonies.

C'est Balzac qui devait lancer l'idée. Dans sa « Lettre aux écrivains français du XIX^e siècle », que publiait la *Revue de Paris* du mois de novembre 1833, il s'exprime ainsi : « Il est du plus haut intérêt pour nous que nous nous assemblions, que nous formions une Société, comme les auteurs dramatiques ont formé la leur ». Et il est assez piquant de relever que ceci fut écrit d'une petite maison sise rue Cassini, proche des jardins de l'Observatoire, à deux pas de l'emplacement où s'élèverait un jour la présente Maison des Gens de Lettres.

Mais la réalisation, on la doit à Louis Desnoyers, le directeur du *Siècle*, l'auteur du célèbre *Jean-Paul Choppart*. Le 31 décembre 1837, une première assemblée de 54 votants se tenait chez M. Pommier, ancien avoué, rue de la Michodière. Le 29 janvier 1838 la Société était fondée par-devant notaire.

Villemain en fut le premier président. Mais, après qu'il eut assumé les charges du ministère de l'Instruction publique, il céda son fauteuil à Balzac, le lointain et remuant initiateur.

Désormais, l'activité de la jeune institution va se faire débordante. Balzac, que le démon de l'argent n'a jamais cessé de tourmenter, rédige un *Code littéraire* où il est question des contrats, paiements, engagements à terme, faillites et refus de livrer, plagiat, traductions, etc. Il réclame un prix de 200.000 francs (ce qui bat le record de l'actuel Prix Nobel) pour le plus beau poème épique... ou demi-épique!

Et nous pourrions poursuivre, rien qu'à feuilleter l'annuaire,

l'histoire d'une Société qui doit beaucoup (à partir de 1848) à la générosité du baron Taylor.

Notons, au passage, que le produit d'une conférence organisée, en 1870, sous les auspices des Gens de Lettres, avec, pour orateur, Victor Hugo retour d'exil, servit à fonder deux canons dont le premier s'appela *Victor-Hugo*, et le second *Les Châtiments*.

Le premier Congrès littéraire international tint ses assises en 1878. En 1913, à la veille de la guerre, la Société des Gens de Lettres fêta ses noces de diamant.

Somptueusement installée à l'Hôtel de Massa, elle compte, aujourd'hui, plus de cent ans d'âge... et que de membres! Trop de membres, en vérité. C'est encourager la littérature médiocre que d'ouvrir largement les portes d'une maison où, sur la foi de quelque parrainage discutable, le cacographe a toute licence de s'introduire. Et il faut souhaiter qu'un règlement d'admission autrement draconien écarte du service des lettres les inaptes de l'un et l'autre sexes. Dieu sait — et les éditeurs — qu'il n'en manque pas!

Pasquinades

A l'occasion du récent Conclave, des journalistes n'ont pas manqué d'évoquer le souvenir de l'illustre Pasquino et de ses facéties célèbres dans les annales de la Ville Eternelle. Un aimable article de Philippe de Zara (au *Mercur de France*) apporte sur le sujet de bien plaisantes révélations.

L'ancêtre de Pasquino fut, si l'on peut dire, un bout de marbre mutilé, découvert dans la crotte, non loin du Palazzo Orsini. Torse mal tourné, visage sans nez, sans menton, le fragment de statue avait été posé sur un piédestal, pour l'embellissement (?) du Palais qui venait d'être acquis par le cardinal Caraffa. Les Romains, nés frondeurs, en firent des gorges chaudes. Mais une querelle qui s'était élevée entre humanistes et archéologues, à seule fin d'établir la provenance du marbre informe et sa signification, excita bientôt l'intérêt général. Autour du socle se livrèrent d'autres controverses, tout aussi académiques d'ailleurs, sur des thèmes poétiques. Les œuvres couronnées (et qui étaient en vers latins) furent exposées sur les murs avoisinants.

Un dernier avatar allait faire, du marbre mutilé, une sorte de tribune populaire. M. Philippe de Zara remarque fort justement que les premiers signes de cette verve drue et romaine qui va se manifester à l'ombre du Palais Orsini témoignent (déjà!) d'une acerbe gallophobie. « *Fuori i Barbari!* » cela veut bien dire, sous Jules II : « A la porte, les Français! »

D'ailleurs, les papes ne sont pas davantage épargnés. Et c'est ici que Pasquino entre vraiment dans l'histoire. Des faiseurs d'épigrammes prirent l'habitude et la liberté d'afficher, à même la statue, des distiques vengeurs. Urbain VII, ce dit-on, fera couper le col à plus d'un de ces épigrammatistes impertinents. Les percepteurs pontificaux seront en butte aux traits les plus acérés. Et c'est ainsi que le Pasquino romain, patriote mais ennemi de l'impôt, devient le symbole des franchises populaires.

Sous la Révolution française et l'occupation napoléonienne, il n'a de cesse qu'il n'ait voué aux gémonies le tyran, l'étranger. « Il est mort de maladie », s'écrie Pasquino, à la nouvelle du trépas de Bonaparte à Sainte-Hélène, « il est mort exactement — comme meurt un paysan, un pape ou un joueur de flûte ».

On assure qu'aujourd'hui Mussolini lui-même n'est pas à l'abri des pasquinades. Lesquelles ne s'affichent plus, mais courent sous le manteau.

Se non è vero...

En voici une. Et des plus fines.

Le Duce a voué tous ses soins à la mise en valeur de l'*Agro Pontino*. Des villes neuves ont été conquises sur le marais. S'éri-

gent en plein ciel les campaniles des églises. Or le clergé d'une paroisse ainsi créée se préoccupe de la consécration de la *chiesa nuova*. Il faudrait que fût évoqué le souvenir de Mussolini, bienfaiteur du culte. Mais par quel moyen?...

— Si l'on plaçait, dans le chœur même de l'église, une plaque de bronze avec une inscription? suggère le doyen.

La proposition est accueillie d'enthousiasme. Il n'est plus que de composer le texte. Des épigraphistes improvisés mettent en commun leurs bonnes volontés grandes. Et, le chef-d'œuvre une fois enfanté, on charge le « gérarque » local de soumettre l'inscription au tout-puissant chef des Chemises noires.

Hélas! du Palais de Venise parvient une réponse négative : Mussolini n'est pas content.

De nouveaux et pénibles efforts aboutissent à l'élaboration d'un texte modifié : le Duce le refuse encore. Et la navette se poursuit, désespérément affligeante, entre l'Agro Pontino et Rome capitale... jusqu'au jour où le doyen, jetant sa langue aux chiens, se résolve à faire demander à Benito soi-même de rédiger l'inscription *ad aeternum*.

Et voici (c'est Pasquino qui parle) ce que trouva Mussolini, après qu'il eut serré — rien qu'un instant — ses mâchoires carrées :

— Vous mettez, tout simplement : « *Du premier citoyen d'Italie à la deuxième personne de la Sainte Trinité* ».

1^{er} avril

« C'est le mois des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas au goût de miel, des lilas couleur de ciel » : ainsi débutait, si je me souviens bien, un poème en prose que je lisais dans mon Anthologie, tandis que, par la fenêtre entr'ouverte, nous parvenaient des sons de cloches et des pépiements d'oiseaux en folie.

Avril, bien plus que mai, a des grâces fraîches et vertes. Les pardessus d'hiver attendent encore, au vestiaire, l'heure de la naphthaline. Mais il nous arrive de les laisser au clou de cuivre, malgré le dicton et le vent frisquet. C'est qu'une haleine neuve a soufflé sur les buis du jardin. Pâques met des cloches dans le ciel et des sourires dans les cœurs. Et les ides de mars sont bien loin, avec le rappel de Calpurnius et des bottes allemandes sur la Tchèque!

Parce que la grippe ne nous a pas épargné ses griffes mauvaises, parce que le Carême fut calamiteux et la haie longue à reverdir, parce que le pluviomètre bat des records et que le Chevalier Printemps est en retard chez l'habilleuse, Avril sera, je m'en porte garant, plus conquérant de s'être fait attendre. N'allez pas, sur la foi du titre de cet écho, vous figurer que la pêche aux « poissons » vous laissera — perplexes ou rageurs — devant une carte anonyme et violemment colorée où une mégère en cage laisse passer une langue longue comme ça... La mode du 1^{er} avril ne favorise plus guère que le fabricant de crotttes en chocolat. Il les enclôt dans un brochet délicatement écaillé et dont les ouïes se parent d'une faveur rose. Mais le 1^{er} avril que je vous souhaite est mille fois plus digne d'envie.

Qu'il vous apporte, juste au seuil des vacances pascales, la joie des itinéraires de campagne et des premières évasions! Vous en profiterez pour aller voir si l'auberge de l'autre été a toujours ses tuiles de guingois et son Anjou rosé dans le pichet de grès. Les écoliers, les écolières auront réussi le problème des robinets. Mair-Jeanine étrennera sa robe à pois, et Jean-Louis ses culottes de golf.

... Et si votre mari, Madame, est, le soir du 1^{er} avril, d'humeur moins folâtre, pardonnez-lui en songeant que le devoir civique lui enjoint de déposer, le lendemain matin, dans une urne qui n'est qu'une vulgaire boîte, un bulletin qui n'est que la caricature de ses droits d'homme libre.

Au pays de Jésus⁽¹⁾ : le Temple et le Chemin de la Croix

Là où fut le Temple

Un long couloir sombre s'ouvre dans les bâtiments de l'Antonia et aboutit dans le vide : ce doit être là. Je m'y engage — et je débouche sur l'esplanade du Temple. Elle est immense : un espace découvert de cinq cents mètres de long, au delà duquel il n'y a que l'horizon des collines. Au centre, une vaste plateforme surélevée, de laquelle surgit, harmonieuse et toute bleue, la mosquée d'Omar.

Comme j'essaie de m'orienter, un Arabe se précipite avec des hurlements épouvantables et des gestes menaçants. Sans rien entendre à son baragouin, je comprends qu'il m'enjoint de sortir. J'apprendrai plus tard que l'enceinte sacrée n'est accessible que le matin, que l'entrée est ailleurs et qu'il faut se munir d'un ticket. Pour l'heure, je me rends compte seulement qu'il y a quelque chose dans le chemin et que je suis en contravention. Or il ne s'agit pas de jouer, chez les musulmans, avec les choses du culte : ils sont féroces sur ce point.

Alors quoi, il faudra faire demi-tour, ne pas voir le Temple aujourd'hui? Je m'insurge contre ce fanatisme. Ils nous l'ont pris, le Temple, qu'ils nous le laissent au moins voir. Ils entrent dans nos églises quand ils veulent.

Heureusement, depuis deux mois que je les fréquente, j'ai appris à connaître les Arabes. Je prends dans ma poche une poignée de piastres (quand un franciscain a de l'argent, il ne cherche qu'à s'en défaire), je les présente au cerbère... Il s'arrête net de vociférer. Les yeux de Judas ont dû briller comme cela devant les trente deniers. Un rapide regard circulaire : il tend les deux mains, empoche les piastres, et... voici que soudain il connaît l'anglais :

— *You see before you, sir, the place of the Temple...*

Ah! non; le voilà cicerone à présent! Je lui fais signe que ce n'est pas nécessaire. Mais il est remonté : il poursuit son boniment :

— *There, you have the dome of the Rock...*

— *Yes, yes, I know... Keep silence!...*

Je m'éloigne. Il me suit :

— *On the left, you...*

Horreur! La colle!... Une idée : je lui tends encore quelques piastres, et, le doigt sur la bouche :

— *Silence! Silence!... Let me alone, please.*

Cette fois il a compris. Mais il a, semble-t-il, une inquiétude : — *Not in the dome!* dit-il, en me faisant signe de prendre vers la gauche.

Bon, ça va : je n'ai aucune envie de visiter la mosquée aujourd'hui. Et j'oblique donc à gauche.

Tout l'espace compris entre l'enceinte et la terrasse centrale est dans un complet abandon : un large terrain vague envahi par l'herbe et semé de pierres, d'oliviers et de cyprès. Combien ceci est plus joli, et plus accueillant au rêve que les ruelles d'où je sors!

Au milieu de l'espace silencieux je m'arrête. Derrière moi, du côté du nord, l'enceinte est fermée par les bâtiments lépreux sous lesquels je suis passé, et, dans l'angle, près d'un minaret, par la roche taillée à pic sur laquelle s'élève, à la place de la tour Antonia, une caserne : c'est là qu'était Pilate quand on lui amena

(1) Voir la *Revue catholique* des 17 et 24 mars 1939.

Jésus. En face, la grande terrasse. On y accède par un large escalier de pierre couronné de légères arcades. Mais je préfère la contourner, par crainte de nouveaux démêlés avec les gardiens de la mosquée.

Et je m'engage, parmi les oliviers, le long du côté oriental, entre la ligne de créneaux de la muraille d'enceinte et le mur de soutènement du terre-plein. De ce côté aussi, un escalier monte à la terrasse. Je m'y risque. Un coup d'œil : pas une âme. Et je contemple, accoudé à un pilier, la place où fut le Temple de Jéhovah.

Un désert de dalles blanches : ni cette mosquée perdue dans cet espace trop vaste, ni cette profusion d'édicules, de monuments, d'arcades, de fontaines qu'on y découvre peu à peu, accumulés et pourtant clairsemés, ne parviennent à garnir ce vide, à peupler cette solitude. Ce silence, cet abandon, ces cyprès, ces mausolées, et ces vieilles dalles dont tous les joints sont ourlés d'herbes et de marguerites... il monte de tout cela une mélancolie immense et écrasante, une tristesse de vieux cimetière abandonné : l'irréparable paix de la mort. En vérité, ce lieu est un tombeau : le formidable tombeau de l'Ancien Testament. La gloire d'Israël est enfouie sous ces dalles.

Car il ne faut pas s'y tromper : de tout ce que voient ici nos yeux, il serait vain de vouloir dégager le plus minime vestige du Temple : il n'en reste rien. Ce qui apparaît ne sert qu'à recouvrir ce qui a disparu. Et, suprême dérision, au sommet de cette coupole, c'est le croissant qui s'érige sur l'emplacement exact de l'Autel des Holocaustes.

Partons de ce repère pour fixer des souvenirs plus chers. Devant l'Autel, qui se trouvait dans le parvis des prêtres, s'étendait d'abord le parvis d'Israël; puis, en avant, cet espace dallé, devant moi, était le parvis des femmes, entouré de portiques et de chambres. C'est donc ici que, selon la Tradition, la chère petite sainte Vierge consacra au service du Seigneur son innocente jeunesse. Elle a vécu ici... Entre les deux parvis, là, à peu près à la place de ce petit dôme qui est devant le grand, était la « Belle Porte », qui se dressait, haute de trente mètres, sur un monumental escalier de quinze marches : c'est là que sont montés Marie et Joseph pour consacrer l'Enfant au Seigneur, là que le saint vieillard Siméon L'a reconnu : « *Nunc dimittis...* » Et puis, à gauche de l'autel, parmi les locaux qui entouraient le parvis des prêtres, il y avait le *Lischkat Gazit*, lieu de l'enseignement public, et c'est là qu'ils ont retrouvé l'enfant Jésus au milieu des docteurs : là, à gauche de la mosquée, près de sa porte d'entrée... Dieu, que la « composition du lieu » ignatienne est donc intéressante, et douce et facile, ici, et féconde aussi : elle est, semble-t-il, le point de départ nécessaire et suffisant de toute oraison en ces endroits pleins de Lui. Continuons.

Les Rameaux

... Je vois très bien devant moi (je suis ici dans l'axe du Temple) ces trois parvis avec leurs magnifiques bâtiments, entourés de leur plate-forme et de leur parapet. Autour de cette enceinte centrale, dans le terrain vague que je viens de parcourir, s'étendait, de trois côtés, le vaste parvis des Gentils avec ses immenses portiques : derrière moi, c'était le Portique de Salomon, tout le long de la muraille extérieure... Je me retourne : à cent mètres d'ici court la ligne de créneaux bronzée de l'enceinte ; et au delà, juste en face... je reconnais le mont des Oliviers. Là, derrière la crête pierreuse, doit se trouver Béthanie, puis à gauche, Bethphagé — oh ! ces noms ! — l'endroit d'où est parti le cortège des Rameaux. Voici, dévalant du mont, le chemin qu'ils ont suivi... Jamais, dans ma vie d'artilleur, je n'ai repéré un terrain avec une telle passion.

Les Rameaux!... Il descend, le joyeux et pacifique cortège, parmi les hosannas et le balancement des palmes, autour du Maître monté sur un de ces jolis petits ânes au pelage clair comme il s'en rencontre tant par ici. Puis il remonte sur la colline du Temple vers la Porte Dorée. La voici : je l'avais laissée à gauche. Allons-y : allons recevoir le Sauveur.

Elle porte bien son nom : ses pierres, sous le soleil, ont l'aspect du vieux bronze doré. Elle est murée. Sans doute a-t-elle été remaniée ; mais peut-être les quelques pierres énormes qui s'y voient encore sont-elles de la construction primitive. L'essentiel c'est qu'Il est entré par ici. « Hosanna au Fils de David!... » Le cortège du triomphe arrive au Temple, les acclamations retentissent dans l'enceinte : le Fils de Dieu entre en maître chez Lui, à la barbe des pharisiens dépités. Ils ne peuvent rien contre la calme et souveraine puissance de Celui qui ressuscite les morts ; ils n'attenteront à Lui qu'à Son heure.

La Porte est en contre-bas. Je descends quelques marches, et là, bien seul maintenant et à l'abri de tout regard, je tombe à genoux, je baise la trace des pas divins, et je L'acclame avec la foule, avec les enfants : « *Gloria, laus et honor Tibi sit, Rex, Christe Redemptor!* » Pénétrante douceur de l'hymne des Rameaux...

Le Maître entre dans Son temple. Il le trouve profané : marchands et changeurs, établis normalement à l'extérieur, dans le petit faubourg du *Hanouyôth*, aujourd'hui disparu, ont envahi l'enceinte pour les fêtes de la pâque et installé leurs échoppes sous le portique et dans le parvis. Et alors, c'est le geste vengeur, tellement inattendu et inouï, de Jésus : geste de maître, magnifiquement autoritaire, devant les prêtres suffoqués. Qu'Il est beau, le Christ, dans la noble indignation qui Le dresse devant ces mercantis ! Et qu'Il est grand dans son courage ! Car ceci est de ces choses qui ne se pardonnent pas : c'était la haine assurée d'un clergé avili, intéressé, étroit, et tout-puissant en Israël. A cause de ce geste-là, Jésus devait mourir : eh ! oui, l'Antonia est toute proche, là au fond même de ce Temple qui n'est plus qu'un repaire ; et Gethsémani est sur la voie triomphale des Rameaux.

Que Lui importe ? Il est venu pour mourir. Et voici que son âme se trouble : « Père, sauvez-moi de cette heure!... Mais c'est pour cette heure que je suis venu : Père, glorifiez votre Nom ! » Oh ! l'émouvante prière, et qui ressemble étrangement, comme un écho anticipé, à celle de Gethsémani. En plein triomphe, cette première atteinte de l'ineffable angoisse... Mon front s'est courbé jusqu'à la pierre des marches. Jésus ! O mon Christ doux et fort, si sublimement divin, si tendrement humain ! *Adoramus Te...*

Les grandes journées

Désormais ce ne seront plus, entre Lui et eux, que les derniers engagements avant la lutte à mort dont l'issue n'est que trop claire. Ces deux dernières journées, du lundi et du mardi saint, Jésus les a presque entièrement passées ici, dans les galeries du Temple, à croiser le fer avec les pharisiens.

J'arpente maintenant le théâtre de ces grandes journées. Le Portique de Salomon étendait ici les perspectives de sa forêt de colonnes : une double allée de hauts fûts blancs surmontés d'une charpente de cèdre, d'une si majestueuse beauté qu'Hérode n'avait osé la remplacer malgré sa vétusté. Dans l'affluence qu'y a amenée la pâque proche, il y a trois groupes tranchés : le Maître entouré des disciples, le peuple suspendu à ses lèvres, et le clan hostile des prêtres et des scribes.

Dès le lundi matin ils attaquent. S'étant réunis en corps, ils débouchent, là-bas, des parvis intérieurs, en un impressionnant

cortège officiel, et, écartant la foule, avec la morgue de ceux qui ont le pouvoir et les codes avec eux, ils posent à Jésus la question qui doit Le perdre :

— De quel droit fais-tu ces choses? Réponds!

Mais le Maître se joue de leur assurance et les confond à son tour d'une question. Le lendemain, passant à l'offensive, Il les couvre de ridicule; puis soudain, rompant en visière, Il les accable du formidable et cinglant réquisitoire : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites!... Malheur à vous qui mangez le bien des veuves!... Malheur à vous, guides aveugles qui acquittez la dime et oubliez l'amour!... Sépulcres blanchis, race de vipères, fils de ceux qui ont tué les prophètes, comblez maintenant la mesure de vos pères! Mais sachez que vous n'éviterez pas la géhenne, et que sur vous retombera le sang innocent! »

Les pharisiens ont pâli sous l'affront. Le peuple, consterné, haletant, heureux au fond de cette délivrance qu'apporte la vérité, tremble devant l'audace inouïe du Prophète : attaquer publiquement les Princes des prêtres dans le Temple! Jésus, cette fois, vient de signer lui-même son arrêt de mort. Il sait qu'après ceci Il n'a plus qu'à mourir. Mais auparavant, Il a voulu, héroïque, provoquant Lui-même la catastrophe, venger la vérité, la justice, la sainteté et l'amour, et dénoncer au monde les pharisiens d'Israël et la pharisiens de tous les temps. Et jusqu'à la fin des siècles retentiront, pour le réconfort des âmes droites et des persécutés, les immortelles imprécations : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! »

Maintenant la bataille est finie. Le Sauveur détourne les yeux de cette ignominie; et voici que son Cœur s'émeut : non pas sur lui-même, mais sur ceux-là qu'Il a voulu sauver et qui s'en sont allés : « Jérusalem! Jérusalem qui tues les prophètes et lapides les envoyés de Dieu, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes... Et tu ne l'as point voulu! Et voici que votre maison abandonnée restera déserte... » « Oui, dit-Il en sortant, à ses disciples qui admirent les magnifiques constructions, oui, vous voyez tout cela? Eh bien! des jours viendront où cet édifice sera entièrement détruit : on n'y laissera pas pierre sur pierre. »

... Et la voici, l'enceinte sacrée, étonnamment déserte, et le Saint des saints profané, dont on ne sait plus qu'approximativement la place. Et là-bas, derrière la vieille muraille, les fils des déicides, lugubres et lamentables, pleurent sur les pierres noires et, après vingt siècles, comme un chien dans la nuit, hurlent l'éternelle désolation d'Israël.

Mais c'est Lui, toujours, que j'entends, que je vois, sous le Portique de Salomon. Je ne me lasse pas de parcourir ce sol abandonné où Il a marché, où Il a enseigné, lutté, aimé, où son âme très sainte a connu de tels sursauts. Jamais Il n'a été si beau, si grand, si divin, si admirablement courageux qu'en cette dernière journée. Et jamais Il n'a si bien montré qu'Il *voulait* mourir, être baptisé du baptême de sang, et témoigner qu'Il nous aimait jusqu'à cette preuve suprême.

Maintenant sa voix s'éteint, sa chère et grande Voix qui a fini de parler aux hommes. Il s'éloigne, Il sort du Temple... Et celui-ci, soudain, me semble épouvantablement vide. Je sors, moi aussi, et, franchissant la porte de la ville, je vais contempler l'extérieur de la muraille. Très haut sur le talus raide du Cédron, elle se dresse, toute droite, massive, terriblement vieille sous sa patine de rouille, le pied jonché, tout du long, de tombeaux musulmans. Au milieu est la Porte Dorée, murée, fermée à jamais, triste et inquiétante comme une figure d'aveugle. Et de ces pierres brunes descend une accablante angoisse. Car ce mur, ce mur qui est mort, il garde une expression, terrible, farouche, sinistre : celle du vaincu qui serre les dents en regardant son maître et qui, jamais, jamais, ne courbera la tête.

Via dolorosa : premières stations

Revenu à hauteur de l'Antonia, je me recueille pour le Chemin de la Croix : le vrai, Son douloureux Chemin de la Croix par les rues de Jérusalem...

« Ils L'emmenèrent, garrotté, pour Le livrer au gouverneur Ponce-Pilate. »

Cet endroit où je me trouve... Je suis ici au centre même de toutes ces scènes navrantes qui aboutirent à la condamnation. Comme partout, le temps a voilé les lieux, qui ont perdu, semble-t-il, toute éloquence; mais c'est par le dedans qu'ils parlent : il en est peu qui demeurent si proches du théâtre primitif des faits. Si l'on creusait d'un mètre le sol sous ce chemin, on retrouverait les dalles du Lithostrotos, la cour du tribunal. Voici à ma gauche la rampe qui remplace l'escalier du prétoire : celui-ci était dans ce bâtiment où se trouve maintenant une école arabe. C'est là que se fait, dans l'exercice public, la première station.

« Pilate vint à eux sur le seuil de son prétoire et leur demanda : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme? »

Et Lui, Il était ici, garrotté, au pied de l'escalier, peut-être à la place exacte que foulent mes pieds...

L'école est fermée; mais de l'autre côté de la rue se trouve l'Institut biblique des franciscains. La porte de la cour est ouverte, et celle-ci est déserte : c'est là que je commencerai le Chemin de la Croix.

Il y a deux petites églises dans cette cour. A droite, c'est la « chapelle de la Flagellation ». Nous sommes ici derrière le Lithostrotos, à l'emplacement du corps de garde... là où se passa la chose affreuse. La jolie chapelle restaurée est pleine de silence. Recueillement mystique de la lumière filtrée par les beaux vitraux, des voûtes blanches dont les arcs, comme des mains pieuses, se courbent sur le martyr de l'innocente Victime. Je m'éroule sur les dalles.

« Il le fit flageller avant de Le leur livrer... » Oh! quel serrement saisit ici le cœur! Le lieu de la flagellation!... Ils T'ont donc pris, ô doux Agneau de Dieu, et Te voici entre leurs mains cruelles, et Tu expies maintenant ton grand courage et ton trop généreux amour. Seul dans cet atroce corps de garde, aux mains de ces soldats, qui ne savent pas, qui ont leurs ordres... O Pierre, où es-tu? O Jean qui tout à l'heure reposais sur son Cœur! Vous L'avez donc abandonné!... Oh! cette colonne où ils T'ont lié, Jésus, et ces coups qui s'abattent sur ta chair très pure née de la Vierge, et ce sang qui jaillit et qui coule en ruisseaux sur tes membres, et ces gémissements que t'arrache la douleur. O mon Amour martyrisé, nulle main compatissante n'a donc pu Te défendre, T'aider du moins à souffrir! Mais aujourd'hui, après vingt siècles d'amour, nos cœurs fidèles et contrits viennent témoigner ici qu'ils se souviennent et qu'ils comprennent, eux, et que ce n'est pas en vain qu'en ce lieu terrible Tu as défailli sous les coups. Me voici, doux Sauveur, après tant de millions d'autres, voici mes larmes pour mêler à ton Sang, voici mon repentir, voici mon cœur brisé pour compatir au Tien.

« ... Et il leur abandonna Jésus pour être crucifié. » C'est dans l'autre chapelle que l'iniquité se consumma : la « chapelle de la Condamnation ». Oh! qu'elle est émouvante! C'est ici, au fond du Lithostrotos, ou Gabbatha, que se trouvait le tribunal où Pilate se lava les mains avant le crime, ici que tomba de ses lèvres sa dernière et irrémédiable parole : « *Ibis ad crucem.* » Et Jésus était là, devant lui, là, sur ces... ô mon Dieu! les dalles mêmes du Lithostrotos, qui sont restées en place, intactes, telles quelles, depuis vingt siècles! Les dalles mêmes où ses pieds se sont posés, sur lesquelles, goutte à goutte, son sang a coulé,

après la flagellation et le couronnement d'épines! O pierres précieuses, pierres sanctifiées de la plus divine des onctions! Comme je me prosterne sur elles, comme mes lèvres se collent, avec infiniment des respect, d'amour et de douleur, sur les traces de Jésus!

On a dégagé ce pavement sacré sur toute sa longueur, et il s'avance sous le couvent voisin des Dames de Sion jusqu'à trente mètres d'ici. C'est là qu'il faudrait aller chercher la seconde station. Mais je devrais sonner, me faire accompagner, subir des explications... Non, pas aujourd'hui. Je me contente de m'agenouiller sur les marches devant la porte du couvent. « Jésus est chargé de sa croix... » *O Crux, ave!*

A quelques mètres de là, la voie passe sous l'arc de l'Ecce Homo. Il est, paraît-il, postérieur aux temps évangéliques. L'entrée du Gabbatha était un peu plus loin : là, à peu près à la porte de l'église des Sœurs, j'entre un instant dans cette église. Elle est pleine de choses précieuses chargées de souvenirs mais je l'examinerai un autre jour; je ne veux aujourd'hui voir que le Tabernacle, plus précieux que tout, où Jésus continue sa Passion.

Et je chemine sur la Voie Douloureuse, avec Jésus qui traîne sa croix... Le soir tombe. A l'Occident, devant moi, le ciel est devenu rouge comme du sang; et sur cette pourpre se détache, juste dans l'axe de la rue, le clocher de Saint-Sauveur dominé par la croix.

Dans la rue déserte, quelques Arabes rentrent du travail, comme en ce jour-là Simon de Cyrène. La Voie descend maintenant vers le Tyropéon; la pente était jadis beaucoup plus accentuée, ce qui dut rendre si dure, sous le poids écrasant de la croix, la marche du Christ défaillant. Dès le départ Il devait être exténué, le pauvre Sauveur, après la nuit terrible de Gethsémani, après les avanies subies sans trêve chez Anne, Caïphe, Hérode, Pilate, après les affres de la flagellation...

Et voici qu'au bas de la rue, là où elle tourne brusquement à gauche, Il tombe. Une colonne de marbre est couchée sur le sol, brisée en deux, à cet endroit, au pied d'un oratoire franciscain : touchant symbole du Christ brisé — peut-être aussi symbole terrible de la malédiction : cette colonne, elle s'est dressée ici autrefois dans la ville déicide; et la voici, elle aussi, par terre, toute seule et fracassée, témoin du châtement qui ergloutit Sion.

Or Marie était ici, tout près, et Elle a vu... Oh! comme ils Le lui ont arrangé, son Enfant, son Fils trois fois béni! Elle a reconnu le cher visage sous le masque de sang. Son Jésus! Elle L'a vu tomber... Et Elle s'est élancée : qui peut retenir une mère qui voit tomber son fils? Et comme Il reprenait sa marche chancelante, Ils se sont trouvés face à face. Et dans ce long regard muet, Ils ont échangé leurs douleurs; et Jésus y a puisé un nouveau martyr; et Marie a senti un nouveau glaive s'enfoncer dans son cœur. Défaillante, repoussée par les soldats, soutenue par les saintes femmes, elle est demeurée là, les yeux agrandis par la souffrance, regardant passer le cortège qui lui prenait son Bien-Aimé, pour aller Le tuer...

Les Arméniens ont élevé ici, au fond d'une cour, une église dédiée à Notre-Dame du Spasme. Il faut descendre dans la crypte. Nous sommes loin, en cet endroit, de l'ancien niveau du sol : c'est à douze mètres de profondeur qu'on a retrouvé quelques pavés de la rue primitive, et à côté, parmi les restes d'une antique église, une mosaïque dans laquelle on voit deux petites sandales juxtaposées, la pointe tournée dans la direction du cortège qui s'éloigne... Et c'est triste à pleurer, ces pauvres petits pieds de la *Mater dolorosa*...

C'est quelques mètres plus loin, là où la Voie tourne de nouveau à droite, qu'une chapelle franciscaine marque le lieu de la cinquième station : c'est tout de suite après sa chute que, Jésus ne

pouvant visiblement tenir jusqu'au bout sous la croix, on se vit obligé de réquisitionner ce bon Simon qu'envieront désormais toutes les âmes pieuses jusqu'à la fin des siècles.

La montée du Calvaire

La Voie, maintenant, commence à monter, par l'étroite ruelle aux arcades, devenue plus sombre encore dans le jour déclinant. Ici également la pente était beaucoup plus raide qu'aujourd'hui; la rue devait être en paliers : il y avait, du Tyropéon à la Porte Judiciaire, trente mètres à gravir sur un parcours de cent cinquante. Les chrétiens appellent cette ruelle la « rue des Douleurs », et jamais nom ne fut plus tristement exact. Quel effort, quel surcroît de souffrance fut pour Jésus chacun de ces degrés! La croix pesait lourdement sur son épaule déchirée, malgré l'aide du Cyrénéen; celle-ci, peut-être, la rendait même plus pénible : les mouvements désunis de deux porteurs donnent des à-coups sur des marches. Il montait, tirant son terrible fardeau, haletant, flageolant, les yeux noyés de sang, de sueur et de larmes, sous l'impitoyable escorte des soldats et des pharisiens.

Et voici tout de même un geste d'humanité... Vers le haut de la rue, à gauche, on montre la maison de Véronique. La porte en est ouverte. Par quelques marches on descend dans une chambre sombre qui donne sur d'antiques couloirs. Un brave homme y a installé son comptoir où il vend des souvenirs. Il commence aussitôt son boniment, veut me faire visiter l'endroit, m'exhibe des photos. Je lui fais signe que c'est inutile. « Je n'ai que cela pour vivre, gémit-il, et presque personne ne m'achète, ici... » Pauvre homme! Comment lui en vouloir? Il a l'air si famélique! Je lui achète n'importe quoi au triple du prix et lui promets de revenir s'il consent à se taire : « Je fais le Chemin de la Croix aujourd'hui... vous comprenez... » Et je m'agenouille à une balustrade, devant une reconstitution naïve de la scène, composée de personnages de bois peint habillés. Et cela m'émeut plus qu'un Titien, ici, ces gauches bonshommes aux traits pieux, cette Véronique vêtue comme une nonne, qui fait le geste de pitié... O noble femme, sois bénie dans les siècles pour ce geste! Tous ceux qui aiment Jésus te remercient pour ta douce compassion, pour ce geste de femme, si tendre et pitoyable, que nous voudrions tous avoir fait, que nous voudrions tous pouvoir faire. O Jésus! mon Jésus douloureux, si je pouvais!... Or tandis que je considère le visage de ce Christ à la couronne d'épines trop grande, il me paraît soudain ressembler étrangement au pauvre homme qui est là derrière moi, debout près de son maigre comptoir. Si je pouvais... Mais oui, je peux! C'est cela, le geste de Véronique, c'est cela qui nous la rend et si belle et si chère : la divine compassion. « Ce que vous ferez au moindre des miens... » O chère Véronique, merci pour cette leçon, plus haute que toute la sagesse de Platon... Je me lève, je prends sur le pauvre comptoir un chapelet en bois d'olivier :

— Combien?

— Une piastre.

Je lui tends un gros billet; et, devant son regard interloqué :

— Priez la chère sainte Véronique de convertir les hommes.

Et voici que les yeux du pauvre homme se remplissent de larmes.

— Oh! Père, dit-il, merci, merci... J'ai ma famille, voyez-vous, et je ne gagne presque rien... Que le Bon Dieu vous bénisse!... Que sainte Véronique...

Il me serre la main entre les siennes, la parole coupée. Je m'évade en lui disant : « Priez pour moi. » Et j'ai l'impression que cette station-ci vaut tout le reste de mon Chemin de croix — et que c'est pour cela qu'Il l'a fait, Lui, et que c'est la seule

chose qu'Il ait voulue de nous : nous convertir à l'Amour.
« Aimez-vous les uns les autres comme Je vous ai aimés... »

Au haut de la rue, à l'endroit où, sous une poterne, elle aboutit au bazar, se trouvait la Porte Antique, où s'affichaient les sentences de mort, d'où son autre nom de Porte Judiciaire. Au débouché de la poterne une petite chapelle franciscaine enclavée une grosse colonne de pierre rouge restée en place. C'est le lieu de la seconde chute, au haut de la terrible montée, dans la chicane que sans doute faisait la Voie pour sortir de la ville. L'encombrement commence ici. Je m'agenouille devant la chapelle entre un tas de salades et une corbeille de fruits. Un Arabe me regarde d'un air narquois. Qu'importe? C'est de tout son long qu'on devrait se prosterner ici. Affalé dans l'angle de la porte, je songe à la prodigieuse humiliation de l'Homme-Dieu, sortant de sa ville sainte, chassé par son peuple, rejeté comme une ordure. Ils sont trois : trois condamnés, trois criminels qui défilent avec leurs gibets devant l'inscription infamante. Et l'un des trois, c'est Lui... Le plus pitoyable des trois. Il tombe, sous les huées et les malédictions, et se relève, bourré de coups comme une bête qui a perdu pied. « Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, vous maudiront et vous persécuteront, qu'ils vous rejettent de leur société et vous chargeront d'opprobres! » Ah! comment pouvons-nous encore être si chatouilleux, quand le Fils de Dieu n'a voulu ici-bas d'autre gloire que le mépris? Comment ne sommes-nous pas heureux et bienheureux quand il nous est donné de Lui ressembler un peu? « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Quiconque ressemblera au Maître sera parfait. » *Pati et contemni... propter Te, Domine!*

Le reste de la Voie — cent cinquante mètres seulement de la Porte au Golgotha — était hors de la ville : la montée de la sinistre butte qui s'élevait dans l'angle rentrant des murs. La rue actuelle, étagée, gravit la pente jusqu'à la huitième station marquée d'une simple croix dans un mur. « Ne pleurez pas sur moi... » O Jésus, comment Vous obéir ici? Que Vous fûtes bon et magnanime, cher Sauveur, de Vous oublier ainsi Vous-même pour ne penser qu'à nous, et en un tel moment et parmi de telles douleurs! Aviez-Vous jamais fait autre chose en Votre vie de Rédempteur, que de penser à nous? Non, nous voulons aujourd'hui, pour Vous en remercier, ne songer à notre tour qu'à Vous, et oublier ici tous nos mesquins intérêts, et pleurer sur nos péchés uniquement à cause de Vous, parce qu'ils Vous ont meurtri et tué sur la Croix.

Le Calvaire est tout proche d'ici, mais il faut faire le détour dont j'ai parlé, repasser par le bazar et chercher la neuvième station au fond de la ruelle tortueuse qui mène au couvent copte. C'est un soulagement que de se trouver enfin dans cet endroit isolé, si parfaitement désert. Une colonne encastrée dans le mur, dans un coin, indique la station. *Attritus est propter scelera nostra...* Il n'y a plus que cent pas à faire pour atteindre l'horrible terme du trajet de douleur. Mais comment faire encore cent pas? Jésus est tellement exténué que selon le terme de saint Marc on dut Le soutenir pour ce dernier parcours : « Ils Le portèrent jusqu'au Golgotha. » Il est retombé, à bout, tout juste bon encore à mourir sur place. O Jésus, je me penche pieusement sur Toi, en ce lieu douloureux, pour caresser ton front blessé et murmurer à ton oreille une parole d'amour. Jésus, Tu es si beau dans ta douleur, si touchant dans ta faiblesse, si doux dans cet amour démesuré... Mais comment réparer jamais le mal que nous T'avons fait? « Il a été broyé à cause de nos péchés. » Les anges, là-haut, sont consternés, le Père se penche sur son Fils lamentable, retenant la vengeance... Voici que le ciel est devenu tout rougeoyant sur les ruelles sombres; on dirait que lui aussi va mourir.

Le Tombeau

Le Saint-Sépulcre, où se trouvent les cinq dernières stations, est maintenant plein d'ombre. De tous côtés des lampes scintillent dans de lointaines profondeurs. C'est une chapelle ardente, et qui paraît immense comme la nuit, dans cette demi-obscurité. Le Golgotha! C'est écrasant de déboucher là au terme de la Voie Douloureuse... comme Lui. C'est écrasant d'y faire ces quatre atroces stations au cours desquelles se trouve, après tant de douleurs, Sa mort! Oh! cette fois je ne fais plus attention au gardien grec, et, longuement, je reste sous l'autel de la Croix, prosterné, anéanti, embrassant la place sacrée. J'y resterais indéfiniment... Mais je crains qu'on ne ferme l'église avant que j'arrive au Tombeau.

Il n'y a plus personne autour du monument. Je puis enfin y pénétrer. Il y a d'abord le vestibule, appelé chapelle de l'Ange, où l'on baise un fragment de la pierre où l'ange se tint assis. Puis, en se courbant sous une petite porte très basse, on pénètre dans le Sépulcre. Et voici, prenant toute la moitié de l'étroite grotte revêtue de marbre, la couche de pierre qui reçut le Corps divin... Que faire ici, sinon tomber à genoux, et, sans prendre garde au prêtre grec debout dans le coin, laisser couler ses larmes sur cette pierre que tant de larmes ont arrosée, et baiser, oh! non pas seulement la pierre, mais le front pâli du Christ et ses paupières fermées et ses blessures qui ont fini de saigner? Car la Tombe a beau être vide et les siècles ont eu beau passer, le temps n'existe plus quand il s'agit de Lui, qui est Dieu, et qui a tout connu et qui, vivant dans la mort même, savait dès alors que je viendrais ici. Oui, c'est avec Marie, avec Jean et Magdeleine que je pleure sur Sa tombe. Dire qu'à cette place même Elle est venue pleurer, la Toute-Sainte, l'âme déchirée, devenue veuve de son Jésus! « O sainte Mère, laissez-moi pleurer et gémir avec Vous. Les maux de votre Fils blessé qui fut si bon que de souffrir pour moi, partagez-les avec moi... »

Voici que des visiteurs pénètrent dans le Sépulcre. Je me recule, tout contre le moine grec. Je crains qu'il me fasse sortir. Mais non, il s'efface derrière moi, et me laisse me blottir dans son coin. Je lui en suis reconnaissant. Et tandis que les pèlerins entrent et sortent, baisent la pierre, prient, pleurent, gémissent, quelque chose se met à chanter en moi. « Doux Maître, ô Christ, repose en paix... » Les sublimes accents de la « Passion selon saint Matthieu »... comme si je l'avais entendue d'hier. Et une grande paix s'établit. « Jésus, je suis content que Tu aies fini d'être avec nous, qui n'avons su que Te faire souffrir... »

Avant de sortir je fais un signe de remerciement au moine schismatique, et, devant le Tombeau du Christ, nous nous serons longuement la main.

La chapelle des franciscains elle aussi est vide maintenant. J'y vais m'agenouiller. Ici c'est déjà la joie de la résurrection : c'est la « chapelle de l'Apparition de Jésus à sa Mère ». Et Il est là, dans le Tabernacle, toujours vivant, toujours parmi les hommes. O Jésus, non, Tu n'as pas fini d'être avec nous : Tu nous aimais trop pour cela... Et voici que derrière ce voile ton Cœur Sacré palpète sur cet autel, pour que les hommes, sans cesse, puissent renouveler ta Passion et se guérir de leurs péchés. Merci, Sauveur très doux... (A suivre.)

Je remercie dès maintenant les lecteurs qui ont bien voulu répondre à mon appel du 10 mars. Ils ont été, malheureusement, trop peu nombreux. Je me permets d'insister. Je vous en prie, aidez l'héroïque missionnaire aux abois, qui souffre et lutte là-bas pour procurer au Christ le fruit de Sa passion. « Aimez-vous les uns les autres... » Pour l'amour de Jésus : le geste de Véronique...

(C. C. P. 951.00, Mission d'Armant : 185, rue de Hesbaye, Liège.)

Joseph BECK

Explication de l'homme et de sa politique

Fils d'un émigré, de Joseph Beck aîné qui occupait un poste important dans l'administration autonome de la Pologne autrichienne, le futur ministre des Affaires étrangères grandit dans la petite ville de Limanowa, délicieux trou perdu dans les contreforts septentrionaux des Karpathes; il fréquenta le Lycée de Cracovie où il fut un élève assez moyen; des penchants nettement antilivresques le poussèrent à tourner le dos aux humanités et à s'inscrire à l'École polytechnique de Lwów. Était-ce la vocation qui incitait le jeune étudiant à devenir constructeur de machines? Probablement non, car nous le retrouvons en 1913 à Vienne, à l'« Académie du commerce d'exportation » (appelée plus tard École du haut commerce mondial). Le séjour aux bords du beau Danube bleu a gaîment souri aux vingt ans de Joseph Beck, héros de maints exploits galants, danseur acharné et, à en croire les récits, étudiant peu zélé. Mais ce sont là ses seuls bons souvenirs d'Autriche.

La Grande Guerre éclate. Beck abandonne les études, s'enrôle comme volontaire dans les légions de Pilsudski et en rapporte une vive animosité contre l'empire des Habsbourg. L'odyssée de la jeunesse polonaise, destinée à combattre du côté des Austro-Allemands, parce que la Russie tsariste lui semblait être l'ennemi numéro Un, soumise aux tracasseries et aux mesquineries de la bureaucratie militaire noire-jaune, séparée des Allemands et des Autrichiens par une profonde incompatibilité d'humeur, par toutes ses qualités et ses défauts, la pittoresque et épique aventure des soldats de Pilsudski a marqué de façon décisive et durable ceux qui l'ont partagée, M. Beck comme tant d'autres. Il se prêta à l'idéologie légionnaire, car elle exprimait dans un système nullement formulé et par une action d'une clarté sanglante ce qu'il avait hérité de ses ancêtres et qu'il avait appris dans sa maison paternelle.

Lieutenant d'artillerie, il refuse le serment de fidélité à l'Autriche que Vienne s'obstine à exiger du « corps auxiliaire » polonais; il est transféré à l'armée impériale et royale, dégradé au rang de « cadet » (qui correspond à peu près à l'adjudant-chef), mais il déserte bel et bon, avec la complicité d'une organisation clandestine polonaise de sabotage anti-autrichien. Il traverse la Russie en pleine révolution bolcheviste, prend part à des combats, se distingue dans les états-majors des formations militaires polonaises, approche le colonel Smigly Rydz et aboutit en février 1919 à la chancellerie de Pilsudski.

Joseph Beck père était devenu un personnage officiel influent. Sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, puis directeur du département de l'autonomie locale, il était à même de conduire discrètement les pas de son fils. Ce dernier justifia d'ailleurs la faveur dont le gratifiait le sort. Pilsudski qui écouta la recommandation d'un vieil ami, mais qui n'aurait pas gardé au Belvédère un jeune officier indigne de confiance, employa le commandant Beck — officier supérieur à vingt-six ans — aux missions diplomatiques les plus épineuses. C'est ainsi que l'ancien artilleur se mua en un négociateur consommé qui fit ses preuves en Roumanie et en Hongrie, puis en un observateur dont les rapports envoyés à la Conférence de Bruxelles (mars 1921) enchantèrent Pilsudski.

Ces rapports amenèrent le maréchal-chef de l'Etat à nommer M. Beck attaché militaire à Paris, en janvier 1922. Le même

homme qui avait brillamment réussi à Moscou, à Bucarest et à Budapest, n'était pas fait pour s'acclimater en France. Les circonstances contribuèrent d'ailleurs à l'insuccès de celui qui jusqu'alors n'avait connu que la Fortune. Pilsudski se débattait contre la résistance des partis parlementaires polonais. 1922, c'est l'année tragique où le Maréchal abandonna le pouvoir, où son successeur Narutowicz fut assassiné par un exalté, tandis que les gouvernements se passaient la main à un rythme inquiétant. Tout protégé de Pilsudski fut tenu pour suspect par les autorités civiles, dépendantes du Parlement. En outre le Maréchal, dont la visite en France (février 1921) avait laissé, de part et d'autre, des impressions peu chaleureuses, était considéré à Paris comme un adversaire dangereux, tandis que ses ennemis, aussi bien les nationalistes de droite que les socialistes, les démocrates chrétiens et les agraires étaient tous réputés francophiles. Fin mai 1923, le cabinet Sikorski, où la tendance occidentale parlementaire se conciliait avec des attaches pilsudskistes, fut remplacé par un ministère de coalition, présidé par M. Witos. Depuis lors, M. Beck partagea le sort de toute autre « créature du Belvédère » (résidence de Pilsudski, que le Maréchal quitta pendant un certain temps, pour se retirer dans une modeste villa à Sulejówek). La France officielle ne pensa pas sauver un attaché militaire qui ne lui agréait nullement; il avait déplu au maréchal Foch. Le voyage que celui-ci entreprit en Pologne, en mai 1923, fut suivi de quelques incidents. Enfin, pour tout dire, M. Beck fut accusé « d'étudier de trop près l'organisation de l'armée française » et de ne pas « travailler dans l'esprit de l'alliance franco-polonaise ». Il fut rappelé; on ne le retint pas quand il envoya sa démission. Pendant quelque temps, le brillant officier, l'ex-diplomate, le lion des salons dut recourir à ses antécédents de l'École des hautes études commerciales et gagner sa vie en qualité de comptable dans une banque de Varsovie. Sous-estimer l'effet que l'épisode parisien exerça sur le subconscient de Beck, ce serait méconnaître l'âme orgueilleuse, la *rogata dusza* de cet ambitieux; le surestimer, ce serait ignorer l'honnêteté de sa conscience professionnelle. Résumons les suites de la déception subie : M. Beck avait perdu toute affection pour la France, il demeura pourtant prêt à s'accommoder de l'alliance française, si la raison le lui conseillait.

* * *

L'escapade de M. Beck dans le monde des finances ne se prolongea pas outre mesure. Bientôt il fut réintégré dans l'armée, comme lieutenant-colonel. On ne soupçonna pas ses relations étroites avec Pilsudski. Le jour du coup d'Etat, le 12 mai 1926, Beck sera le chef d'état-major du Maréchal. Ces fonctions se régularisent après l'établissement du régime autoritaire. De 1926 à 1930, l'ex-attaché militaire en France reste le premier collaborateur du ministre de la Guerre. En août 1930, lorsque Pilsudski assume provisoirement la présidence du Conseil, afin de diriger et de surveiller les élections générales, le colonel Beck, maintenant âgé de trente-six ans, devient vice-président du gouvernement. En décembre de la même année, il échange cette dignité contre le poste de vice-ministre (sous-secrétaire d'Etat) aux Affaires étrangères, près de M. Zaleski. Curieux hauts et bas d'une carrière, laquelle, dans un espace de sept ans, conduit de l'ambassade à Paris au guichet d'une banque, de là au cabinet de Pilsudski, à la vice-présidence du Conseil et finalement à la direction de la politique étrangère polonaise! M. Zaleski, trop occidental, trop attaché aux survivances démocratiques, est limogé en novembre 1932.

Le premier acte du colonel Beck, installé comme ministre des Affaires étrangères au vieux palais des comtes Raczynski, fut

de proclamer que « le cours resterait le même ». Ce rite accompli, il procéda à un revirement complet des méthodes et des idées directrices, de toute la diplomatie polonaise. Les membres du Conseil de la Société des Nations furent désagréablement surpris en constatant l'intransigeance que le nouveau représentant du gouvernement de Varsovie manifesta quand ils se mirent à discuter de la protection des minorités nationales. M. Beck opposa une fin de non recevoir à toute tentative de se mêler des problèmes intérieurs de sa patrie, que cette immixtion se fût opérée gratuitement ou sur la base de traités existants. Soldat, jeune et collaborateur fidèle de Pilsudski, il différait en tous points de M. Zaleski, publiciste et homme d'affaires, soucieux de ménager la chèvre et le chou, le Maître très pointilleux du Belvédère et les amis fort exigeants au Quai d'Orsay.

La situation de la Pologne était excessivement critique. La République de Weimar agonisait, mais dans ses convulsions prémortuaires, elle lançait des coups de pied violents à sa voisine orientale. Hitler s'appropriait à prendre le pouvoir et l'on supposait qu'il en ferait usage d'abord pour se jeter sur le pays de Pilsudski, sur l'« ennemi héréditaire » le plus détesté. A la frontière de l'Est, l'U. R. S. S., impatiente de profiter d'un conflit germano-polonais, observait une attitude ambiguë. Enfin, les bons amis dans les Etats démocratiques ne cachaient pas leur décision de rester neutres et de ne pas se battre pour le « corridor », ni pour la Silésie et Dantzig. Au bout d'un an, le tableau avait changé. L'accord conclu avec la Russie quelques semaines après l'avènement de M. Beck laissait à la Pologne les mains libres pour se défendre contre le Reich. Le « pacte à quatre », duquel Varsovie aurait été exclue, s'avérait un four et l'Allemagne nationale-socialiste se voyait obligée de chercher plutôt la neutralité de la Pologne que des conquêtes dans le bassin de la Vistule et de l'autre côté de l'Oder. Les impressions que M. Beck avait recueillies à Paris, lors d'une visite en septembre 1933, le confirmaient dans sa résolution de ne pas adhérer à une politique d'encerclement.

On a beaucoup épilogué sur la vanité blessée du jeune ministre, lequel n'aurait pas pardonné à la France les déficiences protocolaires qui abondèrent durant le séjour parisien du colonel. Venant après les mauvais souvenirs de sa mission parisienne en 1922-23, la manière déplaisante dont M. Beck fut accueilli par les dirigeants français aurait incité le Sarmate hautain à épouser par ressentiment la cause de Germania. Ce raisonnement est quelque peu primitif et superficiel. Nul ne songerait à nier que les Polonais ont un sens très développé de l'honneur, qu'ils sont pourvus d'une susceptibilité malade quant à la façon dont on les reçoit. Mais ces qualités ne sont pas uniquement ridicules; elles se comparent à la fierté britannique qui s'efforce de rester *dignified* même en maillot de bain et dans la solitude du désert. Il y a le côté humoristique de la susceptibilité sarmate, délicieusement exploité dans « l'affaire d'honneur polonaise » de la *Montagne enchantée* de Thomas Mann, il y a le culte de la « représentation », ce gaspillage qui ne sied pas à un pays où l'on manque de moyens pour extirper l'analphabétisme et les épidémies, il y a la publication de revues somptueuses que personne ne lit, l'arrangement de banquets luxueux ou de chasses gigantesques qui ébahissent par leurs fastes Anglais ou Allemands, il y a tout ce qui se voit appliquer le qualificatif magique de *reprezentacyjny*. Pourtant, le désir de posséder partout des ambassades ou des légations installées dans des hôtels vastes et impressionnants, de souligner à chaque occasion l'égalité des droits avec les plus grandes puissances et de ne tolérer aucun signe de mépris : ces accessoires essentiels de la politique étrangère de Pilsudski et du colonel Beck correspondent à des sentiments élevés et estimables, ils découlent de cette notion de

l'honneur qui préserve un peuple de perdre sa face, sa force et son existence...

* * *

La coalition de l'esprit d'épicier et de la rancœur diplomatique eut donc grandement tort d'infliger des piqures ininterrompues aux alliés polonais de la France. La mesquinerie de traiter Pilsudski en chef d'Etat de deuxième classe, indigne d'être salué par le président de la République, avait atteint le Maréchal non pas dans son amour-propre, qui était au-dessus de pareilles petitesse, mais dans son respect de la majesté de la *Rzeczpospolita*. M. Beck, reçu comme ministre des Affaires étrangères d'un pays de troisième classe, pensa, lui aussi, à l'insulte que l'on faisait à son pays. Et, ce qui plus est, les deux dirigeants de la politique étrangère polonaise se rendirent compte qu'un tel sans-çon annonçait le peu de cas que le pays légal de France faisait de la Pologne en général. Non, pauvre sœur Varsovie aurait joui, à l'occasion, du privilège de mourir une seconde fois pour la sœur aînée latine, mais elle ne pouvait compter sur aucun appui si l'Allemagne attaquait le « couloir » et la Poznanie.

Deux semaines après son voyage à Paris, M. Beck déclara au correspondant d'une agence télégraphique allemande qu'il espérait le retour de la confiance dans les rapports polono-germaniques. Puis, les conversations s'engagèrent à Berlin entre le chancelier Hitler et le représentant de la Pologne M. Lipski. Elles furent puissamment secondées par la détente qui se dessinait à l'horizon polono-soviétique. M. Beck se comporta envers les deux dangereux voisins à l'égale d'une coquette qui s'assure de la tendresse de deux rivaux, en les jouant l'un contre l'autre, en accordant quelques preuves de sa faveur à chacun d'eux, mais en ne s'abandonnant à personne.

En février 1934, le colonel fut l'hôte du gouvernement russe à Moscou. Il tira à la cible dans la caserne d'un régiment d'élite, il fit danser la ravissante maréchale Iégorova et étonna les Russes par sa grâce, par ses qualités de commensal et par sa facilité à s'intégrer dans le paysage moscovite. A le voir, M. le ministre de la Pologne fasciste, on l'aurait pris pour un des leurs, avec plus de raison que le gros camarade Litvinov-Finkelstein-Wallach, l'amphitryon empressé de M. Beck. Et ce même hôte fêté par le soviet de Moscou et acclamé frénétiquement par la population de la Mecque communiste, ratifia quelques jours plus tard le pacte de non-agression avec le Reich, conclu le 26 janvier 1934. Le signataire des deux documents, des traités avec la Russie soviétique et avec l'Allemagne, était-il bon, était-il méchant, était-il bolchevik ou nazi? Les publicistes occidentaux se le demandèrent ou bien y répondirent selon leurs goûts et leurs haines. Peu importait que la France eût tour à tour préconisé un rapprochement polono-soviétique, puis un compromis germano-polonais, que pendant de longues années le Quai d'Orsay eût considéré la question du couloir comme l'obstacle le plus grave à une collaboration franco-germanique.

La colère qui se dressa contre le colonel-ministre provenait de trois motifs également naïfs : on condamnait en lui le saboteur d'une politique d'encerclement visant à cerner Hitler, on en voulait dans son for intérieur à celui qui privait la Pologne de sa fonction de paratonnerre contre lequel aurait dû sévir l'orage germanique déchaîné, enfin on nourrissait par rapport à l'alliée émancipée les sentiments qu'une poule vouerait à des canetons qu'elle a couvés et éduqués. En s'inspirant de telles considérations, le coq gaulois commit une erreur psychologique peu cartésienne et très féminine-gallinacée : la gratitude n'est pas de ce monde et les nations font comme les jeunes canards, elles s'en vont, à-vau-l'eau, dès qu'elles savent nager, sans s'inquiéter si leurs anciens mentors s'aventurent dans les mêmes courants...

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS
PARTICULIÈREMENT
RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumlisch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Agulo	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Agulo, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Agulo, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbly, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES
EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

**Voyages en groupe
en autocar de luxe.**

1 jour : l'Exposition de l'Eau à Liège et visite au Canal.	50
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers, en avril, mai et juin	275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle, retour par la Hollande. Départs : 8 avril, 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre.	475
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 6 avril, 14 et 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis jusque fin septembre.	990
13 jours : la Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 4 avril, 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre	1,645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : avril, 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 sep- tembre.	1,995

Demandez les programmes détaillés.

L'ESPAGNE

13 jours en Andalousie.

Voyage combiné en chemin de fer et autocar, avec visites
accompagnées à :

Sevilla, Ronda, Jerez, Puerta Real, Cadix, Algésiras, Malaga,
Loja, Granada, Cordoba.

Prix à partir de 3.350 fr.

(2^e cl. Chemin de fer Espagne, 3^e cl. France), de Bruxelles à Bruxelles
(tout compris).

Programme détaillé gratuit sur demande.

A partir du 6 mai :

Circuits réguliers en autocar de 9 jours en Biscaye et Asturies.

Prix à partir de 1.800 fr.

Tout compris. — Hôtel de 1^{er} ordre.

Pâques en Grèce et aux Cyclades

à bord du ss. « Prince Pierre », du 5 au 17 avril de Venise à Venise
de 1.750 fr. à 3.850 fr.

Pour étudiants (nombre de places limité) : 1.350 fr.

Voyages en groupes, accompagnés de guides.

Exposition Universelle New-York

1939 MAI-OCTOBRE 1939

Départs en avril, juin, juillet et août.

Prix à partir de 7.050 fr.

Croisières en Méditerranée, au Spitzberg, etc.

Nombreux voyages individuels et collectifs — France et la
Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES **Tél. 37.28.35**

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative.

Reg. comm. 103016.

204, rue Royale

BRUXELLES

Ses départements :

Offices immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire Financement des achats.

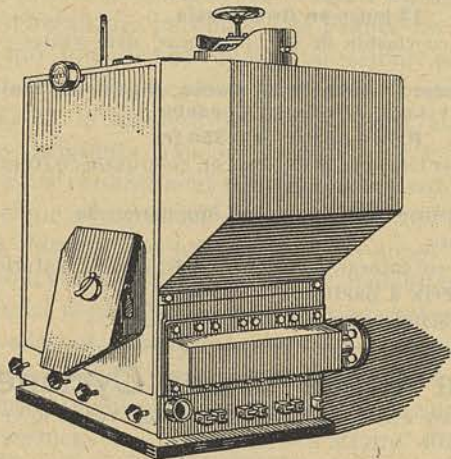
Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : **204, RUE ROYALE, BRUXELLES**

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10,000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

La Pologne veut être forte, très forte et devenir encore plus forte. Elle emploiera à cette fin tous les moyens à l'exception d'une guerre agressive, elle lui subordonne ses alliances, ses amitiés et ses inimitiés et elle doit être prête à une guerre défensive, si jamais le pays était attaqué par une autre puissance. Est-elle trop mystérieuse, cette politique claire, froide et honnête qui ne se drape dans aucune phrase hypocrite? Germanophilie, germanophobie, francophobie, italolatrie, tout cela n'est qu'apparence. Il n'y a chez le colonel que trois sentiments auxquels il obéit : l'amour de la patrie, la solidarité avec la grande confrérie des légionnaires dont il a partagé les périls et les combats, l'ascension et les succès, enfin — il ne songera pas à le nier — l'ambition personnelle, réunie à un instinct familial très prononcé.

L'homme, le politicien, n'est pas un puritain. Il aime le confort, les splendeurs, les triomphes, la jouissance et — hélas! — même les flagorneries. Mais il n'est pas l'esclave de ses faiblesses, il ne leur sacrifie pas son devoir. Plein de morgue, hautain et parfois désagréable dans le commerce quotidien, il sait être aimable quand la nécessité le demande. Méprisant le travail quotidien d'un rond-de-cuir, il s'enfonce dans les paparasses, si cela est absolument indispensable. Ce sybarite, ce Pétrone arbitre des élégances qui raffole de son Eunice et de ses marbres, sacrifie, le cas échéant, ses habitudes qui sont sa première nature : il ne se cramponne pas à des concepts de politique étrangère qui, au fond, forment une partie éphémère de son chef-d'œuvre d'art, le renouveau de la puissance polonaise dans le domaine international.

Mais le réaliste Joseph Beck ne laissera pas tomber ce qu'il tient, fût-ce un trésor d'une valeur discutable, pour se saisir, ou pour ne pas pouvoir se saisir, de l'ombre d'un mirage. Le réaliste Joseph Beck compte avec la force et n'escompte que des forces prêtes à jouer. Il a bien jugé le coefficient d'énergie dont les puissances occidentales ont été capables en mars 1936, vis-à-vis de la réoccupation de la Rhénanie, en mars 1938, pour empêcher le rattachement de l'Autriche au Troisième Reich, en septembre 1938 et en mars 1939 pour défendre l'intégrité et l'indépendance de la Tchéco-Slovaquie. Parions que la Pologne se serait trouvée à chacun de ces moments parmi les adversaires et même parmi les ennemis actifs de l'Allemagne, si elle avait été certaine de ne pas tirer seule les marrons du feu d'un terrible incendie.

Lorsque M. Sarraut fit son fameux discours contre les canons allemands braqués sur Strasbourg, la Pologne informa le gouvernement français qu'elle remplirait scrupuleusement ses obligations d'alliée si le Reich attaquait. Le Quai d'Orsay n'ignorait point que le terme d'attaque admettait alors, dans l'esprit du colonel Beck, une interprétation assez large. L'expérience de mars 1936 conseilla au ministre des Affaires étrangères polonais une circonspection prudente. Les soldats du maréchal Smigly Rydz auraient marché pour entraver le réarmement germanique et pour coopérer avec les troupes franco-anglaises; ils ne furent plus alertés pour sauver cette Tchéco-Slovaquie qui s'était condamnée elle-même et qui était pareillement condamnée par ses origines et par ses protectrices. Là, comme dans le cas de l'Autriche, M. Beck préféra encaisser un prix modeste de sa neutralité bienveillante envers l'Allemagne, au lieu de se laisser entraîner dans une tragi-comédie de vaines menaces et de n'en retirer aucun avantage pour sa patrie. Avec les yeux rendus plus clairvoyants par l'antipathie, il discerna l'incapacité des dirigeants autrichiens et tchéco-slovaques pour essayer la moindre résistance. Aurait-il mieux valu pour la Pologne de se démener, de se compromettre et de fournir aux Allemands la chance de triomphes faciles sur son partenaire du pacte de non-agression?

Au lieu de se prêter à des folies idéologiques, M. Beck a profité de l'*Anschluss* pour rétablir les relations interrompues avec la Lithuanie, il a participé au démembrement de la Tchéco-Slovaquie pour récupérer Cieszyn et pour réaliser la frontière commune polono-hongroise. Succès modestes, comparés aux gains formidables de l'Allemagne, réussites achetées au prix de méthodes nullement recommandables dans des temps moins turbulents, mais succès indéniables et les derniers que l'on pouvait espérer de la collaboration germano-polonaise. Car le réaliste Beck se rend compte qu'il est arrivé à un tournant de sa diplomatie.

Le moment est venu où le pays des Piastes et des Jagellons devra reprendre sa double mission de refréner le *Drang nach Osten* germanique et de former en même temps une digue contre la barbarie de l'Asie : il sera le protecteur et le défenseur naturel des petits peuples qui se sentent menacés par les deux colosses rivaux et ennemis, l'Allemagne naziste et la Russie bolcheviste.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

« Vers un racisme français »

par René Gontier

Le juste discrédit qui s'attache au racisme allemand, fondé sur l'élémentaire inégalité des groupes humains, a fini par s'étendre à toutes les théories dans lesquelles intervient peu ou prou la notion de race.

On se fait traiter aujourd'hui de « raciste » et inscrire comme tel sur la liste des réprouvés, des hitlériens et des ennemis de la civilisation, sitôt que l'on insinue seulement qu'il se pose dans le monde des questions ethniques, sitôt que l'on se demande, par exemple, si l'afflux des réfugiés accourus chez nous des quatre coins de l'Europe ne pourrait pas entraîner certains périls pour notre équilibre social, politique et psychique. Le plus drôle, c'est que les *mœurs* imprégnées de l'esprit racique sous toutes ses formes échappent volontiers à la condamnation qui vient frapper les *doctrines* raciques. A l'heure où, comme il est normal, l'opinion internationale s'élève contre les brutales et systématiques représailles antisémitiques du Troisième Reich, il ne semble pas qu'elle se préoccupe le moins du monde de la situation faite aux Noirs dans le cadre de la société américaine, ni des barrières, cependant assez impitoyablement défendues, que savent élever les britanniques entre eux et les « gens de couleur ». Du moment qu'il s'agit de mettre *tous* nos semblables sur le même pied, il n'y a cependant pas plus de raison — semble-t-il — de faire exception pour un nègre que pour un juif, pour Rabindranath Tagore que pour Einstein.

Il ne faudrait pas oublier que, de tous les peuples, le plus raciste, sinon en théorie du moins en pratique, est sans contredit celui d'Israël; le second rang étant tenu vraisemblablement par l'Anglo-Saxon. Mais l'un et l'autre ont soin de ne pas donner à cette attitude morale le caractère d'un dogme philosophique. Racisme d'instinct, racisme de tradition qui peut n'offenser point aussi cruellement que l'allemand les réalités supérieures, mais qui n'en détermine pas moins une somme considérable de désordres et d'iniquités. La part légitime qu'il faut reconnaître aux sentiments de ce genre concerne la défense des constantes psychologiques qui entrent dans le calcul de l'esprit national.

Pour un pays donné, il y a un équilibre spirituel et physique

à garder, lequel peut être menacé lorsque la population de ce pays subit de trop subites ou de trop abondantes infusions de sang étranger. C'est un sujet de préoccupations qui, par exemple, doit s'imposer d'une manière pressante aux classes dirigeantes et aux gouvernants de la France. On le sait : notre voisine du Sud commence insensiblement à se dépeupler. De plus, la proportion de citoyens jeunes, capables de conquérir ou de défendre vigoureusement leur part du patrimoine français, devient, et deviendra plus vite encore dans la suite, de plus en plus faible. D'autre part, les tempêtes qui ébranlent l'Europe rabattent sur le pré carré des rois Bourbons des vols entiers d'étrangers migrants dont la conjonction avec les indigènes risque de produire un alliage humain fort différent de celui qui se maintient entre le Rhin et les Pyrénées depuis deux millénaires. Si les choses continuent à marcher de ce pas, personne ne peut dire ce que sera dans un siècle le « Français moyen ». Personne non plus dans quelle mesure les substances très subtiles et très délicates qu'on appelle l'intelligence française, le goût français, la sensibilité française, l'énergie française, survivront à cet avatar.

Sans se mettre en contradiction avec le bon sens, sans offenser la charité, sans violer toutes les lois divines et humaines, il est donc permis de penser que, peut-être, il serait bon de chercher les moyens d'épargner à la patrie de saint Louis — entre autres — pareil risque, dont l'accomplissement pourrait être funeste à l'humeur européenne, à la conscience universelle. C'est ce que fait M. René Gontier, auteur d'un livre fort intéressant et fort curieux dont je veux vous parler aujourd'hui.

* * *

L'auteur de *Vers un racisme français* (1) part du fait que la race n'est pas du tout un mythe, comme le prétendent certains polémistes un peu pressés. Mais c'est au terme des périodes historiques, non à leur début qu'elle apparaît. A force de vivre dans des conditions toujours pareilles et de s'unir entre eux, les habitants de telle ou telle région du monde ont fini jadis par présenter des caractères à peu près constants, lesquels permettent de diviser aujourd'hui les populations européennes, notamment, en quatre grandes familles ethniques : les Blonds, les Bruns, les Alpains et les Dravidiens — ceux-ci relativement rares en dehors du monde slave. Chacune de ces familles répond à quelques types physiques et moraux bien déterminés, dont l'un des principaux mérites de M. Gontier, consiste à donner une description fidèle et vivante.

On distingue, — nous dit-il — dans la race brune, la variété ibéro-insulaire, la sous-race arabe, l'hindoue, l'égyptienne, etc. ; les unes, de haute taille, les autres petites et de formes graciles. Tous les Méditerranéens ont le visage ovale, les cheveux et les yeux foncés, la peau basanée, les proportions heureuses. La sensualité, la vivacité, l'orgueil sont les traits dominants de leur caractère. La passion, leur climat naturel, les emporte tour à tour vers le pôle du vice et vers le pôle de l'ascétisme. Ils sont surtout doués pour les arts plastiques. Et les sociétés qu'ils forment ont généralement pour guide l'élégance de l'esprit et des mœurs.

Le Brun est un féodal né, qui contraste de façon singulière avec son voisin l'Alpin, de tendance démocrate. Ce petit homme vif, à face ronde, aux cheveux et aux yeux bruns, au corps trapu, au teint blanc et mat, paraît avoir dans les veines une certaine quantité de sang asiatique. Qu'il soit Breton, Auvergnat, Suisse, Autrichien ou Balkanique, on le reconnaît à son sens pratique, à sa pondération, à son attachement aux biens temporels. C'est un être d'habitudes, aussi à l'aise dans l'individualisme que dans l'obéissance à une discipline sociale dont il excelle à tirer parti

pour son propre compte. Organisateur, administrateur, il craint avant tout d'être dupe et ne s'embarrasse pas naturellement des complications ou des raffinements psychologiques. Quand il se propose un idéal, c'est pour le teinter de positivisme. En bref, on se le représente comme éveillé, habile, franc, calculateur, assez sec. En philosophie, c'est un sceptique souriant. En art, un réaliste. En littérature, ce qu'on appelle un « intellectuel ». Si Baudelaire peut passer pour un bon échantillon de la race brune, son équivalent dans la race alpine sera Stendhal. Au féminin, l'on opposera de même George Sand et M^{me} de Staël.

Chose curieuse, les plus remarquables images de la race blonde que l'on puisse voir sont fournies par la statuaire grecque. La *Vénus* de Milo, l'*Inopus* du Musée du Louvre semblent avoir été posés par des nordiques, anglais ou scandinaves. (L'Allemand, fortement matiné d'alpin, est très loin d'être un Blond pur.) Grands, clairs de peau, la toison dorée, les yeux bleus, les vrais Nordiques se distinguent en outre par la solidité de la structure corporelle et la régularité des traits. Au moral, ils sont courageux, sensibles, avec une tendance à la rêverie et au chimérisme. De tous nos semblables, c'est le Blond qui a gardé le contact le plus étroit avec la nature. Son esprit, très pénétrant, manque de souplesse. De complexion plutôt anarchique, il aime pourtant à dominer et à être dominé. L'art qui lui convient le mieux est la musique. Dans les lettres, il va d'instinct à tout ce qui favorise la poésie et la vie intérieure. Là où le Brun se montre passionné, le Blond devient sentimental. Tous deux ont des qualités de chefs ; mais le second a davantage le goût de l'autorité. La faculté, qu'il possède, de supprimer toute communication entre sa raison et sa sensibilité le fait parfois taxer d'hypocrisie. Napoléon — l'auriez-vous cru ? — apparaît comme le prototype du génie de race blonde.

* * *

Telles sont les trois grandes catégories humaines, qui composent presque tous les peuples européens. Le peuple français, en particulier, comprend « presque une moitié d'Alpino-danariques, un peu moins d'un tiers de Blonds et un bon cinquième de Bruns ». Dosage qu'on ne retrouve en aucun autre pays du monde et que l'auteur de *Vers un racisme français* tient pour l'une des deux conditions essentielles du « phénomène France » — l'autre condition étant le milieu.

Une longue analyse, extrêmement nuancée et judicieuse, tend, sous la plume de M. Gontier, à montrer comment les divers caractères des trois races fondamentales se fondent harmonieusement dans les caractères propres de l'âme française. Sa conclusion est que toute variation importante des proportions entrant dans le mélange entraînerait à coup sûr un danger grave pour cette âme aussi puissante, aussi exquise que fragile. Il y a donc des précautions à prendre, notamment à l'égard des « métèques » qui apportent dans le composé français des éléments raciques qui lui sont étrangers, ou à l'égard de ceux qui accroîtraient sans mesure l'un des éléments qui le composent. Il faut bien dire que cette règle viserait plus que tout autre l'immigré juif.

A mille lieues d'un obtus, d'un grossier antisémitisme, M. Gontier indique pourtant certaines mesures qui pourraient, selon lui, concilier les nécessités du racisme bien entendu avec l'humanité et la charité. Quelle que soit la valeur pratique de ces vues, il faut savoir gré au distingué essayiste de chercher à poser correctement et à résoudre de même un problème dont il ne suffit pas de nier des données ou de dénoncer les fausses solutions. Sur l'absurdité, sur la nocivité desquelles — bien entendu — tous les hommes de cœur sont d'accord.

(1) Denoël, éditeur.

L'humour des saints devant les grandeurs⁽¹⁾

Un homme a peint un tableau. Il eût pu, tout de même, modeler une statue ou figurer un sonnet. Que le tableau nous montre la Prise de la Rochelle, par exemple, ou bien l'exécution de Marie Stuart, ou bien encore, plus simplement, trois pommes sur une nappe à carreaux, peu importe. Notre homme est content de son œuvre, de soi-même et de l'univers. L'histoire de la peinture, pour lui, commence à dater de ce jour. Il aura la pudeur de ne pas l'avouer. En son for intime, il n'en doute pas une minute. Déjà sa toile lui apparaît, accrochée à la cimaise du Salon d'Été, du Printemps, d'Automne ou d'Hiver. Une rumeur flatteuse lui caresse le tympan.

Mais comment le public réagira-t-il, dans quelques semaines? Peut-être passera-t-il, distrait. Tant de tableaux le sollicitent, d'une uniformité tellement écœurante les uns dans l'excentrique, les autres dans le conventionnel. Si, pourtant, sans se faire connaître, l'artiste entreprenait de « diriger » un peu l'attention de tel ou tel visiteur.

— Voyez donc cela. Qu'en dites-vous?

— Mauvais... nul...

— Pourriez-vous en faire autant, spectateur difficile?

Lui de nous répondre par le truchement d'un proverbe bulgare : « Je ne ponde pas les œufs, mais je peux fort bien apprécier s'ils sont frais ou non. »

Aussi bien, nous avons affaire, ici, à quelqu'un que la beauté touche peu : homme de science?... utilitariste vulgaire? Hé, fort bien! Expliquez-nous, Utilitariste, pourquoi germe un grain de froment. Vous nous décrierez le phénomène, sans plus. Et vous, Homme de Science, dites-nous ce qu'est l'électricité.

Cette dernière question fut posée, certain jour à un examen. Le récipiendaire que le trac submerge, s'affole : « Je... je... Excusez-moi, Monsieur le Professeur... une absence de mémoire... ce matin encore je le savais... »

Et l'examineur, souriant :

— Etrange... étrange... Il faudrait tâcher de retrouver cela... vous rendriez service à la science... car, jusqu'ici, personne encore ne l'avait su...

Baisse la tête, petit Sicambre imbécile, Tourne ce bouton-là, celui-ci et ces autres. Tu auras de la lumière, du feu, de la glace, de la musique, Que sais-je?... Et puis, quand tu entendas Pascal avouer que « nous ne savons le tout de rien », empresse-toi d'ajouter que tu ne sais rien de rien.

Socrate nous invite à nous connaître nous-même.

« *Entriamo nella cella del cognoscimento di noi* », dit sainte Catherine de Sienne : « Entrons dans la cellule de la connaissance de nous-même. »

Si peu de gens gagnent à être connus?...

Une vraie connaissance de soi est l'introduction tout indiquée au mépris de soi.

« Se mépriser. Mépriser les autres. Mépriser le mépris que l'on inspire! » s'écrie saint Bernard. Saint Philippe Néri et l'auteur de l'*Imitation* ont même fait leur ce propos.

Se mépriser! Encore y faut-il quelque courage. Nous nous Afmons tant. « Vous ne sauriez témoigner plus de courage que

de mépriser le mépris », écrit saint François de Sales à une demoiselle.

Un homme a été nommé quelque chose quelque part. Le bedon barré d'une écharpe, il fait songer à ces œufs de chocolat qu'orne un ruban rouge ou bleu, la veille de Pâques, aux devantures des confiseries. Une rosette égaie le revers de son veston. Il doit ces avantages à la bienveillance du souverain, à l'amitié de ses pairs, aux intrigues ou à la « phynance ». Cet homme se trouve beau, avec sa rosette et son écharpe. Si nous l'invitions au mépris de soi, si nous osions lui proposer de ne pas se prendre trop au sérieux, que nous répondrait-il?

— Tout ce que vous venez de dire est fort édifiant, sans doute, et, s'il s'agissait de moi tout seul, je me moquerais volontiers un peu de moi-même. Mais... mon prestige... Songez donc à mon prestige. Je suis le premier magistrat de cette commune... Dans une certaine mesure, l'Etat c'est moi...

Ainsi donc, grand homme, tu es le premier magistrat de ton petit patelin! Mais, ce petit patelin, crois-tu qu'on l'ait jamais entendu nommer à Vancouver, Vaucluse ou Varsovie? Et toi, pourrais-tu nous dire le nom du premier magistrat, ton collègue, d'Elisabethville, de Tien-Tsin ou d'Asnières? Et puis « tenir le pouvoir »... sais-tu ce que c'est? Encoute Vigny : « Tenir le pouvoir, cela s'est toujours pu ramener à l'action de manier des idiots et des circonstances. » D'ailleurs, tu penses manier les autres; n'es-tu pas, à ton insu, manœuvré par eux, un jouet entre leurs mains?

On assure qu'un moyen excellent de retrouver l'humilité consiste à se camper, en chemise de nuit, bougeoir à la main et casque-à-mèche en tête, devant une armoire à glace, en répétant trois fois, à haute et intelligible voix : « Je suis un grand homme. »

Actuellement, le pyjama a détrôné la chemise de nuit, l'électricité a soufflé la bougie, les mites se sont régalingées du casque-à-mèche. Après tout, ces accessoires n'étaient peut-être pas indispensables! Allons-y en smoking ou en culotte de golf, un *chewing gum* au creux de la joue... « Je suis un grand homme... je suis un grand homme... je suis... » Non alors!...

La révérence n'est pas vertu de notre siècle qui, sous prétexte de « reviser les valeurs », dénigre assez généralement tout. Il est certaine « grandeur » pourtant qui nous semble au-dessus de notre propre atteinte... celle-là même que nous pensons découvrir en nous... Ce sont les honneurs et dignités dont on nous a revêtus.

* * *

Ainsi n'étaient pas les saints.

Voici la Réformatrice du Carmel, Tèreise d'Avila. A la veille de la Toussaint 1576, elle se souvient que, le surlendemain, c'est l'anniversaire de son entrée en religion. Elle demande au P. Gratien de prier « afin qu'elle devienne enfin une bonne religieuse, et elle ajoute avec esprit : Mieux vaut tard que jamais. »

Voici Bernadette Soubirous, au couvent de Nevers. Une nouvelle postulante arrive, qui veut la connaître. Mais la voilà, dit la supérieure, en la désignant du geste.

— Ça?

— Mais oui, Mademoiselle, ce n'est que ça! fait Sœur Marie-Bernard, en offrant la main avec un sourire.

Ce n'est que ça, la confidente de la Vierge dont le nom avait fait le tour du monde. On a parlé moins d'elle et les faveurs ont cessé. Bernadette, elle-même, ne se compare-t-elle pas au balai, remis dans son coin, lorsqu'on a fini de s'en servir?!

Quand les disciples de Philippe Néri le traitent de saint, il s'emporte : « Qui pensez-vous que je sois? Je suis un homme

(1) D'un petit livre à paraître prochainement chez Bloud et Gay, à Paris, sous le titre : *L'Humour chez les saints*.

comme tous les autres... Fasse Dieu que je sois tel qu'on s'imagine!... Combien de petites filles passeront avant moi au Paradis!... »

Et saint François de Sales écrit à M^{me} de Chantal : « J'ai vu ces jours passés des mons tout couverts d'une glace épaisse de dix ou douze piques, et les habitans des vallées voisines me dirent qu'un berger, allant pour recouvrer une sienne vache, tomba dans une fente de douze piques de haut, en laquelle il mourut gelé. O Dieu, ce dis-je, et l'ardeur de ce berger estoit elle si chaude à la quête de sa vache, que cette glace ne l'a point refroidi? Et pourquoi donques suis-je si lasche à la quête de mes brebis? Certes, cela m'attendrit le cœur, et mon cœur tout glacé ne fondit aucunement. Je vis des merveilles en ces lieux-là : les vallées estoient toutes pleines de maysons et les mons, tout pleins de glace jusques au fond. Les petites veufves, les petites villageoises comme basses vallées sont si fertiles et les Evesques, si hautement eslevés en l'Eglise de Dieu, sont tout glacés! Oh! ne se trouvera-t-il pas soleil assez fort pour fondre celle qui me transit? »

Voilà comment parlait de soi le saint évêque de Genève, tout évêque et tout saint qu'il était.

Le cardinal de Retz veut faire de saint François de Sales son coadjuteur, et, ne songeant pas que cette distinction pourrait ne pas agréer à l'intéressé, il y prépare le roi. Mais l'évêque de Genève allègue diverses excuses, celle-ci entre autres, qu'il ne croit pas devoir changer une pauvre femme pour une riche; et que, s'il quittait sa femme, ce ne serait pas pour en prendre une autre, mais pour n'en avoir plus du tout, suivant le conseil de l'Apôtre : « Es-tu libre, ne prends point de femme; en es-tu déchargé, n'en cherche plus... »

A des offres analogues, son confrère anglais, saint John Fisher, répondait de même, en riant, qu'on ne le verrait jamais quitter, pour en prendre une autre, la pauvre vieille femme à laquelle il était uni depuis si longtemps.

« Quand vous êtes là, ça va encore, dit saint Jean-Marie Vianney, à un missionnaire, venu récemment à Ars, mais, quand je suis tout seul, je ne vau rien. Je suis comme les zéros qui n'ont de valeur qu'à côté des autres chiffres... Je suis trop vieux, je ne suis bon à rien.

— Monsieur le Curé, vous êtes toujours jeune par le cœur et par l'âme.

— Oui, mon ami, je peux dire comme ce saint à qui on demandait son âge, que je n'ai pas encore vécu un jour.

Et, une autre fois :

— Que vous êtes heureux d'être jeune, dit-il à quelqu'un. Vous avez, sans compter le reste, tant de force et tant de zèle à dispenser au service de Dieu!...

— Monsieur le Curé, vous êtes plus jeune que moi.

— Oui, mon ami, en vertu...

Fait-on allusion, devant lui, aux différentes dignités qui lui ont été conférées :

— Oui, répond-il, je suis chanoine honoraire par la trop grande bonté de Monseigneur, chevalier de la Légion d'honneur par une méprise du gouvernement et... berger d'un âne et de trois brebis par la volonté de mon père.

Un autre jour, quelqu'un, dans l'intention de le flatter, lui fait observer qu'il est resté jusque-là le seul chanoine créé par Mgr Chalandon.

— Je le crois bien, Monseigneur a eu la main trop malheureuse... Il a vu qu'il s'était trompé; il n'ose plus recommencer.

* * *

De quoi nous vanterions-nous? « *Quid autem habes quod non accepisti?* » écrit saint Paul aux Corinthiens. De fait, nous avons tout reçu et, de nous-mêmes, nous ne sommes rien.

L'affaire ne sera pas, dès lors, d'un mépris froid, rageur et stérile : « Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier — s'écrie Bossuet, dans l'oraison funèbre d'Henriette de France — de peur que, croyant avec les impies, que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. Tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais, au contraire, tout est important si nous considérons ce qu'il donne à Dieu. »

Nous avons cru pouvoir affirmer que l'humour est plein de cœur, que, même, le cœur en est un élément, dont l'ironie, le persiflage et le sarcasme sont dépourvus. Un auteur contemporain, le P. Régamey, va jusqu'à penser que « la charité ne peut pas être ici-bas sans un certain humour ».

Charité bien ordonnée commence par soi-même. Il ne faut pas s'exclure de sa propre charité.

Du Curé d'Ars encore ce trait : « J'ai reçu deux lettres par le même courrier : dans l'une on disait que j'étais un grand saint dans l'autre que j'étais un hypocrite, un charlatan... La première ne m'ajoutait rien, la seconde ne m'ôtait rien : on est ce qu'on est devant Dieu; et puis, pas plus. »

Se mépriser est bien et ne pas redouter le mépris d'autrui. D'aucuns ont fait davantage, allant au devant du mépris, le provoquant, tel saint Jean de Dieu qui, ayant contrefait la folie, se vit momentanément interné.

Ser Jacomo, de la noble famille des Benedetti, est avocat. Ce n'est pas un méchant homme, mais l'Italie, à l'époque où il vit, est plus que frivole et le métier qu'il exerce veut que l'on soit un peu retors. Il se laisse vivre, sans trop de scrupules... Certain jour, nous sommes en 1268, Jacomo et sa femme assistent à une représentation publique. Et voilà, tout à coup, que l'estrade s'effondre sur laquelle la noble dame avait pris place. Elle est blessée grièvement. Son mari l'emporte. Elle meurt. En la dévêtant, le veuf constate avec une surprise extrême qu'elle portait cilice. Il fait un retour sur lui-même et, subitement résolu à changer de vie, il parcourt les rues de Todi, sa ville, faisant le fou et suivi d'une ribambelle de gamins qui lui crient des injures et l'appellent Jacopone — Jacquot, si vous voulez, ou Jacquinot... un petit diminutif assez insolent, à tout prendre. Vous avez reconnu Fra Jacopone da Todi, l'auteur des deux *Stabat Mater* qui devait, plus tard, sous ce sobriquet, revêtir la bure franciscaine et, plus tard encore, être béatifié par les suffrages du peuple.

La première manifestation officielle — si l'on peut dire — de cette folie de pénitence, éclate lorsque Jacopone, invité à un repas de noces, s'y présenta, hérissé, de la tête aux pieds, de plumes de coq. On sait les désagréments qui résultent d'une erreur vestimentaire et combien il est mortifiant de se trouver seul en jaquette dans la suite d'un mariage où tout le monde est en habit. Et voilà donc Jacopone assistant à cette festivité dans une toilette consciemment, volontairement absurde. Qu'ont pensé les autres convives? Sa famille lui adresse des reproches. « Mon frère, aurait-il répondu, pense illustrer notre nom par sa magnificence; j'y veux réussir par ma folie. »

L'anecdote nous fait songer à saint Philippe Neri qui, au dîner de noces — encore un! — de Gabriella de Cortona fait se lever au moment du dessert, un de ses disciples les plus graves, les plus austères, le savant Baronio, pour qu'il entonne le *Miserere*. Elle nous remet en mémoire, aussi, le séminariste à qui l'on demandait quelle était l'oraison à ajouter aux messes de mariage. *Pro Pace*, répondit-il.

Jacopone da Todi n'est pas le seul qui se soit livré à des excentricités dans le but d'attirer le mépris. Le fameux Frère Genièvre ayant été envoyé à Rome, le bruit de son arrivée se répand en ville et une foule élégante sort de l'enceinte pour aller à sa rencontre. Mais le madré franciscain, qui voit déjà ces gens le saluer mendier un discours, leur prépare un tour à sa façon. Il avise, deux jouvenceaux qui se balancent sur une poutre en équilibre.

Gentiment, il demande à l'un des deux de lui céder sa place, et sans souci du public, il commence avec ardeur à se balancer. Ledit public attend d'abord que ce petit jeu prenne fin, puis, lassé, s'éloigne en répétant à tous les échos que ce frère, au lieu d'être un saint homme, n'est qu'un original mal dégrossi. A ce moment Genièvre quitte sa balançoire et gagne Rome en toute sérénité.

On se rappelle les souliers blancs de saint Philippe Neri et son latin délibérément massacré.

Lorsque ce genre d'épreuves est devenu inutile pour ceux qui l'ont inventé, lorsque leur amour-propre est complètement extirpé, François d'Assise et Philippe Neri, à trois siècles d'intervalle, l'utilisent pour leurs frères.

Ainsi François avait chargé le beau et grand Frère Masseo, si distingué et si brillant orateur, du soin de garder la porte, de recevoir les aumônes et de faire la cuisine tandis que lui-même et les autres frères s'abandonneraient librement à la méditation et à la prière. Voici François et Masseo au croisement de deux routes. Par ici Florence, Sienna par là, Arezzo de ce côté. « Mon Père, quel chemin faut-il que nous prenions? » Et François de répondre : « Je vais te montrer comment nous le connaissons. Au nom de la sainte obéissance, je t'ordonne de tourner, très vite, en cercle, comme font les enfants, là, juste au milieu du carrefour, et de ne t'arrêter que quand je te le dirai! » Docile, le Frère Masseo obéit, jusqu'à ce que, pris de vertige, il tombe. Pourtant, comme François ne lui a donné aucun ordre, il se remet debout et tourne derechef.

— Arrête-toi, et ne bouge plus... De quel côté est dirigé ton visage?

— Du côté de Sienna.

— En ce cas, la volonté de Dieu est que nous allions aujourd'hui à Sienna.

Quand même « la volonté de Dieu »!...

On se rappelle les premiers oratoriens obligés par Philippe Neri à chanter ou bien à improviser devant des cardinaux tel ballet à la paysanne, ou tel « lunario », manière d'impromptu où les phases de la lune sont prétextes à des pronostics moqueurs.

Saint François Régis, affamé d'humiliations, s'amuse par des paroles calculées à faire rire à ses dépens. Le jour où on ne lui permet de se donner la discipline, au réfectoire, que sur ses habits, il se frappe à larges coups en savourant tout ce qu'il y a de grotesque dans cette fustigation inoffensive.

Grande dame jusqu'au bout des ongles, Tèreze d'Avila admet et comprend que « l'on craigne les rois et les premiers seigneurs du royaume ». Admirez, pourtant, son inimitable humour, sa roserie parfois, sur ce chapitre. Voici un capitaine dont il est opportun de s'attirer les bonnes grâces. Qu'on le prenne par la flatterie! «... Envoyez-lui quelques cadeaux et n'oubliez pas, bien qu'il n'y ait aucun motif, de vous montrer très reconnaissantes. »

Ce « bien qu'il n'y ait aucun motif » est plein de saveur!

Il ne s'agit plus, cette fois, d'un capitaine, mais du Roy de toutes les Espagnes, ni de dauber sur quelqu'un, mais de lui dire, bien en face, ses vérités. « Souvenez-vous, Sire — écrit-elle à Philippe II — que Saül aussi reçut l'onction, et cependant il fut rejeté. »

De la même façon, lorsque, en 1209, Othon de Brunswick traversa la vallée de Spolète pour se faire couronner à Rome par le pape Innocent III, François d'Assise lui avait dépêché un de ses religieux pour lui rappeler que tous les honneurs de ce monde ne sont que provisoires et que l'on ne doit pas compter sur eux.

Nous étonnerons-nous, après ces impertinences de haut vol, d'entendre l'humble Bernadette tenir tête au commissaire de

police Jacomet, qui l'interroge? Insidieux, tout d'abord, insinuant, paterne, il exige enfin que l'enfant n'aille plus à la grotte.

— Monsieur, je ne peux pas. J'ai promis à la Dame d'y revenir.

Et voilà ce fonctionnaire qui feint une colère violente, menaçant la fillette des gendarmes et de la prison.

— Tant mieux! — répond-elle sans trouble et avec un sourire de malice — je coûterai moins cher à mon père... et vous viendrez m'apprendre mon catéchisme!

Paraille repartie semblerait triviale à première vue. Que l'on n'oublie pas la misère très grande installée au foyer Soubirous et que Bernadette gourmandait ses petits frères lorsque, tenaillés par la faim, il leur arrivait de dérober, à l'église, la cire coulée des bougies ou des cierges.

Et voilà pour les autorités civiles. D'autres majestés ne paraissent pas l'intimider davantage. Un prêtre versé dans la théologie est venu pour la questionner. Déçu, il fait comprendre, en se retirant, que sa visite ne valait pas le dérangement qu'il a pris.

— Ah, Monsieur l'Abbé, je m'en serais fort bien passée.

Sans doute, Bernadette était enfant quand elle a dit cela. La voici maintenant religieuse. L'évêque, accompagné de quelques notabilités, la fait appeler au parloir « désireux de la voir », dit-il. « C'est de me faire voir, qu'il aurait dû dire », réplique Bernadette, peu friande de ce genre d'exhibitions.

Un autre jour, c'est encore un évêque qui visite le noviciat. « Où est sœur Marie-Bernard?... » La petite nonne projette de s'échapper du rang, mais une de ses voisines d'objecter : « Et les quarante jours d'indulgence en baisant l'anneau de Monseigneur? Vous allez les perdre!

— Mon Jésus miséricorde! s'écrie Bernadette... En voilà pour cent jours.

Et elle prend le large.

— Et, dis-moi, Bernadette, lui avait-on demandé jadis, à l'époque des apparitions, la Dame de la grotte te parle-t-elle français ou patois?

— Oh! patois!

— Baste! tu veux qu'une dame d'un rang si élevé sache et daigne parler patois?

— Mais oui. Et le patois de Lourdes, encore, qu'elle parle!

Quelques siècles plus tôt, lorsque Séguin « bien aigre homme qui parlait limozin », interrogeait lourdement Jeanne d'Arc sur ses Voix : « Quelle langue vous parlent-elles? » il s'était attiré cette aménité : « Meilleure que la vôtre ».

Sainte Jeanne d'Arc n'a guère accoutumé à mâcher ses mots, ses interlocuteurs fussent-ils gens d'église. Marie Gasquet nous conte son entrée à Troyes, au son des carillons et des trompettes. « Le clergé qui voit arriver Jeanne, éblouissante de jeunesse sur son magnifique cheval, et qu'impressionne la bannière qui s'agite, semblable à un vol de colombes, le clergé veut s'assurer qu'il est bien devant une créature de chair et d'os et non devant une apparition diabolique. Goupillon levé, il l'attend au passage. « Approchez, approchez — dit Jeanne riieuse — je ne m'envolerai pas! »

La voici devant ses juges.

— Quelle figure saint Michel avait-il lorsqu'il vous est apparu? — lui demande l'un d'eux.

JEANNE. — Je ne lui ai point vu de couronne; de ses vêtements je ne sais rien.

LE JUGE. — Etait-il nu?

JEANNE. — Pensez-vous que Notre-Seigneur n'eût point de quoi le vêtir?

LE JUGE. — Avait-il des cheveux?

JEANNE. — Pourquoi les lui aurait-on coupés?

Quelle difficulté à faire parler cette petite volontaire!

D'Estivet lui reproche d'avoir abandonné les besognes féminines.

— Il y a bien d'autres femmes pour le faire.

On la somme de dire la vérité, toute la vérité.

— ... Non, pas toute la vérité. Mais pour ce qui touche aux faits du procès, je vous répondrai comme au Pape de Rome.

— Lequel des trois reconnaissez-vous?

— Il y en a donc plusieurs?

Ses juges la pressent de questions, mais elle :

— Ne parlez donc pas tous à la fois, beaux pères!

A un autre moment :

— Je m'en rapporte à Dieu dont je suivrai toujours le commandement, et au Pape.

— Vous ne vous croyez donc pas soumise aux cardinaux, évêques et autres prélats de l'Eglise?

— Oui, je m'y crois soumise! Mais Dieu premier servi.

Jeanne est mise au secret. Les interrogatoires continuent.

— En sautant de la Tour de Beaurevoir, pensiez-vous vous tuer?

— Non, je pensais échapper aux Anglais.

— Quelle pénitence avez-vous eue?

— Le mal que je m'étais fait en tombant.

A Cauchon :

— Evêque, vous dites que vous êtes mon juge. Avisez-vous bien de ce que vous faites! Car, en vérité, je suis envoyée par Dieu et vous vous mettez en grand danger!

A Cauchon encore, lorsqu'il lui demande quand elle reprendra l'habit de femme :

— Seulement pour partir.

— Même si je vous en offrais un?

— Donnez-le vite et que je m'en aille! Sinon je me contenterai de celui-ci puisqu'il plaît à Dieu que je le porte.

Ce trait nous fait songer à Thomas More, prisonnier, qui lorsque le lieutenant de la Tour de Londres s'excusait auprès de lui de ne pouvoir soigner davantage son ordinaire, répondait :

— Maître Lieutenant, en toute sincérité, je crois que vous êtes pour moi un excellent ami, et que vous me traiteriez du mieux que vous pourriez comme vous le dites; je vous en remercie de tout cœur. Mais soyez assuré, Maître Lieutenant, que ma nourriture ne me déplaît point, et que si pareille chose devait m'arriver un jour, je vous autorise à me jeter dehors sur-le-champ.

Peu d'hommes ont eu à l'égard des prêtres vénération comparable à celle du Poverello d'Assise, lui qui parfois faisait baiser par ses frères les sabots du cheval sur lequel un prêtre était monté. Pourtant, certain jour, tandis qu'il réunissait ses biens pour les distribuer aux pauvres, vint à passer sur la place un prêtre nommé Silvestre qui lui avait, peu auparavant, cédé des pierres pour la reconstruction de Saint-Damien. Or, Silvestre, en le voyant répandre l'or à flots, eut regret d'un marché qui, rétrospectivement, lui parut trop désavantageux. Il s'approcha :

— Ces pierres que je t'ai vendues, l'autre jour, tu me les as payées bien misérablement.

Ecœuré d'une pareille rapacité chez un serviteur de Dieu, François saisit une poignée d'or dans le pli du vêtement de son compagnon et la jeta sans compter dans la main de Silvestre en demandant :

— Avez-vous votre compte maintenant, Sire Prêtre?

On ne s'étonnera pas de retrouver ici le Frère Genièvre, rude gaillard et farceur édifiant. Un soir, son prieur lui reproche le zèle excessif qu'il met à distribuer des aumônes. Au milieu de la nuit, le convers s'encadre dans la porte de son supérieur. Il tient d'une main une lumière, de l'autre une assiette fumante.

— Mon Père, tout à l'heure, lorsque tu m'as réprimandé, j'ai cru remarquer que tu t'échauffais bien fort et que ton agita-

tion te donnait la fièvre. Alors je t'ai préparé cette soupe, et je te prie de la manger : rien n'est meilleur pour la gorge et la poitrine.

Le supérieur reconnaît l'enfant terrible et le renvoie au lit. Alors Genièvre :

— Fort bien, mais la soupe est cuite et doit être mangée : tu vas donc me tenir la lumière pendant que je la mangerai.

Heureusement le prieur eut assez d'humour et d'esprit pour se mettre à table avec Genièvre et partager la soupe avec lui.

* * *

Exemple à ne pas suivre? Que l'on veuille ne pas prendre ce petit livre pour une école d'irrévérence. Pas plus que les autres, nous n'avons inventé cette anecdote. Aussi bien le respect excessif ou mal entendu peut être une nuisance.

Les supérieures de couvents, élues pour trois ans, rentrent dans le rang, leur mandat achevé. Or l'une d'elles a été si populaire que ses consœurs ne peuvent s'accoutumer à l'appeler « ma sœur » [nostre Mère est si bonne!]. Saint François de Sales, consulté, tranche la question : « Quelles l'appellent ma Grand'Mère, si elles le veulent, je ne saurais qu'y faire : mais cependant, je voy que ces filles n'honorent ni n'observent leurs règles et constitution. »

Des sentiments aussi tendres voisinent, dans les communautés, avec d'autres, plus acides. Saint Vincent de Paul nous dépeint la religieuse au cœur mordu par l'envie : « Si elle entend dire du bien d'une sœur contre laquelle elle a de la jalousie, cela la fait mourir et sécher sur pied, et elle dit : « Voire, voire, il n'y a pas tant » de bien que vous dites, vous ne la connaissez pas; ah! c'est » une belle bigote! »

Sainte Térèse d'Avila aimait à plaisanter et le faisait gentiment, sans épargner ses amis ni ses supérieurs. A cause de sa petite taille, elle appelait saint Jean de la Croix « une moitié de Carme »; une calvitie précoce vaut, de sa part, au P. Gratien le surnom d'« Elisée ». Elle termine une lettre par ces mots : « Bien des choses aux PP. Antoine de Jésus et Mariano; dites-leur que je vais tâcher de pratiquer la perfection qu'ils ont atteinte en ne m'écrivant pas. »

Tout cela est aimable, gracieux, sans méchanceté. Quelque adversaire de la sainte est-il en cause, avec quelle aisance elle lui plante une banderille! Les Pères Mitigés entreprennent contre elle une campagne de calomnies. « Peut-être ces Pères vont-ils maintenant jeter leur venin, ils n'en seront que meilleurs après. » Un Père indigne est parvenu à se faire donner une charge, elle se plaint au roi de ses brutalités : « On prétend, et ce doit être vrai, qu'on l'a nommé Vicaire provincial parce qu'il s'y entend mieux que d'autres à faire des martyrs. » Ce Père est venu lui rendre visite. Il s'est montré cauteleux et lui a parlé longuement. Elle rapporte la chose à Mariano : « Nous avons eu aujourd'hui ce bon Valdemoro. Il m'a dit de fort belles choses sur l'amitié. Je le crois sincère. Entre autres, il m'a beaucoup parlé de saint Paul. En effet, ce saint a persécuté les chrétiens. Mais que de choses n'a-t-il pas faites ensuite. Per Dios! si Valdemoro veut faire la dixième partie de ce qu'a fait saint Paul, nous lui pardonnerons tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fera encore. »

Dans un poème latin sur le sacrement de Pénitence, saint Thomas More raconte l'histoire d'un groupe de marins qui, sur un navire en détresse, s'étaient confessés à un moine qui se trouvait là et puis avaient, pour alléger l'embarcation, jeté par-dessus bord ledit moine chargé du poids de leurs péchés.

Le même saint Thomas More ne disait-il pas que, pour sa part, il n'eût « pas voulu supprimer une ligne des épigrammes d'Erasmus contre les moines »!

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

Visitez l'Espagne

L'ANDALOUSIE

15 jours

SÉVILLE - CADIX - MALAGA - CORDOUE
départ assuré tous les trois jours

Le Pays Basque

11 jours

St-Sébastien - Bilbao - Santander - Oviedo

Demandez nos programmes

Union Belge de Tourisme
11, boulevard de Waterloo (Porte de Namur)
BRUXELLES Tél. 12.54.50

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe
(Pick-up).
- Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

LE " MOSAN "

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES

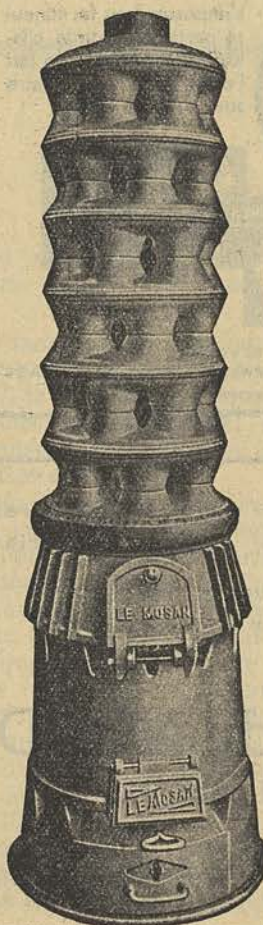


Le " Mosan "

est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



MEUBLACIER



TOUS MEUBLES EN ACIER
Société de personnes à responsabilité limitée.

Usines : Rue Vignoul, Bruyères-Jupille.
Tél. : 505.49 - Bureau : rue Vignoul,
Jupille-lez-Liège

▼

Classeurs - Bureaux dactylos - Rayonnages
Bureaux ministère - Armoires - Fichiers, etc.
Construction exclusivement belge.

Etudes de tous devis pour meubles spéciaux.

MEUBLES EN ACIER EN TOUS GENRES
Installation complète de bureaux.

INSTITUT ST-JEAN ET ÉLISABETH

*Clinique Chirurgicale privée
dirigée par les
Sœurs Hospitalières Augustines*

■ ■ ■

7, RUE DES CENDRES BRUXELLES

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-douleur "LA CROIX BLANCHE,, trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE,, a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.





LES COMPRIMÉS

EN TUBE CALLOPHANE DURCI
24 COMPRIMÉS 11 PPS.



LES POUDRES

EN BOITES DE 0 POUCHES 4 PPS
24 - 11
48 - 20.



LES CACHETS

EN ETUI ALUMINIUM
12 CACHETS 6 PPS

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité
dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones : 21.35.19 - 21.45.90.

■ ■ ■

Salles communes et Chambres particulières

Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières
206, avenue Defré, 206, UCCLE
Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les
catégories de malades
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Etablissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole provinciale d'accoucheuses (section française et flamande), chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires pharmaceutiques pour Infirmeries

Bcfes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆ ◆ ◆

PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

**RUE MAGHIN, 11
LIÈGE**

Téléphone 233.26

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

■ ■ ■

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

L'un d'eux ayant répondu à Erasme, lui promettant de lui faire bon visage s'il consentait à « corriger ses bévues » — « *Papae! blasti hominem!* » s'écrie More — que serait devenu le pauvre Erasme sans une ombre d'espoir de retrouver enfin la faveur d'un si grand homme? »

Les moines furent souvent une cible à plaisanteries. Saint Bernard nous en décrit un, gros et stupide qui s'extasie devant le sermon d'un confrère dont il loue la hauteur de pensée : « Il a été si élevé que je n'y ai rien compris. » Et saint Bernard, dépeignant un repas plantureux de moines, nous en montre les préparatifs à la cuisine : « On tourne les œufs, on les délaie, on les durcit, on les hache, on les rôtit, on les farcit, on les sert tantôt seuls, tantôt mêlés à d'autres aliments. Après ces repas on se lève de table, les veines gonflées, la tête lourde; et s'il faut aller à l'office, pourra-t-on chanter, et de quel nom appeler les plaintes que l'on tire de sa poitrine? »

Un personnage à la face épanouie et rubiconde dit au curé d'Ars : « Quand vous irez au Ciel, je tâcherai de m'accrocher à votre soutane. » Mais le saint homme jette un coup d'œil malicieux sur la rotondité de son interlocuteur : « O mon ami, gardez-vous-en bien. L'entrée du Ciel est étroite; nous resterions tous deux à la porte. »

Deux cardinaux venus voir le Frère Eglise prennent congé de lui en se recommandant à ses prières. Le vieux franciscain répond : « Il est certes bien inutile que je prie pour vous, Messeigneurs : car manifestement vous avez beaucoup plus de foi et d'espérance que moi! »

Les prélats devinent peut-être une plaisanterie.

— Et comment cela?

— Comment cela? Mais parce que vous, qui possédez en telle abondance les richesses et les honneurs de ce monde, vous avez cependant l'espoir d'être sauvés, tandis que moi, qui mène une vie si pauvre et si dépouillée, je crains malgré tout d'être damné!

Des laïcs aux moines et des moines aux prélats : verrons-nous au moins l'humour s'arrêter sur les degrés du trône de saint Pierre?...

Clément VIII ne s'offusque pas des facéties de Philippe Neri et ne lui tient pas rigueur de cette lettre : « Bien heureux Père, quel personnage suis-je donc pour que les Cardinaux viennent me faire visite, et en particulier hier soir les Cardinaux de Florence et Cusano? Et parce que j'avais besoin d'un peu de *manne* en feuilles, le dit Seigneur Cardinal de Florence m'en a fait apporter deux onces de San Spirito, attendu que le Seigneur Cardinal en avait envoyé le jour même une grande quantité à cet hôpital. Il resta ensuite jusqu'à deux heures de nuit, et dit beaucoup de bien de Votre Sainteté, beaucoup plus qu'il n'en paraissait à mes yeux : car, puisque vous êtes pape, vous devriez être l'humilité en personne. Jésus-Christ vint à sept heures de nuit s'incorporer à moi, mais Votre Sainteté pourrait bien venir une fois en notre église. Jésus-Christ est non seulement homme, mais Dieu, et il vient me voir aussi souvent que je le désire : Votre Sainteté n'est qu'un simple homme, né d'un saint homme, d'un homme de bien, mais Lui est né de Dieu le Père. La mère de Votre Sainteté est Madame Agnesina, une très sainte femme, mais la sienne est la Vierge des Vierges. Que ne dirais-je pas si je voulais laisser libre cours à mon ire? J'ordonne à Votre Sainteté que vous fassiez ce que je veux : il s'agit d'une jeune fille que je désire faire entrer à Tor di Specchi; elle est la fille de Claudio Neri, à qui Votre Sainteté a promis qu'elle protégera ses enfants, et alors je vous rappelle qu'il est galant, quand on est pape, de tenir parole. C'est pourquoi accordez-moi ce que je demande, de sorte que je puisse au besoin me servir de votre nom, d'autant plus que je connais la jeune fille et que je suis certain qu'elle

est mue par inspiration divine. Avec la plus grande humilité, je vous rends mes devoirs et vous baise les pieds. »

Il n'y a là aucune intention méchante, bien entendu. Quand même, il semble qu'il faille être Italien pour garder, d'une part, un tel franc-parler avec le Pontife suprême, pour ne pas, étant le Pontife suprême, s'en formaliser!

Parce que le Pape Eugène III, dont il était le conseiller, fut jadis son élève, saint Bernard ose lui écrire : « On dit que ce n'est pas vous qui êtes Pape, mais que c'est moi » et, parce que son illustre correspondant n'est pas de ceux « qui prennent des dignités pour des vertus », il a l'audace de lui proposer un véritable formulaire d'examen de conscience.

Mais le comble de l'irrévérence nous est fourni par le bienheureux Jacopone da Todi. Boniface VIII vient d'avoir une vision singulière. Il a vu une cloche privée de son battant et dont la circonférence embrasse la terre entière. Un peu inquiet, il fait venir le religieux, lui expose la chose, sollicitant un éclaircissement.

L'« éclaircissement » arrive :

— Sachez Votre Sainteté que la grandeur de la cloche désigne la puissance pontificale qui embrasse le monde. Mais prenez garde que le battant ne soit le bon exemple que vous ne donnez pas!

Était-ce pour de pareilles impertinences ou pour son adhésion au parti, rival, des Colonna? Jacopone fut mis en prison. Et l'on raconte, le fait est rapporté par Ozanam, qu'un jour, passant devant le cachot du moine, le Pape se pencha vers les barreaux :

— Eh bien, Jacques, quand sortiras-tu de prison?

— Saint Père, quand vous y entrerez.

Jacopone se doutait-il de ce qu'il y avait de prophétique dans cette facétie? hardie, certes, mais tolérable à une époque plus propice à l'humour qu'au protocole.

JULES JACQUES et ROGER KERVYN
DE MARCKE TEN DRIESSCHE.

BANQUE

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Le rapport du Conseil d'administration pour l'année 1938 débute par ces intéressantes considérations :

L'exercice 1938 s'est ouvert, pour les banques, dans l'ambiance d'insécurité qu'avaient fait naître, durant les derniers mois de 1937, la régression de l'activité économique, la crainte de complications internationales, l'accroissement des charges et des dépenses publiques et la faiblesse continue de l'une des grandes devises européennes.

Dès le mois de mars, les événements d'Autriche provoquèrent une ponction assez importante dans les ressources des établissements de crédit. L'alerte fut de courte durée et les capitaux refluent aussitôt que s'évanouit la menace d'un conflit international. A la fin du mois, la Banque Nationale accusait une perte de près de 2 milliards de francs de métal jaune, mais les banques avaient pu faire face aux retraits par leurs encaisses, sans recourir pour des montants appréciables aux facilités de crédit de l'Institut d'Emission.

Dans les premiers jours de mai, une seconde crise de nature différente vint bouleverser à nouveau le marché de l'argent. La décision prise par le Fonds d'Egalisation de Paris de limiter à 179 francs français maximum le cours de la Livre Sterling coïncidait, en ce qui concerne la Belgique, avec la méfiance engendrée par les déclarations du ministre des Finances sur l'état de la trésorerie et du budget et par les projets fiscaux déposés le

7 avril. Ces deux facteurs réunis entraînèrent le retrait de fonds français réfugiés sur notre marché et l'exode de capitaux belges. Le choc fut à la fois violent et massif. En quelques jours, le pays perdit plus de 4 milliards de métal et les établissements de crédit, qui n'avaient plus retrouvé leur aisance de trésorerie du début de l'année, durent mobiliser une partie de leurs avoirs à la Banque Nationale et à l'Institut de Réescampte et de Garantie.

Afin de freiner une panique injustifiée, notre Institut d'Émission porta son taux d'escompte de 2 à 4 % et prit, avec le concours des banques, des mesures vigoureuses en vue d'empêcher toute extension de crédit dont la nature n'était pas strictement commerciale. L'assimilation de nos difficultés avec les contingences françaises n'était pas fondée; les finances publiques avaient été, sur ces entrefaites, reprises en mains dans un sens plus orthodoxe; la panique prit fin.

Depuis lors, cependant, une certaine impression de malaise subsista. Chaque échéance mensuelle laissa, après elle, un déchet, et un glissement ne cessa de s'opérer des comptes créditeurs en francs aux comptes libellés en devises. Néanmoins, dans l'entretemps, les placements à courts termes des banques arrivèrent à échéance. De ce fait, des liquidités nouvelles furent réintroduites dans le marché, ce qui permit de desserrer rapidement les restrictions imposées au mois de mai et de ne pas rendre nécessaires des mesures permanentes de contraction de crédit.

A la fin du mois de septembre, les dépôts confiés aux banques furent à nouveau soumis à des retraits. La crainte d'un conflit européen et le départ des réservistes mobilisés entraînèrent d'importantes demandes de billets qui firent gonfler, en quelques jours, la circulation fiduciaire de 3 milliards de francs. Cette fois encore, la Banque Nationale et l'Institut de Réescampte furent mis à contribution. Mais par ailleurs, la Belgique paraissant devoir être tenue en dehors de la conflagration, le reflux des capitaux placés à l'étranger grossit nos réserves d'or. Et c'est ainsi que les trois crises survenues dans le système bancaire durant cette année n'eurent ni les mêmes causes, ni les mêmes conséquences.

Durant le dernier trimestre, la faiblesse de la Livre Sterling fit rentrer peu à peu dans notre pays des capitaux inquiets du sort des devises dans lesquelles ils s'étaient réfugiés.

Ainsi, si l'on compare la situation du marché de l'argent en Belgique à un an de distance, on constate que notre système bancaire a remarquablement fait face aux trois attaques que nous venons de décrire. Néanmoins, le point maximum de l'abondance des disponibilités, qui fut atteint il y a deux ans, ne fut jamais retrouvé. Un léger effritement des dépôts avait déjà caractérisé l'année 1937. A l'heure actuelle, les banques se retrouvent avec 76 % des ressources qu'elles avaient à leur disposition en décembre 1936.

D'autre part, les conditions générales du marché monétaire restent plus élevées qu'elles ne l'étaient au début de l'année. Le taux d'escompte officiel s'établit à 2 1/2 contre 2 %. Le papier hors banque se traite aux environs de 2 contre 1 5/8 % l'an. Seul, le taux de « call monay » est revenu à 0,50 % l'an, au niveau du mois de janvier, témoignant de l'abondance particulière des fonds strictement à vue ou à court terme.

SOCIÉTÉ ANONYME DES CHARBONNAGES DE RESSAIX, LEVAL, FÉRONNES, SAINTE-ALDEGONDE ET GENCK, A RESSAIX (Hainaut)

Du rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1938 nous extrayons ces considérations sur la situation du marché du charbon :

La situation générale de l'industrie charbonnière belge a été défavorablement influencée, au cours de l'exercice écoulé, par différents facteurs dont les principaux furent : la diminution de la consommation, la réduction du prix de vente et la stabilisation, à un niveau trop élevé, du prix de revient.

Consommation.

En 1938, la consommation exprimée en houille crue, dans l'Union Economique Belgo-Luxembourgeoise est tombée à

28.170.000 tonnes; en 1937, elle avait atteint 33.880.000 tonnes. Par ailleurs, les importations de houille se sont élevées à 7 millions 100.000 tonnes et l'écoulement en charbons belges, sur le marché intérieur, n'a pu couvrir, en raison de ces importations, que 75 % de la consommation.

Prix de vente.

En présence, d'une part, de la contraction des débouchés à l'intérieur et, d'autre part, de l'importance des importations de charbons, les producteurs belges se sont efforcés de développer sensiblement leurs ventes à l'extérieur. Ils y ont partiellement réussi, puisque les exportations de la Belgique ont atteint, en 1938, le chiffre élevé de 6.900.000 tonnes.

Prix de revient.

Le prix de revient moyen des charbonnages belges qui s'était progressivement accru de 30 francs à la tonne en 1937, s'est maintenu à un niveau élevé pendant toute l'année 1938.

Les causes qui ont amené la forte hausse du coût de production en 1937 ont, en effet, continué à agir en 1938 : réduction de la durée de travail, maintien de hausses extraconventionnelles des salaires, application de congés payés, relèvement des cotisations aux caisses de pensions et d'allocations familiales.

On peut évaluer que pour la seule industrie des mines en Belgique, les dépenses d'ordre social se sont élevées, en 1938, au chiffre considérable de 400 millions de francs, soit plus de 20 % du montant des salaires payés.

Quant aux sursalaires extraconventionnels accordés en raison de la prospérité de 1937, il était devenu nécessaire de les reprendre en présence du ralentissement de l'activité industrielle. Les patrons charbonniers avaient résolu d'agir dans ce sens, mais l'intervention du gouvernement les empêcha d'adapter, comme il convenait, leur prix de revient à la situation économique du pays.

* * *

De l'exposé qui précède, il apparaît, une fois de plus, que pour assurer à notre industrie charbonnière un juste équilibre entre l'extraction et l'écoulement, il est nécessaire que le marché belgo-luxembourgeois soit réservé, par priorité, à la production nationale.

Au surplus, comme notre pays ne peut, par rapport à ses concurrents directs, adopter une position d'avant-garde dans l'application des réformes sociales, il importe de revenir à une conception plus modeste de nos possibilités, tant en matière de réduction de la durée du travail qu'en ce qui concerne le maintien de sursalaires élevés.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique en Equateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas



Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.164.210.000.00
FONDS SOCIAL fr,	1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
 Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
 Gaston Blaise, Directeur;
 Auguste Callens, Directeur;
 le baron Carton de Wiart, Directeur;
 Willy de Munck, Directeur;
 Albert d'Heur, Directeur;
 Edgar Sengier, Directeur;
 Edgard Stein, Directeur;
 Adolphe Stoclet, Directeur;
 Firmin Van Brée, Directeur;
 Jules Bagage, Directeur honoraire;
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
 Léon Eliat;
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
 le baron de Trannoy;
 H. Vermeulen
 le comte de Patoul.
 Henri Goffinet
 Comte L. Cornet de Ways Ruart
 Ivan Orban.

Le Secrétaire,
 M. Raoul Depas

Ateliers de Graduation Boterdael

66, Place Maurice Duché **VILVORDE**
 Verrerie Médicale et Industrielle

Production
 Belge



Téléphone:
 51.06.46

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérilbou, **VERVIERS**

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
 Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

JACQUES DRIESSEN

Aniens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUAGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
 49 à 53, rue Tranchée
 Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
 16, rue des Récollets
 Téléph. 202.23

POUR VOS TRICOTS

n'employez que les
 laines de marque

LES LAINES ANGLAISES **LADYSHIP**

vous donneront en-
 tière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements,
 la laine **VIGOGNE**
 s'impose; souple, solide, irrétrécissable



En vente dans tous les bons magasins de laines

Concessionnaires pour le gros :

FLAMENT & VERMAST, 4, rue d'Artois, BRUXELLES

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique:
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropi*aux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

807

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

S. A. FILATURES et TISSAGES

GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

Tél. :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

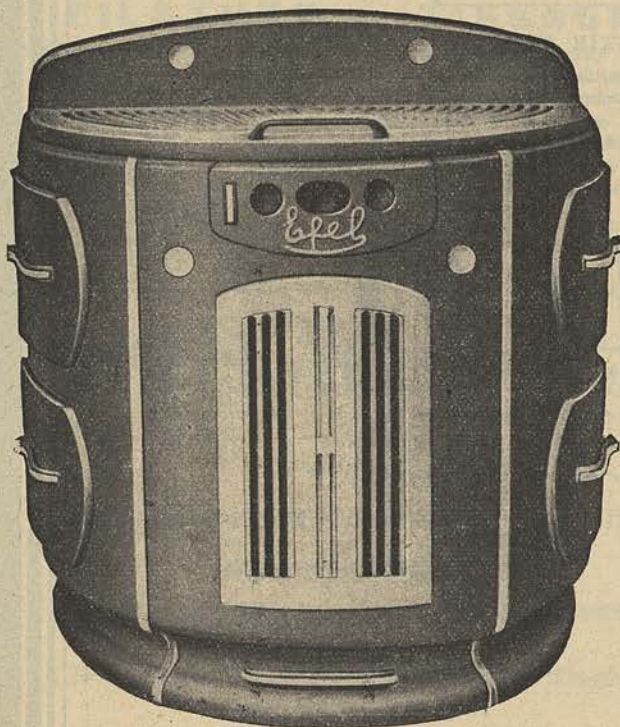
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

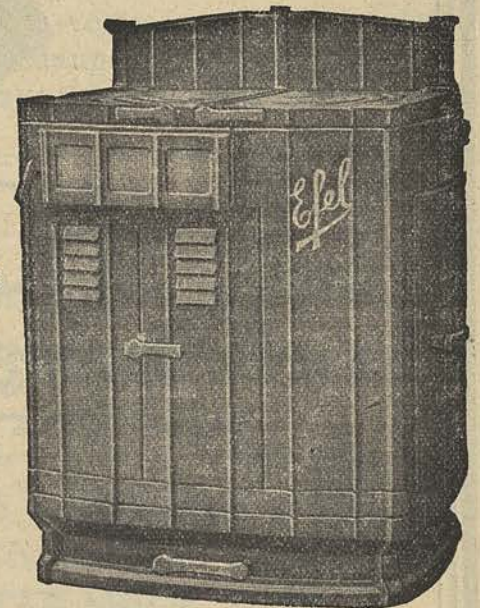
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

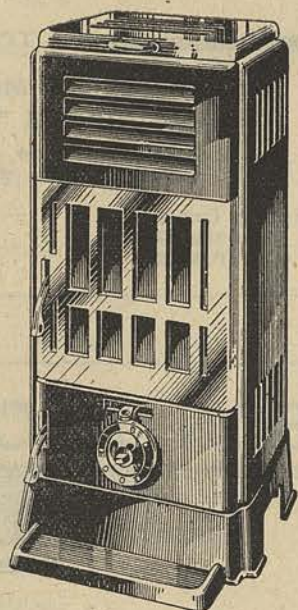
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

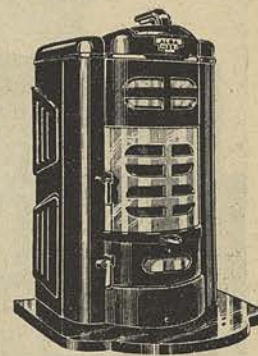
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

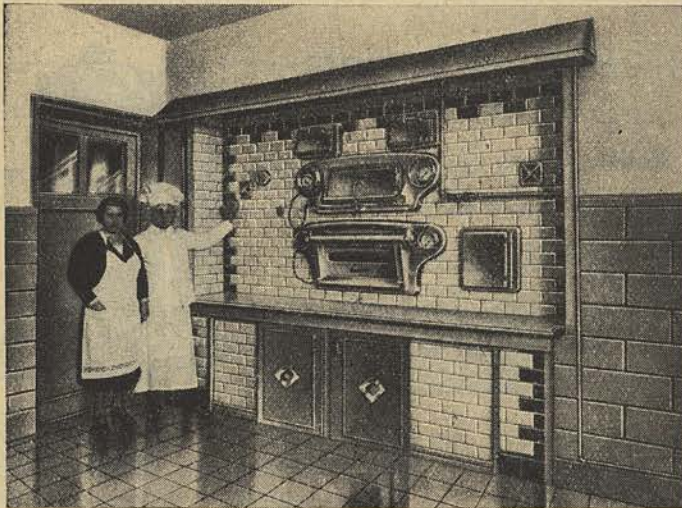
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

LES
ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les
FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation
ou de transformations.
Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit
une fourniture irréprochable.



SAVONNERIE
PARFUMERIE **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée

RUE BEAU-MUR, 53, LIÈGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.
Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE	EAUX DE COLOGNE
SAVONS DE MÉNAGE	EXTRAITS - LOTIONS
SAVONS INDUSTRIELS	POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en
poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.
Spécialité de sticks pour la barbe.

Établissements Charles SIX
Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Chareix, Tournai

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon	Ananas
Pilchards	Pêches
Thon	Poires
Crabes	

Achetez directement au JAPON

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

VROONEN-AERTS

FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFES

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 198
Postcheck 102640

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kg

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

1^{er}

JANVIER

LEKA

AU

31

DÉCEMBRE

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohég. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)

(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

CHAMPAGNE NAPOLÉON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE
COUQUE DE NICE

Parijsberg, 3, Montagne de Paris

GENT Tél. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

— BREVETS —

SPÉCIALITÉ :

Couque à la Succade

CIDRERIE STIMART

Tél. Huy 692 TIHANGE (HUY) Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

Garanti à l'analyse

DEMI-SEC

SEC



CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13



FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baelo.
1849-1876 Verset-Bréard.
1877-1897 Adolphe Verset.
1898-1922 Verset et Ducarme.
1923 — O. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 572543 — Téléphone 63

Serges, velles, camelots, draps, setens divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Visus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confectians

MÉNAGÈRES!
CONNAISSEZ-VOUS LE **NICCO?**
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES!

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanche,
polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que
vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en
tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le
NICCO. Essayer le NICCO c'est l'adopter.

Comment employer le NICCO?

Il y a deux espèces de NICCO: le NICCO brun et le NICCO vert.
Le NICCO BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine
de plomb. — Le NICCO VERT pour taques blanches et polies

MODE D'EMPLOI:

1^{er} cas: Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues
années (NICCO BRUN). — Versez un peu de NICCO brun soit
sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre.
Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez
la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon
sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas: Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller
(NICCO VERT). — Versez un peu de NICCO vert également sur
de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre,
frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour
enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre
chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc.,
même mode d'emploi avec les deux espèces de NICCO. Ne jamais
employer les deux espèces de NICCO en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de NICCO vert ou brun,
sur un chiffon; replier le chiffon, le NICCO à l'intérieur, enduire
le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon
sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE **NICCO**
Produit sans concurrence, économique
et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114.

ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liège

Tél.: Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'antracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS:

Chauffage central
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

Gothic B 75

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Augmentez de moitié la durée de vos lainages, couvertures, vêtements, etc., en employant notre savon en poudre spécial

MERINOL

qui rend à la laine son moelleux et sa souplesse primitive.

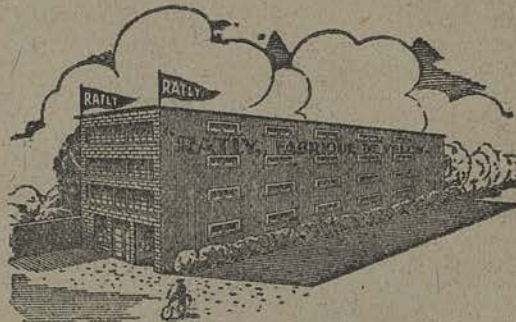
Démonstration et échantillons sur demande

Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



Le
Yachting
61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.
147.44 Charl.

Construction
d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Orulser

FABRIQUE DE SKY